

**Zeitschrift:** Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde = Indicateur d'antiquités suisses  
**Herausgeber:** Schweizerisches Landesmuseum  
**Band:** 1 (1869-1871)

## Teilband

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**ANZEIGER**

FÜR

**SCHWEIZERISCHE ALTERTHUMSKUNDE**

**INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES**

**ZÜRICH.**

---

**VIERTER JAHRGANG.**

**1871.**



**ZÜRICH.**

Druck und Kommissionsverlag von J. Herzog.

1871.



# ANZEIGER

für

## Schweizerische Alterthumskunde.

### INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES.

N<sup>o</sup> 1.

ZÜRICH.

JANUAR 1871.

---

INHALT: 77. Grotte à ossements à Covatane (Canton de Vaud), par le Baron de Bonstetten. S. 211. — 78. Photographische Abbildung von Steindenkmälern, von P. Vionnet. S. 212. — 79. Altes Eisenbergwerk am Gonzen bei Mels (St. Gallen), von J. A. Natsch. S. 214. — 80. Ueber den frühesten Gebrauch des Lavezsteins (Topfsteins), von Dr. F. Keller. S. 215. — 81. Gorgoneion vom grossen St. Bernhard, von Professor Otto Benndorf. S. 220. — 82. Entdeckung römischer Niederlassungen, von Prof. Gremaud und A. Nüscheler. S. 222. — 83. Münzfund in Zuchwyl, von J. J. Amiet, Advoc. S. 223. — 84. Antike und mittelalterliche Ringe, von Dr. F. Keller. S. 223. — 85. Uosezzel und Uostefen, von Decan Pupikofer. S. 224. — 86. Culturhistorische Miscellen, von Prof. G. Meyer von Knonau. S. 226. — 87. Appenzellischer Waibelschild aus dem XVI. Jahrhundert, von H. Zeller. S. 232. — 88. Der Ortsname Krenel, von Dr. J. Brandstetter. S. 232.

---

#### 77.

#### Grotte à ossements à Covatane (Canton de Vaud).

Cette grotte, appelée dans les environs *Caverne de la Grande Poule*, est peu connue et rarement visitée; elle domine le sentier qui conduit de Vuiteboeuf à S<sup>te</sup>-Croix à travers les gorges de Covatane (Jura). L'accès en est assez difficile. Après avoir franchi le ruisseau de l'Arnon au-bas du ravin, il faut gravir pendant environ vingt minutes une pente escarpée, puis escalader une bande de rochers presque à pic pour arriver à une petite terrasse de trois pieds de large qui se trouve en avant de la grotte dont nous avons fait l'exploration.

Cette grotte a une ouverture de trois pieds et demi de hauteur sur six de large; elle mesure à l'intérieur dix-huit pieds de profondeur, quatre et demi de hauteur et dix pieds de large. Sa forme est presque circulaire.

Au fond de la paroi, faisant face à l'ouest, un couloir de trois pieds de hauteur donne accès à une série de grottes, de couloirs et de bassins d'eau qui s'étendent, dit-on, fort avant dans l'intérieur de la montagne et forment l'une des sources principales de l'Arnon.

#### *Fouilles de la première grotte:*

A un pied et demi de profondeur: Ossements et dent d'ours (*ursus arctos*); fractures naturelles sans aucunes traces de la main de l'homme (D<sup>r</sup> Uhlmann).

A quatre pieds de profondeur: *Fer de flèche en bronze*, plat; à deux ailerons; tige plate, tenant lieu de douille; longueur totale: 1 pouce.

*Fragments de poteries* très-épaisses; d'une pâte grossière, variant selon le degré de cuisson du rouge brique au brun foncé; cassure noire, parsemée de grains de



quartz; bords, souvent ornés d'entailles, régulièrement disposées et faites à l'ongle ou de creux produits par l'impression du doigt.

Autres fragments de vases plus minces, de pâte plus fine, mais tous faits à main libre. Les premières sont identiques aux poteries lacustres de l'âge de la pierre, les seconds à celles du bronze.

*Restes de foyer* près de l'entrée et adossé à la paroi tournée à l'ouest. Couche d'un pied d'épaisseur, cendres, charbons, ossements, coquilles d'escargots brûlées et fragments de poteries en grande abondance.

*Ossements* (communication du D<sup>r</sup> Uhlmann).

*Lynx* (*Felis lynx*): trois os de la patte dont l'un *taillé en biseau à l'une de ses extrémités*.

*Felis catus* (chat sauvage?): humérus fracturé.

*Renard* (*canis vulpes*): *ossements fracturés par la main de l'homme*: tâches noires, paraissant provenir de carbonisation.

*Boeuf ou vache domestique* (*Bos taurus dom.*):

a. d'une grande race;

b. " " petite. Tous ces os sont *fracturés par main d'homme avec marques d'entailles de hache*.

*Mouton* (*ovis aries*): *fendus et taillés par la main de l'homme; traces d'incisions, faites avec des instruments métalliques tranchants*

*Porc* (*sus scrofa*): *race palustris?*

*Tetrao lagopus?* os non fracturé.

*Falconisus*, épervier? Ossements d'un individu jeune, peu fracturés et rongés par les souris.

*Crapaud* (*Rana bufo*): un fémur.

*Végétaux*: fragment de bois de sapin ou If. Boule de résine avec couche extérieure noire, paraissant avoir passé au feu.

*Bélemnites*: d'un animal fossile; fragment, travaillé pour *grain de collier*.

Aux époques des grandes inondations, les réservoirs d'eau que nous avons signalés plus haut, envahissent quelques fois la caverne pour se précipiter de là dans la vallée.

Ce serait peut être à des accidents de ce genre qu'on pourrait attribuer le résultat peu productif de nos fouilles, soit que les eaux aient entraîné avec elles hors de la grotte une partie de son contenu ou que de fréquentes inondations rendissent impossible un séjour prolongé dans ce sauvage repaire.

de BONSTETTEN.

## 78.

### Photographische Abbildung von Steindenkmälern.

In der vor einem Jahre von der hiesigen antiquarischen Gesellschaft veröffentlichten Abhandlung über Zeichen- und Schalensteine der Schweiz wird als Gegend, in welcher diese Denkmäler am zahlreichsten vorkommen, die Umgebungen des Bieler-, Neuenburger- und Genfersees bezeichnet. Herr Vionnet, Pfarrer in Etoy bei Morges, hat im Interesse vaterländischer Alterthumsforschung in den letzten

Jahren weder Mühe noch Ausgaben gescheut, die in der westlichen Schweiz vorhandenen Monumente dieser Art mit Einschluss der sogenannten Menhirs und Dolmen aufzusuchen und im Formate kleiner Folioblätter photographiren zu lassen. Da einerseits die Zahl dieser Denkmäler von Jahr zu Jahr abnimmt und anderseits ein gelungenes photographisches Bild mehr Glaubwürdigkeit besitzt, als eine Handzeichnung, so wäre sehr zu wünschen, dass die schöne und verdienstvolle Arbeit des Herrn Pfarrer Vionnet einem grössern Kreise von Alterthumsforschern zugänglich gemacht würde, was vielleicht auf dem Wege der Subscription geschehen könnte. In den folgenden Zeilen hat Herr Pfarrer Vionnet die Güte gehabt, die von ihm bis jetzt photographisch aufgenommenen Steindenkmäler anzugeben.

„Etoy le 12 Janvier 1871.

„Monsieur le professeur Desor m'a informé de la bonté que vous avez eue de vous souvenir de mon travail sur nos pierres à écuelles et de votre désir de savoir où il en est maintenant. Il ne m'a pas été possible de le terminer l'été passé. Je m'étais proposé de réunir en un album les photographies de 24 des principaux monuments antéhistoriques de la Suisse occidentale et d'en donner une description succincte. Jusqu'ici je n'ai que 20 photographies, savoir celles des *pierres à écuelles*:

de Mont-la-ville,  
de Saint Livres,  
de Longirod,  
d'Outard (2 vues),  
d'Outard, second bloc,  
de Burtigny la pierre à Roland,  
id. la pierre à Féboux,  
id. la pierre à Schakros,  
de Vernand,  
de Vernéaz,  
de l'*Hémicycle* ou Cromlech de Lapraz,  
des *Menhirs* de Bonvillars,  
id. de Corcelles,  
de la *pierre sculptée*, dite aux Dames de Troinex,  
du dolmen ou pierre aux Fées de Regnier, deux vues,  
de la pierre au Diable de Regnier,  
de la pierre de Coulet,  
des pierres à Niton à Genève.

J'espère compléter cette série l'été prochain, en y ajoutant les photographies de la pierre aux écuelles de St-Aubin, de quelques-unes de celles des environs de Bienne, de celles de Sion, de la vallée d'Anniviers (j'avoue bien pourtant que, pour celles-ci, la chose est superflue après les beaux dessins que vous avez publiés), des bords du Toleure, de la cave aux Fées de St-Cergues et peut-être de quelques autres, qui me seront indiquées.

Si vous jugiez, qu'il fût opportun de mentionner quelque chose de mon projet dans l'Indicateur, je vous en serais bien obligé.“

P. VIONNET, pasteur à Etoy près Morges.

### Altes Eisenbergwerk am Gonzen bei Mels (St. Gallen).

In einer kürzlich von der antiquarischen Gesellschaft in Zürich herausgegebenen Mittheilung betitelt „Notice sur les forges primitives dans le Jura“ hat Herr Quiquerez das Resultat einer langen Reihe von Untersuchungen über die früheste Gewinnung von Eisen in dem Gebiete des bernerischen Jura bekannt gemacht, und eine Anzahl von Localitäten bezeichnet, wo Eisenschlacken vorkommen, die auf eine ganz andere Behandlung des Erzes, als die jetzt gebräuchliche, und eine Zeit hinweisen, von der uns weder die Archive noch die Sage eine Erinnerung erhalten haben. Herr Quiquerez ist ferner so glücklich gewesen, eine Menge Stellen zu entdecken, wo Eisen geschmolzen und geschmiedet wurde. Es gelang ihm sogar die Construction der Oefen und den ganzen Hergang der Reduction des Erzes ausfindig zu machen.

Ich erlaube mir die Alterthumsforscher auf eine Localität in der östlichen Schweiz aufmerksam zu machen, wo ebenfalls Spuren uralter Eisengewinnung sich zeigen und wo dieses Metall schon in römischer, vielleicht vorrömischer Zeit ausgebeutet wurde.

Der Gonzen ist ein Kalkgebirge, an dessen Südseite etwa 2000 Fuss über der Thalfäche, worin die Ortschaften Mels und Sargans liegen, ein Lager von Rotheisenstein vorkommt.

Einen Beleg für die Richtigkeit der allgemein gültigen Annahme, dass der Gebrauch des Steines und der Bronze für Geräthschaften verschiedener Art demjenigen des Eisens vorangegangen sei, zugleich auch einen Beweis für die frühe Besiedelung der sonnigen und fruchtbaren Abhänge des Gonzen liefern die hier von Zeit zu Zeit aufgefundenen Alterthumsgegenstände aus den erst genannten Stoffen. Ich selbst besitze eine Anzahl von Stein- und Bronzegeräthen, die in der unmittelbaren Nähe der am Berge befindlichen vortrefflichen Eisenerzlager zum Vorschein kamen. Noch in letztem Herbste wurde am Fusse des Berges ein Grab geöffnet, welches eine ziemliche Menge von bronzenen Geräthschaften nebst einem Topfe und Knochen, aber nicht eine Spur von Eisen, enthielt.

Seit jeher geht in unserer Gegend die Sage, dass schon zur Römerzeit Eisen hier ausgebeutet worden sei und dieser Glaube steht so fest, dass in einem auf das Jahr 1869 erschienenen obligatorischen Schulbuche sich diese Annahme ausgesprochen findet.

Die Anfänge der Benutzung des hiesigen Eisensteines sind wie begreiflich in Dunkel gehüllt. Mit Bestimmtheit weist indessen auf eine sehr frühe Zeit die Behauptung aller sachkundigen Bergmänner hin, dass in den ältesten Gruben das Eisenerz nicht herausgebrochen, sondern herausgeschmolzen worden sei<sup>1)</sup>. Es muss aber eine Zeit gegeben haben, in welcher das Erz vom Berge heruntergeholt und an verschiedenen Punkten des Thales geschmolzen und verarbeitet wurde. Auf der merkwürdigen, etwa eine Stunde vom Gonzen entfernten, Burg genannten, Felshöhe bei Vilters<sup>2)</sup> hat nämlich Herr Immler, der hier Nachgrabungen veranstaltete, eine Menge Dinge aus der Stein-, Bronze- und der römischen Zeit zu Tage gefördert, unter denen sich

<sup>1)</sup> Viel eher wurden Eisenmassen durch starke Feuer von den Wänden abgelöst. D. R.

<sup>2)</sup> Siehe Statistik der röm. Ansiedelungen in der Ostschweiz, Bd. XV. S. 72 unserer Mittheilungen.

mehrere Stücke Eisenerz befanden. Ich selbst habe an dieser Stelle ein Stück Eisenerz entdeckt, das von keinem andern Orte als vom Gonzen herkommen kann. Neben demselben lagen Eisenerzschlacken, verglaste Steine, Reste von Schmelztiegeln oder Oefen und Bruchstücke von Graphit- und Specksteintöpfen, welche wahrscheinlich ebenfalls zum Schmelzen des Eisenerzes benutzt wurden. Ich besitze eine ordentliche Sammlung von solchen Geräthen.

Wenige Minuten nordwestlich von Mels, auf der linken Seite des Seezflusses, erhebt sich durch ein kleines Thal vom Gebirge getrennt ein Felsrücken, der den Namen Castels trägt und dadurch merkwürdig ist, dass aus dem Gestein, woraus er besteht, schon in römischer Zeit Mühlsteine gehauen wurden<sup>1)</sup>. Auf dem untern gratartigen Absatze des Hügels finden sich, wo man immer gräbt, Knochen, Asche, Kohlen, Eisenschlacken und ungeschmolzenes Eisen, eine zahllose Menge kleiner Fragmente celtischer und römischer Geschirre, ferner Bruchstücke von Bronze- und Eisengeräthschaften u. s. w. Das hier befindliche Eisenerz wurde mithin oben am Gonzen gebrochen, auf dem gegenüber liegenden Castelsberge geschmolzen und verarbeitet.

Erwähnenswerth scheint mir das Vorkommen einer grossen Masse von Schlacken, etwa  $\frac{3}{4}$  Stunden von Mels am Berg von Mädris, welche einem kleinen Bergbache entlang einen über 100 Fuss langen und etwa 12—14 Fuss hohen Hügel bilden. Laut Urkunden hiess die dortige Gegend schon vor vielen hundert Jahren „bei der Schmitten“, obwohl zur Zeit der Ausfertigung dieser Urkunden keine Schmiede mehr dort existirte. Jedenfalls ist es sicher, dass sich hier eine Eisenschmelze befand, wenn auch wirklich daneben eine Schmiede vorhanden gewesen sein sollte, denn die sehr grossen, schweren und noch stark eisenhaltigen Schlacken zeugen offenbar von der ehemaligen Existenz einer Schmelzerei, und zwar einer in sehr früher Zeit, in welcher man es noch nicht verstand, das Eisen nur annähernd vollständig aus dem Erze zu schmelzen. Sehr auffallend ist, dass gegenwärtig keine Bergwerksgänge und so zu sagen keine Eisenzüge von irgend welchem Belange am fraglichen Berge bekannt sind, mit Ausnahme der Lager auf den mehrere Stunden weit entfernten Flumser- und noch viel weiter entfernten Mürtschenalpen. Dass aber das Eisenerz von den Höhen der gegenüberstehenden Gonzenbergkette heruntergeholt, über das Thal transportirt und wieder  $\frac{3}{4}$  Stunden hoch an den Berg hinaufgebracht worden sein sollte, ist fast unglaublich. Vielleicht, dass genauere Untersuchung der Erzschlacken das Räthsel lösen.

Joh. Ant. NATSCH.

<sup>1)</sup> Siehe a. a. O. Seite 68.

### Ueber den frühesten Gebrauch des Lavezsteins (Topfsteins).

Im Jahre 1846 wurde in der sogenannten Weid N. W. von Pfäffikon von dem im Jahre 1858 verstorbenen Herrn Cantonsrath Näf ein Grabhügel abgedeckt, der auf der Südostseite fast zu 10 Fuss anstieg, auf der entgegengesetzten sich allmählig abflachte. Der untere Theil des Hügels war aber eine natürliche Anschwellung des



Bodens und kein künstlicher Aufwurf. Mehrere Fuss tief im eigentlichen Grabhügel kam auf einer festgestampften Schicht Erde ein verbranntes Gerippe zum Vorschein. Die Beigaben bestanden in mehreren aus freier Hand verfertigten Töpfen und einer Trinkschale aus Thon, ferner in einem Kessel und einigen Armringen von Erz, einem Schwerte und zwei Messern von Eisen und einem Topfe aus Lavezstein, der mit einem Reif von Eisen umgeben und einem Henkel von Eisen versehen war.

Die erstgenannten Gegenstände bilden den gewöhnlichen Inhalt der Grabhügel, der Laveztopf jedoch ist mir hier das erste und einzige Mal als Todtenbeigabe vorgekommen, und da ich weder gelesen noch gehört habe, dass ein solches Geräthe anderswo in einem Grabhügel gefunden worden, erlaube ich mir denselben ausführlicher zu besprechen. (S. Taf. XIX. Fig. 1.)

Gefässe zur Aufbewahrung von Flüssigkeiten bot die Natur in verschiedenen Gebilden des Pflanzen- und Thierreichs, z. B. in den Schalen von Früchten, in Muscheln, in den Hörnern der Thiere. Sehr früh kam aber der Mensch auf den Gedanken, sich aus einem plastischen Stoffe des Mineralreichs, dem Thone, welcher der Sonne oder dem Feuer ausgesetzt sich erhärtet, Gefässe zu bereiten und diesen, je nach dem Gebrauche, zu dem sie bestimmt sind, die Form einer offenen Schale oder eines Bechers, oder enghalsigen Topfes zu geben. So weit die Geschichte reicht, sind die Bewohner Europa's, Asien's, Afrika's und Amerika's mit den Anfängen des Töpferhandwerks bekannt, nur wenige Länderstriche der zwei letztgenannten Continente nebst den Südseeinseln verstehen nach den Berichten der Reisenden bis jetzt die Verarbeitung des Thons noch nicht. Die Kenntniss des Formens und Härtens des Thons geht aber noch über die historische Zeit hinaus. Ob in jener Periode, als der Mensch noch mit dem Mammuth und dem Hölenbär zusammenlebte, der Thon schon benutzt wurde, ist bis jetzt noch nicht ermittelt; gewiss ist aber, dass neben Resten des Rennthiers Thongeschirre zum Tragen und Aufbewahren des Wassers gefunden wurden. Schon in den ältesten Pfahlbauten, denjenigen der Steinzeit, finden sich Thongeschirre in grösster Menge und so roh dieselben auch sind, so erkennt man doch aus der Zubereitung des Stoffes, z. B. dem Schlemmen, dem Beimengen von Steinkörnern u. s. w., bedeutende Fortschritte in dieser Arbeit.

Dass in manchen Ländern schon sehr früh der Stein zur Herstellung von Gefässen verschiedener Form und Bestimmung benutzt wurde, ist Thatsache. Indessen sind laut den Schriften der Griechen und Römer aus dem Alterthume nur zwei Gegenden bekannt, in denen die Verfertigung von Steingeschirren fabrikmässig und in solcher Ausdehnung betrieben wurde, dass mit den Producten dieser Werkstätten ganze Länder versehen werden konnten. Es sind diess, erstens, die Insel Siphnos im Aegäischen Meer, eine der Cycladen, jetzt Sifno oder Sifanto genannt, und, zweitens, einige Thäler auf der Südseite der Alpen. Der Stein, welcher an diesen beiden Orten vorkommt, eine Art Talkschiefer, hat nämlich die merkwürdigen Eigenschaften, dass er, ohne porös zu sein, sehr weich ist und sich ohne Mühe bearbeiten lässt, ferner dass er, über das Feuer gesetzt, nicht springt und als Kochgeschirr am Herde den ehernen Kessel vollkommen ersetzt.

Die erste Nachricht betreffend die Benutzung des Siphnischen Steines findet sich in der Geschichte der Steine von Theophrast (Cap. LXXIV). „Es gibt viele Steine,“ sagt er, „die sich auf jede Weise bearbeiten lassen. Es gibt z. B. einen

Stein auf Siphnos, der in Knollen und rundlichen Massen drei Stadien vom Meer ausgegraben wird. Dieser Stein kann seiner Weichheit wegen geschnitzt, ausgehöhlt und gedreht werden. Wenn er dann dem Feuer ausgesetzt und mit Oel benetzt wird, erhärtet er sich und nimmt eine schwarze Farbe an.“ Plinius, in seiner Naturgeschichte der Steine, Buch 36, fasst die ganze Kunde der Alten betreffend diesen Stein in folgenden Worten zusammen: „Auf Siphnos findet sich ein Stein, der zu Gefässen, welche entweder zum Kochen der Speisen oder als Essgeschirr dienen, ausgehöhlt und gedrechselt wird.“

Der zweite Ort, wo der Talkschiefer oder Topfstein, *lapis ollaris*, verarbeitet wurde und noch wird, ist der Südabhang der Schweizeralpen, namentlich die Thäler nördlich von Como. Hier liegen die Steinlager und die Werkstätten, die in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung in weitem Umfange die Länder diess- und jenseits der Alpen mit Kochtöpfen und Bratschüsseln versahen und deren Ruf sich bis ins spätere Mittelalter erhielt, bis zu der Zeit, wo theils durch grössern Zufluss des Kupfers und dessen Verarbeitung zu Pfannen, theils durch Anfertigung von verzinnem Eisenblech, das den Alten völlig unbekannt war, die Topfsteinwaare vom Markte verdrängt wurde.

Die Nachricht von den alten Werkstätten bei Como verdanken wir ebenfalls Plinius, der in der eben angeführten Stelle der Angabe über den Siphnischen Stein hinzufügt, dasselbe, was er von diesem erzählt habe, gelte auch von dem grünen Stein von Como.

Die Steinbrüche, welche gegenwärtig noch den Topfstein liefern und in deren Nähe er auch verarbeitet wird, sind eine oder zwei Tagereisen von Como, das nur als Stapelplatz dieser Waare zu betrachten ist, entfernt und liegen theils in der Umgebung von Chiavenna zu Prosto, bei dem verschütteten Flecken Plurs, theils in einem Seitenthale des Veltlin, Malencothal geheissen, welches in das vergletscherte Gebirg des Ober-Engadins hinaufsteigt und sich bei Sondrio in die Valtellina öffnet.

Ich werde gleich wieder auf dieses Thal zurückkommen. Ein anderer Punkt in den Alpen, wo seit unvordenklicher Zeit der Topfstein ausgebeutet und zu Gefässen verarbeitet wird, ist der oberste Theil des Maggiathales im Canton Tessin, der den Namen Lavizzarathal trägt. Die Benennung dieses Thales ist nicht ohne Interesse. Der Topfstein, der in römischer Zeit unter dem Namen *lapis ollaris* (*olla* = Topf) oder *Lapis Comensis* bekannt ist, trägt schon im frühen Mittelalter, wie jetzt noch, den Namen Lavezstein, ohne allen Zweifel von dem lateinischen und gleichlautenden griechischen, schon bei Homer vorkommenden Ausdruck *lebes*, *-etis*, *λέβης*, von dem im Mittelalter der für diese Waare gebräuchliche Ausdruck *lebetum*, *lebetia*, *labetium* — von der letztern Form muss zunächst das Wort Lavez abgeleitet werden — entstand. Die Benennung des metallenen Kochkessels, *lebes*, wurde mithin auf die so weit verbreiteten Kochkessel aus Stein übertragen, dann auf die Steinart, woraus diese verfertigt wurden, und zuletzt noch auf das Thal Lavizzara, worin die Steinbrüche liegen. Noch jetzt heisst auf italienisch ein steinerner Topf *laveggio*.

Ein dritter Ort, wo schon in frühester Zeit ein mit Granaten stark vermengter grüner Chloritschiefer, der seiner Natur nach mit dem Topfstein nahe verwandt ist, verarbeitet wurde, ist das savoysche Alpenthal Pignerol. Aus dem Gestein dieses Thales verfertigte man schon in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung am

Drehstuhle Schalen und Töpfe und meisselte, was höchst auffallend ist, daraus auch Mühlsteine. Diese Waare verbreitete sich über die Thäler von Savoyen und Piemont und wurde massenweise über die Alpen — ein neues Zeugniß für den frühern Tauschverkehr zwischen den Thälern diess- und jenseits der Alpen — in das Rhonethal und an die Ufer des Genfer-, Neuenburger- und Bielersee's gebracht, wo sie in Gräbern und römischen Ansiedelungen häufig angetroffen wird. Ganz wunderlich ist, dass Mühlsteine aus diesem Chloritschiefer sogar auf die Märkte unserer Gegend gelangten. Wir besitzen ein Bruchstück eines solchen, das zu Windisch ausgegraben wurde.

Auf die Fabrikate des genannten Thales bezieht sich die Angabe bei Du Cange, dass laut der Stat. Astæ pro Intrat. portar. die Laveziae (vom Worte Lavezia der Kochtopf) de petra solvant pro qualibet somata libras quinque.

Ein vierter Ort ist das vier Stunden lange, von der Lonza durchflossene Lötschenthal im Canton Wallis, das sich von den vergletscherten Höhen zwischen dem Berner Oberland und Wallis nach der Rhone hinabzieht und beim Dorfe Gampel in das Hauptthal ausmündet. In diesem Thale wurde schon in alter Zeit Topfstein gebrochen und verarbeitet, und es ist wol diesem Umstande zuzuschreiben, dass schon in frühester Zeit die Bewohner dieses Thales, wie aus den Gräberfunden hervorgeht, einer höhern Cultur sich erfreuten. Thioly, Anzeiger für schweiz. Gesch.- und Alterthumsk. 1868, p. 105, macht über die hier entdeckten Gräberbeigaben folgende Bemerkung: „Les sépultures de la Lötschen sont la preuve de la perfection que les Helvètes donnaient à leurs produits manufacturés et montrent en même temps qu'à une certaine époque relativement assez ancienne les hautes vallées des Alpes étaient déjà habitées par des populations assez considérables, pour que le luxe ait pu pénétrer jusque dans les solitudes de ces profondes vallées.“

Der erste Schriftsteller, welcher in neuerer Zeit der Laveztöpfe des Veltlins ausführlich erwähnt, ist der berühmte italienische Gelehrte Cäsar Scaliger, geb. 1484, welcher in seinem 1557 gedruckten Werke Exercitationes in Hieronymum Cardanum de Subtilitate über den Nutzen des Comersteins (Comensis lapidis utilitas) Folgendes mittheilt:

„Aus dem Stein von Como macht man Kochtöpfe. Diese sind so dünn, dass man sie fast für dehnbar halten könnte. Einem Stück Stein, wie es aus der Grube kommt, gibt man ausserhalb die Form eines Topfes. Dann wird dasselbe so geschickt ausgehöhlt, dass die innere Masse als ein Ganzes herauskommt. Von dieser Masse wird ein zweites Stück gemacht, davon ein drittes und ein viertes und es wird so lange fortgefahren, bis der Umfang der Schale zu klein wird. Auf dem Markte kann man mehrere Schalen so in einander gestellt sehen, als ob es Eine Masse wäre. Auch nietet man mit Erz und kittet man Böden von andern Steinscheiben mit grosser Kunstfertigkeit an und schützt dieselben mit ehernen und eisernen Ringen gegen Stoss und Riss.“

Franciscus Niger spricht sich in seinem 1547 erschienenen Gedichte De Rhætorum situ et moribus in folgender Weise über die Laveztöpfe aus: „Der Mairafloss stürzt auf felsigem Bett schäumend in die Tiefe hinab, wo Plurs liegt. Dort sah ich mit welch' bewundernswerther Kunst ein Gestein durch Drechseln und Aushöhlen zu Töpfen



verarbeitet wird, welche zu mannigfachen Zwecken der Hauswirthschaft, besonders aber zum Kochen von Speisen dienlich sind.“

Genauer beschreibt die drei Fundorte des Lavezsteins im Valtellin und die Gruben von Plurs der Chronist Guler, der in seiner Rætia, Buch XII, Folgendes mittheilt:

Seite 181 b. „In Malenco, Sondriothal, ist auch Steinwerk, daraus man allerlei Lawetzen, das ist Steinen zu dem Kochen dreyet, und nicht allein das Veltlin, sondern auch andere Land damit versihet.“

Seite 188 b. „Ob dem Bad Masino am Fusse des Berges, den man den Goldberg heisst, hat es ein Bergwerk, daraus man Laweggi, das ist, Steine, darinnen man kochet, dräyen mag. Und dieweil dieser Berg zwüschen dem Badthal und dem Pluserthal innen steht, achtet man diss allhie sei kein andere Gattung Steinwerks, dann wie sie zu Plurs gearbeitet wird.“

Seite 196. „Neben Plurs auf seiner linken seiten in dem Gebürg ligt das alte und vast von Christi Geburt her gebaute Bergwerk der Steinen, so zu allerlei Hausbrauch tüchtig gemacht werden. Der Berg ist durch Länge der Zeit und durch unablässigen Bau mächtig ausgehauen worden, also dass die Bergleute sich fern hinein und tief hinunter, durch gemachte Staffel, nicht ohne Gefahr, lassen müssen, wann sie ihre Arbeit verrichten wollen: sie ledigen mit ihren eisernen Instrumenten inwendig von dem Berg, der ein mild Steinwerk hat, unterschiedliche ganze Stück gewässer Grösse, die sie folgendes heraus in die Werkstätten, die unten am Wasser stehen, fertigen: daselbst formieren sie daraus was ihnen beliebt durch eine besondere Dreherkunst, die von dem Wasser getrieben und von dem Dreher durch Darhaltung hauender Werkzeugs vollführt wird. Ihre meiste Arbeit ist den Stein rund und hohl zu machen, wie einen Kessel, da je der äusserst den grössten, der innerst den kleinsten abgibt: sie werden fein dünn gemacht, und einer nach dem andern abgedrehet, als wann eine halbe Zwiebel von dem einen Umlauf zum andern sich abschält. Es werden solche ausgedrehte hohle Steingeschirre, von ihnen Lawetzi genannt, zu viel Sachen gebraucht. Was man in die Kuchen und zum Feuer widmen will, das lässt man oben herum mit eisernen Reifen und daran gemachten Hienen versorgen, damit man's über das Feuer setzen könne. Etliche halten von diesen Lawetzen, sie dulden keinerlei Gift in der Kost, so man in ihnen kochet, sondern werfen solches im Sieden alles von sich. Und dieweil man ihnen eine solche Eigenschaft zumisst, werden sie nicht allein in der Grafschaft Cläven, sondern auch im nächst gelegenen Itälerland, dahin man jährlich eine grosse Menge verführet, lieb und werth gehalten. Das Geld, so darab gelöst wird, verlaufft sich jährlich ob sechzig tausend Kronen. Also wol kann Gott dieser Arbeiter eine grosse Anzahl mit eiteln Steinen erhalten.“

Nach dieser Abschweifung wieder auf die Topfsteinindustrie, wie sie sich in dem Laveztopfe zu Pfäffikon offenbart, zurückkehrend, will ich versuchen, das Alter desselben, wenn nicht nach Jahrhunderten, doch nach Culturepochen zu bestimmen.

In den Pfahlbauten der Steinzeit, z. B. denjenigen von Wangen, Münchenbuchsee etc., deren Bewohner mit der Bevölkerung diess- und jenseits der Alpen und ebenso jenseits des Jura's in Tauschverkehr standen, wie das Getreide, der Nephrit, der Feuerstein, der Asphalt etc. beweisen, findet sich nicht die geringste Spur von Geräthen aus Topfstein, ebensowenig in den Pfahlbauten der Bronzezeit, wie mir die Unter-

suchung der im Hause des Herrn Oberst Schwab, des Herrn Dr. Clément, des Herrn Ullersberger in Ueberlingen und in unserm Sammlungslokale liegenden Haufen von Scherben aus Pfahlbauten der genannten Periode beweisen. Es lässt sich in der That auch nicht denken, dass vermittelst Stein oder Bronze der Topfstein hätte bearbeitet werden können, einerseits wegen des Mangels tauglicher Geräthe, anderseits wegen der Weichheit des Metalles, und es darf mit Bestimmtheit angenommen werden, dass das Bearbeiten, wenigstens das Drechseln des Lavezsteins nicht vor der Verbreitung des Eisens im Alpengebirge stattfand.

Das Merkwürdigste an dem Topfe von Pfäffikon ist nun der Umstand, dass er nicht ausgedreht, sondern vermittelst eiserner Meissel ausgehöhlt worden, mithin älter ist, als die Erfindung der oben beschriebenen, jedenfalls sehr alten Vorrichtung den Stein durch Drechseln zu bearbeiten, älter ferner als das Lavezgeschirr, das in grösster Menge in der Form von flachen Schüsseln, von becherförmigen Töpfen verschiedener Grösse in römischer Zeit zum Vorschein kommt. Nach dem eben Gesagten fällt die Benutzung des Lavezsteins zu Töpfen noch in die gallo-helvetische Periode oder in die sogenannte frühere Eisenzeit, welche die letzten Jahrhunderte vor unserer Zeitrechnung umfasst.

Schliesslich bemerke ich noch, dass Töpfe aus Lavezstein von der Form und Grösse wie das vorliegende, ganz auf dieselbe Weise mit einem eisernen Reif und beweglichen Tragbogen versehen, heute noch zu Como und in den verschiedenen Ortschaften des Veltlins zu kaufen sind, und dass diese Geschirre zu den wenigen Geräthschaften in der Oeconomie des Menschen gehören, die so viele Jahrhunderte hindurch sich in völlig unveränderter Gestalt erhalten haben.

Dr. F. KELLER.

## 81.

### Gorgoneion vom grossen St. Bernhard.

(Aus der Sammlung des Herrn F. Thioly in Genf.)

Vor Kurzem ist auf dem St. Bernhard, in der Nähe des Tempels, welcher auf der Höhe desselben dem Jupiter Poeninus geweiht war, ein kleines nahezu kreisrundes Relief von 0,08 Meter Höhe und 0,07 Meter Dicke gefunden worden. Es ist aus carrarischem Marmor gearbeitet und stellt einen weiblichen Kopf von breiten vollen Formen en face, ohne Andeutung des Halses, dar. Das Haar desselben ist über der Stirn in der Mitte gescheitelt und fällt zu beiden Seiten bis über die Ohren, dieselben bedeckend, herab. Eine perlenartige Schnur umgibt den untern Theil des Gesichts, dem Contur von Kinn und Backen in unmittelbarem Anschluss folgend und zu beiden Seiten in die herabhängenden Enden des Haars sich verlierend. Der Rand des Reliefs ist oben beschädigt, sonst unversehrt; die Rückseite ist nicht völlig glatt, sondern in gerader Fläche mit einem zackigen Meissel grieslich bearbeitet. Eine Spur der ursprünglichen Benutzung oder Befestigung hat sich nicht erhalten. (S. Taf. XIX. Fig. 2.)

Der Arbeit des Reliefs lässt sich ein gewisses Geschick nicht absprechen: es ist römische Dutzendarbeit, die selbst in unscheinlichen Stücken noch irgend einen

Antheil an den Vorzügen der Antike zu haben pflegt. Ganz dem antiken Gebrauch entspricht es, dass die Winkel der Augen und des Mundes so gut wie die Nasenöffnungen durch stehengebliebene Bohrlöcher bezeichnet sind. Auch die Reste von schwärzlicher Farbe, welche sich in dem Haar und von röthlicher, die sich im Gesichte erhalten haben, deuten auf die alte Sitte der Bemalung von Sculpturwerken hin.

Die Stelle, auf welcher der genannte Jupitertempel stand, ist noch jetzt deutlich bezeichnet „durch mancherlei Trümmer, Bruchstücke von Säulen, behauene weisse Bausteine, römische Dachziegel, auch eine grosse Steinplatte, die deutlich die Spur einer Inschrift trägt, von der aber nur noch drei grosse Buchstaben A . . V . . I <sup>1)</sup> ganz vorhanden sind“ (H. Meyer: die römischen Alpenstrassen in der Schweiz, Mittheil. d. antiquar. Gesellsch. in Zürich XIII., Abth. 2, Heft 4, p. 124). Und von dem Reichthum jenes Tempels an Kunstgegenständen und Weihgeschenken haben im Laufe der Jahre verschiedene Funde, auch einmal eine regelmässige von einer gelehrten Frau aus Turin, der Comtesse Mazin, unternommene Ausgrabung allerhand beweisende Zeugnisse geliefert. Vor allem merkwürdig sind eine Zahl aus den Ruinen des Tempels gezogener bronzener Votivplatten, welche gegenwärtig zum grössten Theil in der Bibliothek des Hospitiums aufbewahrt werden (Mommsen, *inscript. Helvet.* No. 30—57). Sie enthalten in kürzerer oder längerer Weiheformel den Namen des Jupiter Poeninus und sind von allerhand Militär- und Civilbeamten, auch von Privaten, in den ersten Jahrhunderten der Kaiserzeit an diesem Orte pro itu et reditu, in dankbarer Erinnerung an die glücklich überstandenen Gefahren der Reise, geweiht worden. Es ist eine natürliche Voraussetzung, dass auch das neugefundene kleine Relief dem genannten Tempel als Weihgeschenk oder Theil eines Weihgeschenks angehört habe.

Man hat es für eine römische Phalera erklärt, also für eine jener merkwürdigen runden Decorationen, welche römische Soldaten auf der Brust zu tragen pflegten (Rein, *annali dell' istituto* 1860, p. 161 ff.; Otto Jahn, *die Lauersforter Phalerae*, Bonn 1860). Aber jene Decorationen waren von Metall, von Gold oder Silber, und es liegt durchaus kein Grund zu der Annahme vor, dass man irgend einmal bei Anfertigung von Phalerae unpraktisch schweren Marmor verwendet habe.

Der Kopf ist — trotzdem die üblichen Abzeichen fehlen — ohne allen Zweifel ein Gorgoneion. Es ist bekannt und von Levezow (*Gorgonenideal*, Berlin 1833) ausführlich dargelegt worden, wie mannigfache Veränderungen das Bild der Gorgo im Lauf der griechischen Kunstentwicklung erfuhr. Aus der ältesten Form derselben, welche in grässlichen verzerrten Zügen eine durch Entsetzen tödtende dämonische Gewalt darstellte, bildete sich allmähig, seit Praxiteles und Timomachus, eine völlig neue Gestalt heraus, welche jenem tief im Wesen des griechischen Geistes begründeten Euphemismus gemäss, verborgen unter anmuthiger Erscheinung, nicht mehr als nur eine leise Erinnerung an die ursprüngliche Bestimmung enthielt. Die Medusa Rondanini in der Glyptothek in München und ein Reliefkopf in der Villa Ludovisi sind für uns die grossartigsten Zeugnisse jener wunderbaren Metamorphose. Die römische Kunst hat diesen neuen jüngern Typus des Gorgoneion übernommen und durch spielende gedankenlose Behandlung, wie so oft, abgegriffen und verflacht.

<sup>1)</sup> Doch wohl Augusti?

In manchen Reliefs aus christlicher Zeit sind Gorgoneia angebracht ohne die üblichen Abzeichen des wallenden Haars, der Flügel oder der unter dem Kinn an einander gewundenen Schlangen (vergl. beispielsweise einige Reliefs im Lateran Schöne und Benndorf, antike Bildwerke des later. Museums No. 64. 67a). Diesen flüchtigen abgeblassten Bildern des Gorgoneion reiht sich das neugefundene Relief verständlich genug an. Die en face Stellung des Gesichts und das Fehlen des Halses, ebenso die Perlenschnur, welche gewissermassen die Stelle der Schlangen vertritt, lassen keinerlei Unsicherheit über die richtige Benennung desselben aufkommen.

Dass ein derartiges Stück für sich allein und selbständig Gegenstand einer Weihung werden konnte, ist kaum glaublich und dürfte sich schwerlich belegen lassen. Am wahrscheinlichsten ist es, dass es zu einer Statue gehört habe. Es ist bekannt und durch zahlreiche Beispiele zu erweisen, dass man im Alterthum — den modernen Anforderungen an Sculptur vollkommen entgegen — Statuen und Reliefs häufig nicht aus einem Block arbeitete, sondern die Arbeit durch Anstückung einzelner Theile erleichterte. An vielen Figuren sind die Köpfe oder Arme und Beine, ja sogar die Schamtheile und Ohren, überhaupt prominirende Stücke, besonders angesetzt worden. An einer Statue der Athene auf der Akropolis von Athen (Otto Jahn, de antiquiss. Minervæ simulacris I. 1) ist das Gorgoneion auf der Aegis inmitten der Brust in dieser Weise angefügt gewesen. Es wäre nicht unmöglich, dass auch dies neue Gorgoneion von St. Bernhard eine ähnliche Bestimmung gehabt hätte.

Otto BENNDORF.

## 82.

### Entdeckung römischer Niederlassungen.

#### **Morrens** (Fribourg).

J'ai trouvé deux fragments d'inscriptions dans un manuscrit de Combaz. La copie en est évidemment fautive. Les originaux existaient autrefois à Morrens dans le district de la Broie, Canton de Fribourg.

GREMAUD, professeur.

AVIXIT XV  
MALV CHARR  
THILVS PATER  
P

DOM  
T. APP  
SANCTI  
A. IX.

#### **Oberweil** (Aargau).

Bei der im Jahr 1864 vorgenommenen Zurücksetzung der südöstlichen Einfriedigungsmauer des Kirchhofs in Oberweil, unweit Bremgarten im Canton Aargau, wurde in dem Platze neben dem ehemaligen Beinhouse, der jetzt nach stattgehabter Aebnung für die Bestattung der Kinder benutzt wird, früher aber einen Abhang

nach der Dorfstrasse bildete, ein Mosaikboden entdeckt. Die Grösse des Gemaches, dem dieser Boden angehörte, und die Beschaffenheit der übrigen Räume des an dieser Stelle erbauten römischen Wohnhauses ist völlig unbekannt und Alles, was von Alterthumsresten sich erhalten hat, ist ein Stück des Mosaikbodens, der aus weissen und schwarzen Würfeln von jurassischem und alpinischem Kalk zusammengesetzt ist, und im Pfarrhofe aufbewahrt wird. Vermuthlich standen auf dieser Höhe landwirthschaftliche Gebäude, ähnlich denjenigen auf dem Isenberg bei Ottenbach.

Noch muss ich bemerken, dass die schon 1185 urkundlich erwähnte Kirche in Oberweil, das 580 Fuss über der Reusebene liegt, dem h. Michael geweiht ist, welchem der h. Bonifacius die meisten Kirchen dedicirte, die er an heidnischen Kultstätten auf Bergen errichtete. Es mangeln uns auch nicht bestimmte Zeugnisse, dass auf den dem Wuotan geweihten Höhen später Michaelskapellen erbaut wurden.

A. NÜSCHELER.

### 83.

#### Münzfund in Zuchwil.

Zu Zuchwil bei Solothurn wurde Ende Juli 1870 auf einer „Bündte“, etwa einen Schuh tief liegend, eine Goldmünze des Kaisers Tiberius gefunden mit folgender Legende:

A v e r s :

Belorbeerter Kopf des Kaisers: TI· CAESAR DIVI AVG· F· AVGVSTVS·

R e v e r s :

PONTIF· MAXIM·, Livia sitzend, in der Rechten die hasta pura,  
in der Linken eine Blume haltend.

Die Münze wird ins Jahr 15 nach Chr. (768 nach Roms Erbauung) von Cohen und Rollin gesetzt. Sie wurde für unsere Stadtsammlung erworben.

J. AMIET, Advoc.

### 84.

#### Antike und mittelalterliche Ringe.

Der aus der westlichen Schweiz herstammende, im Besitze des Herrn Ingenieur Edm. von Fellenberg befindliche Ring (Taf. XIX. Fig. 3) besteht aus zwei nicht gezogenen, sondern gehämmerten Drähten von reinem Gold, welche am obern Theil einen kunstreich geflochtenen Knoten bilden und sonderbarer Weise am untern getrennt und an der Spitze abgerundet sind. Dieser sinnreich construirte Ring wiegt 12 Gramm und ist offenbar lange getragen worden. An dem einen Theile des Ringes bemerkt man eine vermittelt eines Stempels eingedrückte Marke. Aehnliche Ringe sind uns aus römischen Niederlassungen bekannt.

Der Ring Taf. XIX. Fig. 4 und 4', welcher in Windisch gefunden wurde, und nach langer Irrfahrt in die Sammlung der hiesigen antiquarischen Gesellschaft gelangte, ist ein gegossener vierseitiger Reif reinen Goldes, der seine sehr rohe Façon



durch den Hammer erhalten hat, dessen Schläge auf den Facetten deutlich zu bemerken sind. Er wiegt ebenfalls 12 Gramm und scheint gallo-römischen Ursprungs zu sein.

Der Ring Fig. 5 stammt aus dem Mittelalter. Er besteht aus reinem Gold, wiegt 5 Gramm und ist, da seine Weite nur 14 Millimeter beträgt, für einen sehr dünnen Finger bestimmt. Die Platte des Ringes stellt eine vierblättrige, geöffnete Knospe dar, welche ein Stück Knochen, wahrscheinlich eine Reliquie, einschliesst. Auf der innern Seite des Ringes sind in gothischer Minuskel einige Worte eingravirt, deren Ausführung nicht leicht war, und die deshalb unleserlich und schwer zu entziffern sind.

Dieser Ring, welcher im Jahre 1840 in dem Garten des ehemaligen Frauenklosters vom Oetenbach in Zürich (dem jetzigen Waisenhausgarten) gefunden worden, ist ein Amuletring, der gegen Krankheiten und Bezauberung schützen sollte.

Der Goldring Fig. 6, Eigenthum des Herrn Brändli-Statthmann, ist ein mittelalterlicher Trauring, der in den 30er Jahren in den Trümmern der im J. 1267 von den Zürichern unter Anführung Rudolfs von Habsburg eingenommenen und zerstörten Burg Utznaberg (unweit Utznach) gefunden wurde. Auf der Aussenseite des Ringes sind die Worte: ICH MINNE DICH eingravirt.

Zu derselben Classe von Schmucksachen gehört der aus Graubünden stammende unter Fig. 7 abgebildete Gegenstand, welcher als Amulet am Halse getragen wurde. Es besteht aus Silber, ist von konischer Form und enthält auf der Spitze einen grünlichen Stein (Chrysoberyll), dem ohne Zweifel gewisse physische Kräfte zugeschrieben wurden. Am Rande bemerkt man die in gothischer Majuskelschrift angebrachten Worte *Ira regia*, die sich auf die *Proverbia c. XIX v. 12 Sicut fremitus leonis ita et regis ira* beziehen sollen.

Dr. F. KELLER.

## 85.

### Uosezzel und Uosteffen.

Ob der Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde auch Anzeigen von sprachlichen Antiquitäten aufnehmen, ist eine Frage, deren bejahende Beantwortung um so willkommener wäre, da hiefür kein besonderes schweizerisches Organ existirt. Möge die Redaction sich gefälligst darüber auslassen und mitfolgende Studie als Beispiel, wie die Frage gemeint sei, in Berücksichtigung ziehen!

Ein junger schweizerischer Gelehrter, Jakob Bächtold, Angehöriger des Kantons Schaffhausen, hat in seiner zu Tübingen gehaltenen Inauguraldissertation die Aufgabe gestellt, dem Verfasser des *Lanzelet*, dem Ulrich von Zatzikofen, die Schweiz und besonders den Thurgau als Heimat zu vindiciren. Schon Uhland und Lassberg hatten sich, gestützt auf die in Pupikofers Geschichte des Thurgaus und in Krapfs Regesten der Comthurei Tobel enthaltenen archivalischen Nachrichten über die thurgauischen Herren von Zatzikofen, für die thurgauische Heimat Ulrichs ausgesprochen; seither aber hatten ihm Andere Bayern als Vaterland zugewiesen. Indem nun Herr Bächtold die schwache Begründung der letztern Ansicht aufzeigt, unternimmt er durch Untersuchung der im *Lanzelet* zu Tage getretenen Mundart den Beweis zu leisten, dass Ulrich von Zatzikofen ein Thurgauer gewesen sein müsse; und bei dieser

Beweisführung erscheint ihm namentlich das Wort uosezzel als entscheidendes sprachliches Zeugniß für die thurgauische Heimat des Dichters.

Für uns Schweizer hat die über dieses Wort geführte Controverse die doppelte Bedeutung, eines Theils, dass sie uns die Berechtigung zu geben verspricht, den Verfasser des Lanzelet als unsern Landsmann betrachten zu dürfen, andern Theils, dass ihre weitere Besprechung als Beitrag zum schweizerischen Idiotikon angesehen werden kann, daher jedem, der sich für das schweizerische Idiom interessirt, willkommen sein muss.

Die Stelle des Gedichtes, in welcher das Wort uosezzel vorkömmt, lautet Vers 6021 u. ff.:

ein michel loch gie drîn (in den Mantel)  
daz solte vermachtet sîn  
mit einem uosezzel breit.

Nun sagt Herr Bächtold: Was bedeutet uosezzel? Nach Lachmann, der auf Graff I, 69 und Grimm II, 784 verweist, soll uosezzel = Lehnssessel, Rücksessel, reclinatorium sein? Dass diese Erklärung geradezu absurd ist, wird jedermann einsehen. Es wird Niemand ein Loch im Mantel mit einem Lehnssessel verdecken! Pfeiffer (Germania III, 480) hat statt uosezzel die Leseart fürsezzel vorgeschlagen, was aber (abgesehen von der Richtigkeit des Sinnes) auch nicht unbedingt anzunehmen ist.

Indem nun Herr Bächtold in Note 9 an die Varianten vofezzel in der Wiener Handschrift und irfessede in der Heidelberger Handschrift und an ein nach Grimm II, 109 gebildetes ursezzel erinnert und verschiedene analoge herbeizieht, kömmt er zu dem Resultate, dass uosezzel zu dulden sei, da dieses *uo* (die Sanscrit-Präposition *â*) einmal *z u* und *d a n n* nach bedeutet.

Den weitem Nachweis zu leisten, dass dieses *uo* auch in der schweizerischen Mundart erhalten sei, hat Herr Bächtold nicht versucht; dass er aber auf der richtigen Fährte war, ergibt sich aus folgenden Thatsachen.

Schon Grimm, Gramm. II, 784, bringt zahlreiche Beispiele von Compositionen mit der althochdeutschen Partikel *uo* (re-post) angelsächsisch *ô*. „Diese untrennbare, seltene und in andern Dialekten gar nicht vorfindliche Partikel scheint sich bloss an nomina zu binden, nicht an verba,“ sagt Grimm, und als ihre Compositionen führt er an: *uo-chalawer*, *ua-qhuëmo*, *ua-chumft*, *uo-quumila*, *uo-hald* (proclivis), *ua-haldi* (loca abrupta, præceps), *uo-mad* (Emd). „Uebrigens scheint *uo-*, *ô-* selbst schon unvollständige Form; welcher Consonant zu Grunde gegangen ist, kann ich noch nicht heraus bringen.“ So Grimm; und mehr als er fanden auch Zarneke und Müller nicht.

Dagegen enthalten Hattemer's Denkmäler des Klosters St. Gallen, I. 229, die Glossen: *pictatus uosteften vel plezan*, und S. 235: *pictatus, uostafton*. Diese Glossen, aus dem IX. Jahrhundert stammend, erklären das Wort *uosteften vel plezan* und *uostafton* offenbar als Flickklappen, schweizerisch jetzt noch Bletz genannt, oder wenn *pictatus* in seiner eigentlichen Bedeutung gefasst würde, Harzpflaster, Heftpflaster. Wäre von *uosteften* diese Nebenbedeutung auch auf *uosezzel* übergegangen, so wäre dadurch der Spott auf das Loch im Mantel des unglücklichen Ritters trefflich ausgedrückt.

Dass das Verbum steften (mit einem Stift befestigen) vorhanden und gebräuchlich war, lässt sich um so weniger anzweifeln, da die Form stefzge, kleiner, feiner Nagel, sich im Munde des Volkes bis jetzt erhalten hat. Es könnte sich also nur noch fragen, ob im Lanzelet nicht statt uosezzel ursprünglich uosteften geschrieben war.

Die Partikel uo findet sich auch im Ortsnamen Uhwiesen, früher Uowisan, bei Meier: Ortsnamen des Kantons Zürich No. 1637, im Gegensatze von Niederwiesen und Langwiesen, in der Bedeutung Oberwiesen.

In der Bedeutung von auf, hinauf, aufhin sagt der schweizerische Volksmund uo-guh hinauf gehen, uo-thu hinauf thun, uo-luoga hinauf lügen u. s. w. Wir hätten hiemit neben den substantivischen auch noch verbale Compositionen mit der Partikel uo, freilich nicht in der Bedeutung von re und post, sondern in der Bedeutung auf und hinauf. In der Mundart von Appenzell lautet dieses uo sogar ui, uni, z. B. vo Santgalle gu (gen) Trogen uni laufa.

Ist aber dieses ui, uni, uo die alte Partikel uo bei Grimm, und kömmt diese Partikel in keinem andern deutschen Dialect vor als in der Heimat jener St. Gallischen Glossen, so ist der Beweis geleistet, dass Ulrich von Zatzikofen kein Bayer, sondern ein Thurgauer war. P.

## 86.

### Culturhistorische Miscellen.

#### b) Aus „Gerold Edlibach's Buch“ in Donaueschingen (Schluss).

(Vgl. im letzten Jahrgange: pp. 202 u. 203.)

Ein an guten Einfällen nicht armer Kopf muss der „Brunner de Zofingen“ gewesen sein, von dem („per B. d. Z. 1476“) auf fol. 158b ein Reim erhalten ist, von neun Versen, deren jeder durch Spruchbänder einem Manne in den Mund gelegt wird. Eine Federzeichnung lässt acht am Ofen um einen Tisch sitzende Leute erkennen, zu denen ein Jäger mit Spiess und Horn durch die Thüre herantritt: „Wolluff, ir herren, wir wend jagen!“ Aber der erste meint: „Hinder dem offen ist ietz gut jagen“ — und der zweite: „Das wiltbrät nām ich ietz lieber uff dem tisch“. Ein dritter und vierter specialisiren ferner ihre Wünsche: „So nām ich inder wörss<sup>1)</sup> fisch“ — „Und ich dar für ein salmen kröss“, worauf der fünfte recapitulirt: „Disse drü werind alle nüt böss“. Ein letztes Kleeblatt äussert seine Ansicht über Getränke. „Alter Zürichwin ist ouch gut“ lässt einer sich hören, worauf ihm sein Nachbar in die Rede fällt: „Ja den man Feltliner nennen thut“ — Worte, die eigentlich in Zürich gar nicht gedruckt werden sollten —; besänftigend löst der Letzte den emportauchenden Gegensatz in die allgemeine Wahrheit auf: „So macht uns der win wolgemut“.

<sup>1)</sup> Welche Fischgattung mag wohl hierunter verstanden sein? An „wirst“ (aus „wirsest“ abgekürzter Superlativ, wie in: „daz aller wirste tier“) ist nicht zu denken, da ja die Redenden in Nennung von Leckerbissen, nicht vom Gegentheile sich überbieten: — „ich nähme noch lieber das und das“.



### c) Inschriften auf Appenzell-Ausserrhoden'schen Holzbrücken.

Es ist stets ein sinniger Gedanke, ein Bauwerk in angebrachten Inschriften seine Geschichte selbst erzählen zu lassen, und eine angenehme Verkürzung des Weges liegt für den Wandernden darin, solchen kleinen Denkmälern seine Aufmerksamkeit zuzuwenden.

Mit vollstem Rechte ist die jetzige Generation des Volkes von Appenzell-Ausserrhoden stolz auf das ausgezeichnete Strassennetz, welches sie sich in verhältnissmässig kurzer Zeit unter Ueberwindung grosser Schwierigkeiten geschaffen hat; aber auch schon frühere Geschlechter dieses kleinen Staatswesens haben mit sichtbarer Befriedigung auf Verkehrsmittel hingeblickt, die sie mit eigener Kraft sich geschaffen. Das bezeugen die in verschiedenen bedeckten Holzbrücken auf den horizontalen Tragbalken des Dachstuhles angebrachten Inschriften, in denen einerseits die beteiligten Beamten, ein Collegium von Pontifices im ursprünglichen Sinne des Wortes, ihre Namen der Nachwelt überliefern, andererseits Notizen aus der Geschichte des erstellten Werkes mittheilen. Mehrmals schon hatten mich — so viel ich mich erinnere, nur im Lande hinter der Sitter — diese Sprüche erfreut, und als Beispiel<sup>1)</sup> theile ich nun hier die acht Inschriften von der Brücke mit, welche etwas unterhalb vom Dorfe Urnäsch bei einer Mühle die Strasse nach Hundwil über den Fluss Urnäsch hinüberleitet.

Von Hundwil kommend, erfährt der die Brücke Betretende zuerst: „Die Brug war gebauen Im Jahr Cristi gezelt 1785“. Dann fallen ihm die Namen derjenigen in die Augen, welchen er es dankt, dass er das andere Ufer trockenen Fusses erreichen kann: es waren nämlich „Disser Zeit Lands Fänderich und Bau Herr Ulrich Meyer von Hundwil“, „Werck Meister Johanness Knellwolff von Herisau“, „Weg Meister Jacob Käffler von Hundwil“. Wesshalb 1785 der Neubau geschah, wird uns nicht vorenthalten: „Anno 1784 Wegen aus brechetem fürr Im Hauss Mölli sammt Zwey Häusser und Brug ist abgebrant“. Diese vom Feuer zerstörte Brücke hatte nur sechs Jahre gedient: „Anno 1778 Wegen unerdencklichem so grossem Wasser die selbige Brug heinweg geschwämft“. Und noch um mehr als ein halbes Jahrhundert zurück wird der Blick gelenkt: „Anno 1724 der Alten Brug nicht mehr getraut, An statt der selben hie herr ein Neue gebautt“. Noch weiter hinauf führt uns freilich kein weiterer Spruch; sondern wir verlassen das nun 85 Jahre alte Bauwerk, von Herzen einstimmend in den zwar mangelhaft sich reimenden Wunsch: „Die Brug stehet auf einem guten Felsen grund; Gott beheut sie vor Wind und Wasser und Brand“.

<sup>1)</sup> Zwei solche von Brücken in der Gemeinde Herisau theilt Pfarrer A. Eugster in seinem erschöpfenden 1870 erschienenen Buche: „Die Gemeinde Herisau“, pp. 32 u. 39, mit.

### d) Ueber Dorfanlagen im unteren St.Gallen'schen Rheinthale.

Der dem schweizerischen Kanton St. Gallen zugehörnde auf dem linken Ufer des Flusses liegende Theil des Rheinthales wird einerseits, im Süden, durch den Schollberg bei Sargans vom Oberlande, am anderen Ende, im Norden, durch den Vorsprung des Hedsberges, den Monstein zwischen Au und St. Margarethen, vom

Angelände des Bodensees scharf getrennt. Aber ein dritter gleichfalls bis an das Rheinbett selbst vorspringender Bergriegel zerlegt in der Mitte die dergestalt nördlich und südlich begrenzte Fläche in zwei ziemlich gleich grosse nach Osten offene Becken: es geschieht das durch den auf seiner östlichen Spitze die Ruine Blatten tragenden Hügel zwischen Oberriet und Rüthi, an dessen Westabhang die grosse linksrheinische Hauptstrasse durch die Einkehlung des Hirschensprunges dringt.

Dem die Ortschaften des nördlichen, unteren dieser zwei Becken Besuchenden fällt nun nothwendiger Weise ein sehr bedeutender Gegensatz in der Gesamtanlage der Dörfer in die Augen (von Altstätten als einer städtischen Ansiedlung sehe ich ab, ebenso von den zahlreich an den Ausläufern der Fährnern, des Hirschberges, des Gäbris zerstreuten Wohnstätten, z. B. Kobelwald, Eichberg u. s. w.).

Die mehr oder weniger unmittelbar an das Rheinbett stossenden Dörfer, deshalb auch in höherem oder geringerem Grade mit einer Leidensgeschichte infolge überstandener Wassernöthe ausgestattet, nämlich Oberriet, Montlingen, Kriessern, Diepoldsau mit Schmitter, Widnau mit Dornach, Au mit Monstein<sup>1)</sup>: sie alle weisen oft sehr lang, bis auf eine halbe Stunde gedehnte Strassen auf, mit nicht zusammenhängenden Häusern, die einzelnen Wohnungen, besonders in Au, Widnau, Diepoldsau, in Gärten stehend, oft durch die reichlich die Strasse besäumenden Obstbäume halb versteckt, wodurch aber gerade die Durchwanderung zu einem Spaziergang anmuthigster Art sich gestaltet (Analoge bieten auf der österreichischen Seite u. a. Rankwil, Röthis, die Südhälfte von Hohenembs, Dornbirn).

Einen hiervon gänzlich abweichenden Eindruck machen dagegen die auf der Länge einer Stunde am Rande der Rheinebene von Altstätten abwärts rasch einander folgenden Dörfer Unterleuchingen, Marbach, Rebstein, Balgach: die Hauptstrasse zu einer Gasse enge eingezwängt, die Häuser dicht an einander gereiht und dabei eine in den Uferdörfern nicht gewohnte Höhe erreichend, der Durchpass durch die Dorfschaft ebenso kurz, als derjenige durch die gedehnten Uferdörfer lange dauernd.

Der thatsächliche Gegensatz liegt unbestreitbar vor. Sollte nicht eine Hypothese zur Erklärung gestattet sein? Aus der Abhandlung des zu frühe gestorbenen Immler: „Römische Strassenzüge im Kanton St. Gallen“ (Mittheil. d. hist. Ver. v. St. Gallen: Heft IV, 1865) geht über den hier in Frage kommenden Bestandtheil der Strasse von Arbon über Rheineck bis Sevelen hervor (pp. 189 und 190), dass Au von der Römerstrasse links seitab gelassen, die vier genannten vielleicht als Gassendörfer zu bezeichnenden Ortschaften dagegen von ihr durchzogen wurden<sup>2)</sup>. Könnte also nicht die Dichtigkeit der Anlage sich aus dem Umstande erklären, dass man hier, den Raum wohl ausnützend, an der alten Verkehrsstrasse sich ansiedelte — vielleicht hiess sie den Anwohnern, wie die rechtsrheinische vorarlbergische Römerstrasse,

<sup>1)</sup> Von dem etwas landeinwärts von Au in einem engen Kessel liegenden Dorfe Bernegg ist das Centrum infolge einer Feuersbrunst seit 1848 sichtlich nach einem modernen Plane einheitlich neu aufgebaut; doch zeigen die stehen gebliebenen Ränder besonders östlich und nördlich das System der Häuserzerstreuung, gehören also zur Gattung der Uferdörfer.

<sup>2)</sup> Allerdings auch Bernegg nach p. 188; doch vgl. die erste Anm. Hinsichtlich Oberriet's ist Immler p. 191 im Unklaren: er weiss nicht, ob er die Strasse in den Hirschensprung oder an die Blatten verlegen soll.

Via Barbaresca<sup>1)</sup> —, während diejenigen, welche ihre Wohnstätten entfernter vom Bergabhang auslasen, nach freier Wahl ihre Hütten auf weiteren Räumen erbauten?

Was das erstmalige urkundliche Erscheinen dieser Ortschaften betrifft, so finden sich Marbach und Balgach schon 886 oder 887 und 890 erwähnt (als „Marhpach“ und „Palgaa“, Wartmann: Nr. 649 und 680), im letzteren Jahre aber auch schon Diepoldsau (Thiotpoldesouva: Nr. 680).

<sup>1)</sup> Im St. Galler Urkundenbuche von Dr. H. Wartmann ist von derselben zwei Male die Rede. In Nr. 253. zu 820 gesetzt, gibt zu Vinomna, d. h. zu Rankwil, Bona an Folquin „duos agros subtus Via Barbaresca“, und von verschiedenen 844 oder 851 durch Joabo und Andustria zu Rankwil an St. Gallen geschenkten Aeckern lag einer „ad Via Barbarisca“. Ohne alle Frage ist dabei an die von Bergmann: Beitr. z. e. krit. Gesch. Vorarlbergs (1853), pp. 28 u. 29 geschilderte Römerstrasse von Brigantium über Clunia und Magia nach Curia zu denken, einen Verkehrsweg, welchen wir nach Urkunden des neunten Jahrhunderts auch als viel benützte Pilgerstrasse uns zu denken haben. Denn 885 bestimmte Kaiser Karl (der sogenannte Dicke) die Einkünfte aus einer Schenkung an St. Gallen für die Verpflegung von zwölf Pilgern auf dem St. Victorsberge, einer nordöstlich von Rankwil hoch über der Rheinebene gelegenen klösterlichen Ansiedelung, wo ein Schottenmönch Eusebius lebte und eine religiöse Gemeinschaft einiger „Scoti“ beisammen war (vgl. meine neue Ausgabe von Ratp. casus, Mitth. d. hist. Ver. v. St. Gallen, Heft XIII, p. 58, n. 144). Dass Eusebius nicht als Märtyrer starb (Bauern von Brederis sollen unten im Thale dem Schlafenden den Kopf abgetrennt, er ihn nachher nach St. Victorsberg hinaufgetragen haben), wie die spätere Legende will, geht höchst einfach daraus hervor, dass Ratpert, Eusebius' Zeitgenosse, ihn „spontanee clausus“ nennt (l. c. p. 58) und seinen 31. Januar 884 erfolgten Tod mit ganz dünnen Worten anführt (ebenso das St. Galler Todtenbuch: Eusebius reclusus). Ein „reclusus“ konnte aber allerdings in seinem Häuschen zum Märtyrer werden, wie z. B. am 1. Mai 926 die heilige Wiborada beim Ueberfalle St. Gallen's durch die Ungarn, niemals aber eine Stunde oder mehr von demselben entfernt seinen Tod finden. — Was speciell noch Rankwil betrifft, so mag bei dieser Gelegenheit auf Wartmann's Nr. 415 hingewiesen werden, wo in der Mitte des 9. Jahrhunderts eine bemerkenswerthe Gegenüberstellung vom Deutschen und Romanischen sich findet. Jemand soll einen Complex von Gütern „nec ad Romanos nec ad Alaemannos“ verkaufen.

e) Ein Fall der Ausübung des Begnadigungsrechtes der Aebtissin vom Fraumünsterstifte in Zürich und Beschränkung desselben für die Reichsäbtissin zu Lindau durch den dortigen Rath.

In der Zimmerischen Chronik wird von Gottfried Werner von Zimmern, dem Bruder der letzten Aebtissin vom Fraumünsterstifte in Zürich, Katharina, folgende ungemein anmuthige Geschichte erzählt, die wohl durchaus glaubwürdig ist<sup>1)</sup>.

Ein alter Oheim war des zu wenig beaufsichtigten wilden Jungen zuletzt nicht mehr Meister geworden und hatte denselben deshalb nach Zürich geschickt, wo des Burschen zwei älteste Schwestern, Anna und Katharina, im Fraumünsterstifte sich befanden. Hier ging der Knabe eine Zeit lang in die Schule. Während er in Zürich war, wurde ein namhafter Bürger von Zürich „umb etwas cleinfueger sachen, wie dann die Schweizer ein strengs recht“, zum Tode mit dem Schwerte verurtheilt.

<sup>1)</sup> Edition v. Barack in d. Bibl. d. Litt. Ver. v. Stuttgart, Bd. XCII., pp. 414 u. 415. Glaubwürdig scheint mir die Geschichte, weil Gottfried Werner bis 1554 lebte, also nur ein Decennium vor der Abfassungszeit der Chronik (1564—66) starb, sein Bruder Wilhelm Werner aber, der erst 1575 neunzigjährig starb, Beiträge zur Chronik gab. Gottfried Werner und Wilhelm Werner waren Söhne des im „Anzeiger f. schweiz. Geschichte“: 1870, pp. 33—35, von mir besprochenen Johann Werner.

Jedermann bedauerte ihn, und so richteten es die Vornehmsten ein, dass der junge Zimmermann „den armen man dem nachrichter im ausfieren vom strick sollte abschneiden“. Da nun Gottfried Werner noch allzu jung war, um das von sich aus thun zu können, nahm ihn der Fraumünsterammann auf den Arm. Willig machte das Volk Platz; aber auch der Scharfrichter sperrte sich nicht: „Liebs herlin, nempt in! ich guns euch wol“. So bald der Arme dergestalt „unversehenlich“ sich vom Tode erlöst sah, nahm er freudig seinen jungen Retter auf den Arm, lief in die nächste Kirche und dankte Gott auf den Knien; „und darbei liess es auch ein rath und gericht allda bleiben“.

Weil Gottfried Werner nach Bd. XCIV. p. 265 im Jahre 1484 geboren war, seine Schwester Katharina aber erst 1496 Aebtissin wurde, in diesem Jahre jedoch Gottfried Werner längst nicht mehr in Zürich sich befand<sup>1)</sup>, so ist, falls die Geschichte glaubwürdig — und sie anzuzweifeln scheint mir kein Grund vorzuliegen — die erzählte Anekdote höchst bemerkenswerth. Sie zeigt, dass nicht nur die Aebtissin selbst, wie das z. B. 1495 wieder vorkam<sup>2)</sup>, den Verbrecher „dem Nachrichter ab der Hand nehmen und erledigen“ konnte, sondern dass das, wenigstens in diesem einen Falle, auch durch den von einem weltlichen Beamten des Stiftes geleiteten Anverwandten von zwei Stiftsdamen geschah. —

Ein anderes derartiges Beispiel eines Begnadigungsrechtes durch eine Aebtissin citirt Osenbrüggen in den „Studien z. deutschen und schweizer. Rechtsgeschichte“, p. 370 n. 8. In den Grimm'schen „Weisthümern“, Bd. II. p. 657, n. 1, wird nämlich 1577 der Aebtissin zu Vilich (bei Bonn) in einem Weisthum als „macht und gwald von alders her“ zugeschrieben, „dass sie alsolche verurtheilte persoin an gericht ader uf der dritter sprossen der ledern adir sunst ohn einsagen adir verhinderung eines vogten mit dem leben hat begnugen und freie geben mügen“. —

Ein noch viel näher liegendes Analogon jedoch zu dem Begnadigungsrechte der Zürcher Aebtissin haben wir in demjenigen der Aebtissin des Reichsstiftes Lindau. Das Begnadigungsrecht spielt denn auch in dem endlosen und unentschieden gebliebenen Streite zwischen Reichsstift und Reichsstadt Lindau seine Rolle mit.

Nach der Analogie von Zürich, resp. aus dem in n. 2 unten bemerkten Falle, wo es sich um Blutrüns handelt, darf wohl einerseits geschlossen werden, dass jeder Verbrecher (also nicht bloss der Dieb<sup>3)</sup>) dergestalt ursprünglich auch zu Lindau erledigt werden konnte, andererseits — denn das Jahr 1495 ist das zweitletzte der zehn Jahre, in denen Elisabeth von Wissenburg Aebtissin war —, dass in Zürich und

<sup>1)</sup> Als acht- oder neunjähriger Knabe machte Gottfried Werner nochmals einen dummen Streich. „Die Schweizer thetten selbiger zeit ein zug in Mailandt“ (wohl 1494 zu Karl VIII.): „do riss Herr Gotfridt Wernher auss und zog mit dem tross darvon“, mit anderen Jungen, „die gleichfals der schuel den rucken gebotten“. Schon war er über Cur hinaus, als der „pfrundtammann“ (der Ammann im Fraumünster von oben) ihn einholte und wieder zurückbrachte. Er blieb dann aber zu Zürich nur noch kurze Zeit; „dann seine baid schwestern konten ine nit maistern“. Erst am herzoglich bairischen Hofe in Burghausen wurde er als Page zurechtgestutzt.

<sup>2)</sup> Vgl. das Beispiel bei G. von Wyss: Beilagen z. Gesch. d. Abtei Zürich, Nr. 470 b, p. 433. Der Verbrecher hat „über fried und stallung, in der er mit H. W. gestanden, den blutrüns gehauen; soll enthauptet werden“.

<sup>3)</sup> Auch im Vilicher Weisthume: „alsolche verurtheilte persoin“.

früher auch zu Lindau das Recht nicht nur am ersten nach der Wahl der Aebtissin zum Tode verurtheilten Verbrecher auszuüben war.

Ohne allen Zweifel hing es nur mit den Einengungen der Befugnisse der Lindauer Reichsfürstin durch den dortigen Rath zusammen, dass die Lindauer Aebtissin in den letzten Jahrhunderten des Bestandes ihres Klosters ihr Begnadigungsrecht nicht mehr in vollem Umfange üben konnte.

In dem von der Stadt Lindau 1643 gegen das Stift gerichteten über tausend Folioseiten starken Ungethüm von Streitschrift, Dr. Heider's „Gründlicher Ausführung“<sup>1)</sup>, wird, entsprechend der Fiction, die Stadt Lindau sei von Anfang an reichsfrei, nie dem Stifte unterworfen gewesen, geleugnet, dass das Stift jemals ein Hochgericht gehabt habe, obschon auf einem stiftischen Weingarten zu Eschach erblehensweise die Verpflichtung für den innehabenden Zinsmann gelegen hatte, „zu der Galgenleiter, als gewöhnlich und recht ist, so oft man einer bedörff- und nothdürfftig sey, das Holtz aus des Gottshauss Gütern oder in dem Nonnen-Buch zu hawen, dieselbe davon zu machen, fertig zu halten und zum Galgen zu antworten“ (Heider: p. 64). Da nun verstand es sich von selbst, dass der Rath auch am Begnadigungsrechte der geistlichen Fürstin nörgelte. Sollte die Aebtissin keinen Galgen haben, so durfte sie auch nicht dem Nachrichter zu oft sein Recht legen. 1571 hatte „nach vieren in diesem puncto gewechselten Schrifften“ das Stift seine „Prätension“ endlich beendet und das Hochgericht der Stadt völlig überlassen, wogegen ihm die Servitut der Erhaltung desselben und des Lätens des Armensünderglöckchens erlassen worden war. Aber zu Heider's Zeit hatte sich zugleich auch schon die Ansicht festgestellt, dass eine Aebtissin nur „den ersten nach ihrer Erwehlung zu dem Strang verdampten und aussführenden Dieb von der Hand und Band des Nachrichters ledig machen“ dürfe und dass dieses so arg beschnittene schöne Recht ausserdem nur „angemasst“ sei<sup>2)</sup>. Dergestalt wurde es einer der zwischen Stadt und Stift Lindau bis an die Schwelle der neuesten Zeit sich vererbenden Competenzconflicte, dass eine neu gewählte Aebtissin jeden ersten armen Sünder dem Scharfrichter vom Stricke schneiden wollte, der Rath ihr aber nur den Verüber eines Diebstahles liess.

Die letzte Ausübung des Erledigungsrechtes zu Lindau und vielleicht die letzte derartige Erledigung überhaupt erfolgte 1780 im October, die erste wieder seit 1696, und zwar war es komischer Weise genug nicht ein mit dem Strange zu richtender, sondern ein vom Strange zum Schwerte begnadigter Dieb, der sich der Erledigung erfreuen durfte; es war ein achtzehnjähriger Bursch aus dem gräflich Königseck-Rothenfelsischen Oberamt Staufen, Namens Stauder<sup>3)</sup>. M. v. K.

<sup>1)</sup> Vgl. meinen in von Sybel's „Histor. Zeitschr.“ nächstens erscheinenden Aufsatz über das „Bellum diplomaticum Lindaviense“.

<sup>2)</sup> Aus p. 69 bei Heider geht deutlich hervor, wie das Missverständniss entstand. Man hielt sich einseitig an das Durchschneiden des Strickes und hielt diese Nennung des Strickes für das Wesentliche an der Sache. Da nun ein Strick zum Galgen gehört und das Hängen die Strafe des Diebstahles ist (Osenbrüggen, Alamann. Strafrecht, § 128), so lag es allerdings nahe, beim Wunsche einer Beschränkung des Erledigungsrechtes den bezeichneten Sinn hineinzuzinterpretiren.

<sup>3)</sup> Die „Neue u. Vollständ. Staats- u. Erdbeschreibung d. Schwäbischen Kreises“ (1781), Bd. II., pp. 213—219, schildert den interessanten Vorgang höchst einlässlich.



### Appenzellischer Waibelschild aus dem XVI. Jahrhundert.

Bis in die neueste Zeit wohl bekannte Figuren bei allen schweizerischen öffentlichen Staatshandlungen waren die in die Ständesfarben gekleideten Waibel, welche, jetzt zu blossen Amtsdienern geworden, früher viel wichtigere Persönlichkeiten waren, und am ehesten mit Herolden verglichen werden konnten.

Auf der Brust trugen die Waibel, wie übrigens gegenwärtig noch, an einem Kettchen den Wappenschild ihres Standes (Cantons) oder ihrer Stadt, und dieses Amtszeichen (badge) war oft recht zierlich gearbeitet.

Wir geben auf Tafel XIX. Fig. 8 die Abbildung eines solchen, auf dem Zürcher Antiquarium aufbewahrten Wappenschildes (mit Krone 3" 2''' hoch, 2" 1''' breit), der aus dem Kanton Appenzell herstammt. Dieses Schildchen ist aus Silber gefertigt und zeigt den Appenzeller Bären, schwarz in Silber von sehr hartem Niello. Ohren und heraldische Waffen waren mit rother, weniger haltbarer Masse belegt. Ueber dem Schild befindet sich eine sechszackige vergoldete Krone, an welcher ein kleines Schildchen mit dem Reichsadler (Niello in vergoldetem Silber) angebracht ist. Die Kettchen, an welchen das Abzeichen hängt, gehen von einer silbern vergoldeten Erdbeere aus. Das Laubwerk der Krone und die Blätter der Erdbeere zeigen Spuren grüner, die Beere und der Reif der Krone rother Bemalung.

Nach den heraldischen Formen und namentlich dem Styl des Laubwerkes der Krone zu schliessen, dürfte diese zierliche Goldschmiedearbeit aus dem Anfange des 16. Jahrhunderts stammen. H. Z.

### Der Ortsname „Kreuel“.

Eine Skizze.

Seite 46 und 49 der Berichte der antiquarischen Gesellschaft von Zürich 1868 wird der zürcherische Ortsname „Kreuel“ von „creagra“, die Gabel, abgeleitet. Es kann hier nicht Aufgabe sein, zu untersuchen, ob creagra unter irgend einer accommodirten Form im Althochdeutschen Eingang gefunden habe, doch erlaube ich mir einige Worte darüber, ob der Ortsname Kreuel nicht besser anderswoher und zwar aus ächt deutscher Quelle herzuleiten sei, und erinnere zunächst an die mit dem Stamme crâ, grâ (graw) zusammengesetzten Personennamen, wie craolf, graman, gramat, graloh nach Graff (graloh erscheint auch im Schw. Urk.-Reg.), ferner grawert und graobard bei Fz. Stark.

1) Ein vollständiger zweistämmiger Personennamen ist nun enthalten im zürcherischen Grafstall (vgl. H. Meyer Ortsnamen), urkundlich Graolfstal. Sodann nennt der Geschichtsfreund I, 134 vom Jahre 1076 ein Craolteswile, Weiler des Craolt. Da dieser Ort höchst wahrscheinlich im Kanton Luzern zu suchen ist, so ist wohl sicher das heutige „Greuel“ (Gemeinde Schenkon) am Sempachersee gemeint. Craolt hat hier den zweiten Stamm eingebüsst. Es entstand Krawil, Kraiel, Greuel.

Graltshausen im Kanton Thurgau enthält ebenfalls den Namen Kraolt.

2) Die einfachste Koseform der hieher gehörigen Namen ist crao, grao, grawo, noch heute erhalten in den Geschlechtsnamen Grau, Graumann, Graf, Graff. Hievon ist abzuleiten das mehrfach im Sol. Woch. genannte Kreingen, jetzt Kreyigen, Gemeinde Muri, Kanton Bern, Chreinthorf Sch. U.-R. No. 775, ferner alle mit Grafen- und wohl alle mit Grauen- anlautenden Ortsnamen. Bei letztern kommt das Adjectiv „grau“ nur zufällig in die Quere. Sodann zählen hieher die mit Kräh-, Krei-, Krähen-, Kreien- anlautenden Ortsnamen, indem die Herleitung von „Krähe“ nach Gatschet und H. Meier wohl meist nicht Stand halten dürfte. Leider fehlen gewöhnlich urkundliche Schreibungen, um sich für das eine oder andere zu entscheiden. Auch in den vielen einstämmigen Ortsnamen „Kreien“ mag ein zweiter Stamm ausgefallen oder, aber schwerlich, an eine Herleitung von Krien, Grien zu denken sein.

3) Gehen wir zu den Deminutivformen von crao über und zwar zu jenen mit der Endung „iz“. Aus crao entsteht craizo, crawizo, crewizo, crezo (Graff IV, 621), woher der heutige Geschlechtsname „Kretz“. Crazo und crezo können übrigens auch vom Personennamenstamme „chrat-, = hrat-, = hruod-, der z. B. in Krattingen, Krättlisbach sich findet“, hergeleitet werden.

Von crewizo sind abzuleiten der Geschlechtsname „Krebitz“ (Sol. Woch. 1828, 350), Krebs, sowie der Ortsname Krebsingen (1297 Gf. V, 170), das ursprünglich sicher Crewisingen hiess, und andere mit Krebs- anlautenden, wie Krebsbären, Gemeinde Hergiswil; sodann Grässlikon, Gretzenhofen, Gretzenbach, Graswil und andere mit Gras- und Gretz-, Kress- und Kressen- beginnenden Ortsnamen. Auch würde es mich nicht wundern, wenn auch viele der mit Kreuz- und Kreuzen- anlautenden Ortsnamen hieher zu zählen wären. Kreuznach und Kreuzlingen dürften von crewizo die natürlichste Erklärung erhalten. Es könnte auffallen, dass so viele der genannten Namen statt mit dem späteren „g“ mit dem althochdeutschen k anlauten. Bekanntlich ist gerade das Verständniss der Personen- und Ortsnamen schon frühe in der althochdeutschen Periode vielfach abhanden gekommen, was zur Folge hatte, dass besonders die letzteren in Folge des Accommodationsgesetzes mundgerecht gemodelt wurden.

4) Eine zweite Deminutivform wird gebildet mit der Endung „ich“. Aus crawicho entstehen craucho, enthalten in Krauchthal, und cracho, crecho etc. Wie viele der mit Kragen-, Krachen-, Kregen- anlautenden Ortsnamen hieher zählen, müssen urkundliche Schreibungen darthun. Der Genitiv „chregin“, „chregen“ kann entstanden sein aus „crechin“ oder „crewin“, indem nach Weinhold das „g“ bisweilen für ein zu „k“ erhärtetes „ch“ eintritt, anderseits mundartlicher Tausch zwischen „g“ und „k“ häufig ist. Es zählen hieher der Personenne „Chreging“ (Gf. VIII, 69. XXII, 239. 248. 256. 259) und die Ortsnamen Kreigenegg (Sol. Woch. 1824, 558), Chreginberch, jetzt Krähen-, besser Krejenberg, und vielleicht auch das schon genannte Chreinthorf statt Chreginthorf. Ob auch das in der Bernergeschichte vielgenannte Geschlecht der Kriechen und auch die mit Kriech- und Krieg- anlautenden Ortsnamen dem gleichen Wortstamme in Folge unrichtiger Deutung den Namen verdanken, lasse ich dahin gestellt.

5) Ob die Deminutivform auf „in“ auch in Ortsnamen vertreten sei, ist mir nicht bekannt; sicher aber kömmt die auf „il“ vor. Aus „crawilo“ entsteht umlautend

„crewilo“, und das verkürzte „crello“ noch erhalten im Geschlechtsnamen „Krell“. Als Zuname findet sich laut Gf. II, 45 *crawilo* schon im Jahr 1245, wo ein Heinrich Chrevwelli genannt ist; ebenso erscheint der Geschlechtsname „Kreul“ (Gf. XXIV, 125). Hieher gehörige Ortsnamen sind Kräuligen, Gemeinde Bätterkinden, urkundlich Krewilingen im Jahr 1275 (Sol. Woch. 1829, 266), vorher der Geschlechtsname Kräuliger; Grellingen bei Pfeffingen und andere. Nach diesen Erörterungen wird es wohl einleuchtend sein, dass Chrewilsfurt im Kanton Zürich eben die Furt des Chrewilo bedeutet, und dass im Laufe der Zeit das Appellativ Furt mit dem genitivischen „s“ abgefallen ist, so dass schliesslich „Kreuel“ entstand. Ein ferneres Greuel findet sich in der Gemeinde Luthern, sowie ein Kreuel, Gemeinde Kriens, die beide für eine Gabel keine Anhaltspunkte geben.

Dr. BRANDSTETTER.

## Bücherschau des Anzeigers für schweizerische Alterthumskunde.

### Publicationen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich:

- Bursian, Prof. Dr. C.** *Aventicum Helvetiorum*. Mittheil. d. ant. Ges. Band XVI. 1. Abth. 5. Heft. 10 Lith. Zürich 1870. 4<sup>o</sup>.  
**Fellenberg, E. v. und A. Jahn.** Die Grabhügel zu Allenlüften, Kt. Bern. Band XVII. 1. 3 Taf. Zürich 1870. 4<sup>o</sup>.  
**Rahn, Prof. Dr. J. R.** Grandson und 2 Cluniacenserbauten in der Westschweiz. Band XVII. 2. 6 Lith. Zürich 1870. 4<sup>o</sup>.  
**Keller, Dr. F.** *Helvetische Denkmäler*. II. Die Zeichen- oder Schalensteine der Schweiz. Band XVII. 3. 5 Lith. Zürich 1870. 4<sup>o</sup>.  
**Quiquerez, A.** Notice sur les forges primitives dans le Jura. Band XVII. 4. 4 Pl. Zürich 1871. 4<sup>o</sup>.  
**Meyer von Knonau, G. Prof. Dr.** Burg Mammertshofen, Kt. Thurgau, und zwei andere megalithische Thürme. Band XVII. 5. 2 Ktaf. 1 Lith. Zürich 1871. 4<sup>o</sup>.  
**Denkmäler des Hauses Habsburg.** Heft 5 und 6. Das Kloster Königsfelden, geschichtlich dargestellt von Theod. v. Liebenau, kunstgeschichtlich von Prof. W. Lübke. Die Glasgemälde im Chor daselbst. Lief. 1—6 mit 6 Bogen Text, 25 Blätter in Farbendruck, 10 Lith. Januar 1871.

### Anderweitige Publicationen:

- Berner Taschenbuch** auf das Jahr 1871. Gegründet von L. Lauterburg. In Verbindung mit Freunden fortgesetzt von G. Ludwig, Pfarrer. 20. Jhg. mit 2 Abbildungen. Bern, Haller 1871. 8<sup>o</sup>. —  
**Howald, Karl.** Der Dudelsackpfeifer auf dem Storchbrunnen in Bern, nebst einigen Mittheilungen über bernische Kulturzustände aus früherer Zeit. S. 208—248.  
**Blätter für Wissenschaft, Kunst und Leben aus der kath. Schweiz.** Neue Folge. 2. Band. Luzern, Räder 1870. — **Brandstetter, Dr. J. L.** Germanische Personennamen in schweizer. Ortsnamen. S. 252, 356, 453, 545, 597. — **Fiala, F.** Gebets- und Glaubensformulare des 15. und 16. Jhd. aus der deutschen Schweiz. — **Lütolf, A.** Kleine Beiträge zur schweizer. Buchdruckergeschichte. S. 621. ff.  
**Jecklin, Dieterich.** Die Burgen und Schlösser in „alt fry Rätia“, mit Abbildungen und kulturhistorisch-topogr. Beschreibung. Glarus, Vogel 1870.  
**Essai de Chronologie archéologique**, par le Docteur A. Forel, professeur à l'Académie de Lausanne. Lausanne 1870.



# ANZEIGER

für

## Schweizerische Alterthumskunde. INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES.

N<sup>o</sup> 2.

ZÜRICH.

APRIL 1871.

---

INHALT: 89. Grab aus der Bronzezeit unweit Sargans (St. Gallen), von J. A. Natsch. S. 235. — 90. Bronzenadel aus dem Pfahlbau von Möringen am Bielersee, von Dr. F. Keller. S. 236. — 91. Die römischen Warten, Speculæ, längs des linken Rheinufers vom Bodensee bis Basel, von Dr. F. Keller. S. 237. — 92. Note artistique per viaggiatori nel cantone di Ticino, von Prof. J. R. Rahn. S. 248. — 93. Culturhistorische Miscellen, von Prof. G. Meyer von Knonau. S. 249.

---

### 89.

#### Grab aus der Bronzezeit unweit Sargans (St. Gallen). (Taf. XX.)

In meinem Berichte über das alte Eisenbergwerk am Gonzenberge bei Sargans (siehe Artikel 79 des Anzeigers) erwähnte ich des merkwürdigen Umstandes, dass am Fusse des genannten Berges, dessen Eisenlager seit frühester Zeit bekannt und benutzt sind, ein uraltes Grab entdeckt wurde, in welchem eine Menge Geräthe aus Bronze, aber nicht eine Spur von Eisen zum Vorschein kam. Um dem Leser von der Anlage und dem Inhalte desselben einen vollständigen Begriff zu geben, sei mir erlaubt, hier folgende Einzelheiten mitzutheilen.

Am südwestlichen, von Weinbergen umgürteten Fusse des Gonzen steht neben der Landstrasse, die von Wallenstadt nach Sargans führt, die Heilig Kreuz Capelle, von welcher der früher „Tscherfingen“ geheissene Weiler den jetzigen Namen „Heilig Kreuz“ erhalten hat.

Als im Herbst des verflossenen Jahres Herr Bierbrauer Bartsch in seiner Wirthschaft zu Heilig Kreuz einen neuen Bierkeller anlegen liess, stiessen die Arbeiter in einer Tiefe von 6 Fuss auf einen Kreis von Kieselsteinen, innerhalb dessen sich neben einem geringen Reste von Knochen nachfolgende Bronzegegenstände befanden:

- 1) Vier vollständige 7" bis 14" lange Nadeln mit schweren, rundlichen, verzierten Knöpfen. (Fig. 1, 2, 3.)
- 2) Bruchstücke von vier andern ähnlichen Nadeln.
- 3) Ein 8" langer, zierlicher Dolch mit zweischneidiger Klinge, welche sammt dem Heft aus Einem Stück gearbeitet ist. (Fig. 4.)
- 4) Zwei Messerklingen von 4" und 3" Länge. (Fig. 5, 6.)
- 5) Drei leichte, verzierte Ringe mit etwas plattem Reif und 2", 3" bis 8" Weite. (Fig. 7, 8, 9.)



- 6) Bruchstücke von drei ähnlichen Ringen.
- 7) Zwei Haften.
- 8) Zwei schwere, verzierte Armbänder und ein Bruchstück eines solchen. (Fig. 10, 11.)
- 9) Zwei leichtere wie aus Draht gewunden.
- 10) Ein einzelnes ganz leichtes Armband. (Fig. 12.)

Ausser diesen Bronzegegenständen fand sich im Grabe ein gut erhaltenes, unglasirtes, aus Thon und Kiesel sand verfertigtes und mit einem Kranz von eingritzten Rauten verzierter Topf vor. (Fig. 13.)

Von den Bronzeartikeln waren einige unbeschädigt, die Mehrzahl jedoch von einer dicken Oxydkruste überzogen, an welcher Erde und Knochenreste klebten, ein paar andere gekrümmt oder gar zerbrochen.

Die Annahme, diese Gegenstände seien unter der Last einer schweren Steinplatte, die den Grabdeckel bildete, verbogen und zerdrückt worden, ist deshalb unzulässig, weil, wenn ein solcher vorhanden war, auch die Urne hätte zertrümmert werden müssen. Es zeigte sich aber in der Umgebung des Grabes kein derartiger Stein. Uebrigens ist ja das Vorkommen beschädigter Stücke neben ganzen unter den Beigaben in den Gräbern dieser Periode keine Seltenheit.

Ueber das hohe Alter des Grabes belehrt uns das Vorhandensein von Schneidewerkzeugen aus Bronze, welche man, wenn zur Zeit der Beerdigung des Leichnams Eisen in Gebrauch gewesen wäre, jedenfalls aus diesem letztern Metall verfertigt hätte.

Sämmtliche vorliegende Gegenstände zeigen in Absicht auf Form und Bestimmung nichts Eigenthümliches, sondern stimmen mit entsprechenden Geräthschaften aus Pfahlbauten der Bronzezeit und aus Gräbern dieser Periode völlig überein.

Noch verdient angeführt zu werden, dass in der Umgegend von Tscherringen die Auffindung von verschütteten Wohnstätten und keltischen Geräthen von uralter Ansiedelung Zeugnis gibt. In den jüngstverflossenen Jahren ist z. B. an einem Vorberge der Alp Balfries eine etwa 1' lange Bronzenadel, in der Balmwand oberhalb Heilig Kreuz (Tscherringen) ein schön geformtes und verziertes Bronzemesser, und in den sonnigen Halden zwischen genanntem Weiler und dem Städtchen Sargans in der Nähe der Basatiwand ein Serpentinbeil und ein Wirtel von Lavezstein gefunden worden.

NATSCH.

## 90.

### Bronzenadel aus dem Pfahlbau von Möringen am Bielersee.

Der auf Tafel XX mit Fig. 14 bezeichnete, im Besitze des Herrn Professor Desor in Neuchatel befindliche Gegenstand ist eine jener abnorm langen, sowohl in Gräbern als in Pfahlbauten nicht gar selten vorkommenden Nadeln, über deren Bestimmung die Meinungen der Alterthumsforscher so sehr von einander abweichen, dass nach der einen dieselben als kolossale Haarnadeln, nach einer andern als Dölche, nach einer dritten als Kleidernadeln, welche die Gewänder auf der Seite des Körpers zusammenheften, zu betrachten sind.

Die vorliegende Nadel ist von so eigenthümlicher Gestalt und Zusammensetzung, dass wir unter den in antiquarischen Schriften beschriebenen und abgebildeten Dingen dieser Art auch nicht eines von ähnlicher Form aufgefunden haben und desshalb um so weniger die Verwendung derselben errathen können.

Betrachten wir dasselbe genauer, so zeigt sich, dass es aus zwei verschiedenen in kunstloser Weise vereinigten Stücken besteht. Das eine derselben, der eigentliche Dorn der Nadel, ist ein Draht von 55 Centim. Länge, der nach der einen Seite hin, wie bei den gewöhnlichen Nadeln spitz zuläuft, nach der andern aber, und zwar in einer Länge von 8 Centim., durch Hämmern einen rectangularen Querschnitt erhalten hat, und in ein plattes Stäbchen ausgeht, das durch seine umgebogene Spitze an dem zweiten Hauptstück befestigt ist.

Dieses wunderlich geformte Stück erscheint zunächst als eine 8 Centim. lange, über den letztgenannten Theil der Nadel geschobene, vierseitige, in einen Ring endigende Hülse, an welchem drei bewegliche Ringe hängen. An einer der Schmalseiten derselben tritt in der Form eines Kreissegmentes eine Art Henkel hervor, neben welchem als Ornament ein Ansatz angebracht ist, das nach unserm Dafürhalten eine Thiergestalt und zwar die eines Schwanes darstellt. Die Hülse nebst den daran befindlichen beweglichen Ringen, dem Bogen und dem Ansätze sind sämmtlich in sehr kunstreicher Weise auf Ein Mal gegossen. Gewicht 234 Gramm.

Die von den Beschauern geäußerten Meinungen betreffend die Bestimmung der an der Nadel nur wenig verschiebbaren Hülse mit ihren Anhängseln und die Art der Verwendung des Ganzen gehen so weit auseinander und sind, wie mir scheint, so wenig glücklich, dass die Anführung derselben die Kenntniss des Dinges nicht fördern würde. Schon gegen den Namen Nadel, den ich demselben gegeben, ist protestirt und der allgemeine Ausdruck „Geräthe“ gewünscht worden, obwohl Niemand in Abrede stellen wird, dass dasselbe als Stechwerkzeug gedient hat.

Noch ist zu bemerken, dass, wenn unsere Deutung des Ansatzes auf der Hülse richtig ist, die Nadel in die Reihe der mit kleinen Thierfiguren verzierten Bronze-geräthe gehört, die wir aus den Illustrationen der Hallstätter Alterthümer (siehe von Sacken, Taf. 8, 14, 15, 23) und vielen andern Abbildungen kennen lernen. Das Bild des Schwanes (oder eines andern Schwimmvogels) ist ein Motiv der Verzierung, das namentlich an Bronzegefäßen sehr häufig wiederkehrt, welche etruskischer Kunstfertigkeit zugeschrieben werden.

Es steht also nichts im Wege, unsere Nadel als eingeführte oder nach dem bizarren Geschmack etruskischer Schmuckgeräthschaften in unsern Landen verfertigte Arbeit zu betrachten.

Dr. F. KELLER.

## 91.

### Die römischen Warten, Speculæ, längs des linken Rheinufer vom Bodensee bis Basel. (Taf. XXI.)

Heft 7 des XII. Bandes unserer Mittheilungen bespricht unter dem Titel „Die römischen Ansiedelungen der Ostschweiz“ zunächst die in diesem Landestheile

vorhandenen militärischen Bauten und unter diesen auch die Warten, von denen einige genau beschrieben werden. Fortgesetzte Nachforschungen haben mich ein ganzes System von Wachtthürmen entdecken lassen, die in der angegebenen Linie gleich einer Kette von Schildwachen in geringer Entfernung von einander aufgestellt sind. Da diese militärische Anlage in Beziehung auf die Geschichte der Schweiz während der römischen Periode von nicht geringem Interesse ist, werde ich mir erlauben, sämtliche Wachtthürme, die ich bis jetzt habe constatiren können, in der Reihenfolge von Ost nach West hier anzuführen und ihre Stellung auf einer Karte zu bezeichnen.

Obwohl die *Speculae*<sup>1)</sup> unter den militärischen Einrichtungen der Römer zur Zeit der Eroberung der dies- und jenseits des Rheins gelegenen Länder eine wichtige Stelle einnahmen, so werden dieselben als ein untergeordnetes Glied der Grenzbefestigung in ihren Schriften doch selten erwähnt, und eine genaue Angabe über ihre Construction, Ausrüstung und Bedienung ist nirgends zu finden. Wir erfahren indessen aus vereinzelt Notizen, dass in Gallien erst provisorische Warten angelegt, dann Castelle für den Zweck der Zeichengebung und Alarmverbreitung benutzt und erst später längs der feindlichen Grenzen Linien permanenter Signalposten angeordnet und Wachtthürme errichtet wurden. Die nähere Kenntniss dieser letztern verdanken wir theils einigen bildlichen Darstellungen auf der Trajans- und Antoninssäule, theils der Untersuchung der gegenwärtig noch vorhandenen Reste solcher Thürme in der Schweiz und Süddeutschland. Es muss hier beiläufig bemerkt werden, dass auffallender Weise — so viel uns wenigstens bekannt ist — weder in englischen und französischen Werken, welche über die römischen Alterthümer dieser Länder handeln, noch in den bezüglichlichen Vereins- und Zeitschriften irgend eine Erwähnung dieser Warten geschieht.

Auf der untersten Tafel der Trajanssäule, welche die Hauptmomente des dacischen Krieges 101—106 darstellt, sehen wir drei Wachtthürme abgebildet, die als solche durch die am obern Stockwerke herausragenden Fackeln und durch neben den Thürmen befindliche Heustöcke und Scheiterhaufen leicht zu erkennen sind. Wir schliessen aus diesem Bilde, dass die *Speculae* vereinzelt, aus Stein erbaute, viereckige Thürme von geringem Umfange, aber beträchtlicher Höhe und oben mit einer hölzernen Gallerie versehen waren, auf welcher die aus einigen Mann bestehende Wache Umschau hielt. Die Aufgabe der Wächter war, bei der Annäherung der Feinde am Tage durch ein Rauch-, zur Nachtzeit durch ein Feuersignal eine drohende Gefahr den nächsten Posten anzuzeigen und auf diese Weise theils die Nachricht zum Hauptquartier gelangen zu lassen, theils die Bevölkerung der Umgegend zu alarmiren. Das Rauchsignal<sup>2)</sup> bestand im Anzünden eines Heustockes, das Feuersignal im Schwenken einer brennenden Fackel oder im Anzünden eines Scheiterhaufens. Heustock, Scheiterhaufen und brennende Fackel sind auf der Tafel angebracht. Zu ihrem Schutze waren die Thürme von einem Palissadenwerk umgeben; allein der Umstand, dass der Eingang sich zu ebener Erde befindet, verbunden

<sup>1)</sup> Wir sprechen hier nicht von den telegraphischen Anstalten der Griechen und Römer im Allgemeinen, sondern nur von den in den nördlichen Provinzen zur Kaiserzeit für strategische Zwecke errichteten Signalthürmen.

<sup>2)</sup> Cæsar B. C. III. 65. *significatione per castella fumo facta.*

mit dem Mangel hinreichender Befestigung, beweist, dass diese Thürme keinen längern Widerstand leisten konnten und beim Anrücken des Feindes von der Besatzung, die sich auf die Hauptposten zurückzog, verlassen wurden. — Die Lage der Thürme, unmittelbar am Ufer eines Flusses, ist auf dem Bildwerke beider Säulen deutlich angegeben<sup>1)</sup>.

Von ganz ähnlicher Einrichtung wie die Speculae an einem Nebenflusse der Donau in Obermösien sind die von uns am Rheine aufgefundenen und untersuchten. Sie stehen alle unmittelbar am Uferrande des Rheins, so zwar, dass von der Höhe der Thürme eine Strecke weit beide Ufer des Flusses übersehen und alle Vorgänge an und auf demselben wahrgenommen werden konnten. Wird das Niveau des Flusses vom Uferrande bedeutend überragt und ist dieses durch einen in den Fluss ausmündenden Bach eingeschnitten, so sind die Thürme zu äusserst auf eine der beiden Ecken oder Vorsprünge gestellt, aus dem Grunde, weil in einer solchen Localität im Dunkel der Nacht und beim Geräusche des Stromes der Feind leicht und un bemerkt durch die Kehle auf das Uferplateau gelangen konnte.

Der Standpunkt der Thürme ist übrigens so gewählt, dass je ein Thurm von seinen beiden Nachbarn gesehen werden und die Signale an sie abgeben konnte. Bei Biegungen des Flusses ist die Entfernung zwischen den Thürmen gering, bei geradem Laufe desselben grösser.

In der Regel waren unsere Warten von einem viereckigen oder runden Wall und Graben von schwachem Profil umgeben. Wo diese Schutzmittel nicht mehr zu erkennen sind, hat sie die Cultur des Bodens weggewischt. Nur auf Berghöhen (Steckborn, Biberlikopf (siehe Bd. XII. S. 327) finden wir die isolirt stehenden Warten von einer Ringmauer umgeben. Nach der Zeichnung der Speculae auf der Trajanssäule sollte man auf einen Quader- oder wenigstens auf einen Steinbau schliessen, allein die geringe Masse von Schutt bei den Trümmern mehrerer solcher Thürme rechtfertigt die Annahme, dass der obere Theil derselben aus Holz aufgeführt war. Wenn ferner die Thürme auf der Trajanssäule mit einem Spitzdache zugedeckt erscheinen, so ist zu bemerken, dass die unsrigen theilweise einer Bedachung überhaupt, wenigstens einer solchen aus Ziegeln ermangelten, da unter ihren Trümmern keine Spur von diesen zu entdecken war.

Rücksichtlich der Bauart ist zu bemerken, dass die Wartthürme von quadratischer Grundform und im Mittel 30' seitlicher Länge waren, dass ihre 3—4' dicken Mauern, wie sich aus dem Schutte erkennen lässt, hauptsächlich aus Geschieben des Rheinstromes, die man mitunter zurecht geschlagen hatte, oder aus kleinern Tufsteinquadern, oder in einigen Localitäten aus Jurabruststeinen bestanden, und dass endlich das Erdgeschoss bisweilen durch eine Scheidemauer in zwei gleiche Theile abgetheilt ist.

<sup>1)</sup> Wir betrachten die untersten Tafeln der beiden genannten Säulen als eine Darstellung der durch das Palissadenwerk auf der Antoninssäule angedeuteten Uferbefestigung, die kleinen von Pfählen eingeschlossenen Gebäude, die auf den Säulen nur hier vorkommen, für permanente Wachtposten, die Heustöcke (die auf der Trajanssäule, Taf. XII von S. Bartoli, allerdings als Futtervorräthe wiederkehren), nebst den Holzstössen als nothwendige Zubehör einer Signalstation, ungeachtet Fröhner, wie die frühern Ausleger, in den erwähnten Gegenständen un *bûcher artistement dressé pour le service du camp, et deux meules représentant le fourrage de la cavalerie* erblickt. (S. Taf. XXI. A u. B.)



Auf der Antoninssäule bemerkt man hinter den Wartthürmen ein der Uferhalde entlang fortlaufendes Palissadenwerk, das genau genommen nicht hinter, sondern vor den Gebäulichkeiten erscheinen sollte, weil es das Anlanden und die Betretung der Ufer abwehren soll. Ob eine solche Schutzwehr auch bei uns angebracht war, lässt sich nicht mehr ermitteln<sup>1)</sup>. Gewiss ist, dass diese Thürme mit Castellen in Verbindung standen, von denen sie ihre Besatzung erhielten, und wohin sie ihre Signale dirigirten, damit im erforderlichen Falle Truppen an die bedrohten Punkte entsendet, und der Feind, wenn er einen Flussübergang und Einbruch versuchen wollte, zurückgetrieben werden konnte.

Solcher festen Plätze längs des schweizerischen Rheinufer gibt es, wie uns die sorgfältige Untersuchung dieser Uferstrecke gezeigt hat, nur drei, nämlich Burg bei Stein (Ganodurum?), Zurzach (Tenedo) und Augst (Augusta Raurica). Alle übrigen Städte oder Städtchen, denen man früher römischen Ursprung zuschrieb und wo sich auch seit dem frühen Mittelalter Brücken befinden, wie Schaffhausen, Eglisau, Kaiserstuhl, Lauffenburg, Säkingen, Rheinfelden, entbehren aller Reste römischer Befestigung und römischer Ansiedelung. Rückwärts der Linie der Wartthürme, in der Entfernung einer halben oder ganzen Stunde vom Rheine, finden sich zahlreiche Spuren von römischen Gebäulichkeiten, die aber nach unserm Dafürhalten sämmtlich als Reste römischer Villen und Gehöfte zu betrachten sind, da weder eine Einfriedigung noch andere Art von fortificatorischer Anlage zu bemerken ist.

Was nun das Alter der Wartthürme betrifft, so ist bekannt, dass unter Augustus der Lauf des Rheins vom Bodensee bis zu seiner Mündung als Grenze zwischen dem römischen Reich und Germanien festgesetzt wurde und dass zu dieser Zeit auch die Anlegung der rätischen Alpenstrassen mit einer Reihe kleiner Castelle stattfand, die theils als Mansionen dienten, theils zum Schutze der Strasse vom Einfluss des Rheins in den Bodensee bis zur Umbiegung seines Laufes unterhalb Basel und zugleich auch zur Verstärkung der Grenzwehr bestimmt waren. Siehe Mittheil. XII. Heft 7.

Es fragt sich nun, in welche Zeit wir die Anlegung der beiden genannten Castelle Burg Stein und Tenedo — die Gründung der Colonie Augusta Rauracorum fand bekanntlich 44 Jahre v. Ch. statt — zu setzen haben. Um über diesen Punkt zu einiger Gewissheit zu gelangen, erlaube ich mir die Erklärung einer Stelle in den Geschichtsbüchern des Tacitus (I. 67), die ich in der Beschreibung der Castelle der Ostschweiz, Bd. XII. S. 295 unserer Mittheilungen, veröffentlichte, hier in Erinnerung zu bringen. In dieser äusserst merkwürdigen Stelle, welche den verhängnissvollen Kampf der Helvetier mit Cæcina, dem Legaten des Kaisers Vitellius, schildert, ist von einem Castellum die Rede, das die Helvetier vormals — zu Tacitus Zeit nicht mehr — mit ihren eigenen Leuten und auf ihre Kosten besetzten. Ich habe am eben angegebenen Orte nachgewiesen, dass nach dem Zusammenhang in dieser Stelle durchaus kein anderes Castell als ein solches am Rhein und speciell dasjenige von Tenedo (Zurzach), wo sich Reste von zwei Festungswerken und zwei römischen Brücken erhalten haben, gemeint sein könne, und dass demnach die

<sup>1)</sup> Aehnliches Pfahlwerk wird von Spartianus in vita Hadriani 12 angeführt: Per ea tempora et alias frequenter in plurimis locis, in quibus barbari non fluminibus, sed limitibus dividuntur, stipitibus magnis, in modum muralis sepi funditus jactis atque connexis, barbaros separavit.

Gründung jenes Castells jedenfalls in die erste Hälfte des ersten Jahrhunderts falle. Aus derselben Zeit stammt ohne allen Zweifel auch die Festung von Burg Stein her, und die Annahme, dass die Wartthürme, welche mit diesen Castellen correspondiren, ursprünglich schon im ersten Jahrhundert angelegt wurden, ist völlig gerechtfertigt. Gleich derjenigen der Castelle war aber ihre Bedeutung nur von kurzer Dauer, da unter Domitian oder Trajan die Grenze des römischen Reiches an die Donau verlegt und das südlich von diesem Strome gelegene Gebiet dem Reiche einverleibt wurde. Nach Abzug der zu Vindonissa stationirten Truppen geriethen die Warten in Verfall und blieben in diesem Zustande, bis in der Mitte des dritten Jahrhunderts unter Valerianus und Gallienus jenes wichtige Ereigniss der Durchbrechung des römischen Grenzwalles durch die Alemannen, der Plünderung und Zerstörung der diesseits des Rheines gelegenen Ortschaften und des Verlustes der römischen Provinz Rätia eintrat, so dass von da an der Rhein factisch die Grenze zwischen dem helvetischen Gallien und Germanien bildete. Dass in unsern Gegenden der Rhein für die südlich desselben liegenden Länder keine Sicherheit mehr bot, geht aus dem Zeugniß mehrerer Inschriften hervor, laut welchen unter der Regierung Diocletians und Maximians die Mauern der Castelle zu Windisch, Winterthur, Burg Stein theils wiederhergestellt, theils neu aufgebaut wurden. Begreiflicherweise waren von der Restauration der Befestigungslinie die Wachtthürme nicht ausgeschlossen<sup>1)</sup>.

Unter bestimmter Bezeichnung treten sie ein halbes Jahrhundert später unter der Regierung Valentinians hervor. Dieser Kaiser, in der Absicht die Rheingrenze zu beschützen, liess im Jahr 369 den ganzen Rhein entlang von Rätien an bis zum Ocean Castelle und Schanzen, dergleichen durch ganz Gallien hin Thürme aufführen, die in geringer Entfernung von einander an bequemen und geeigneten Stellen angelegt wurden. Gegen die Meinung, dass unsere Thürme erst zu Diocletians oder Valentinians Zeit aufgeführt worden seien, liefert einen bestimmten Beweis die Aufindung einer Münze, die im Schutte eines der Wachtthürme in der Hardt bei Basel aufgefunden wurde, aus welcher, wie wir bei ihrer Beschreibung anführen werden, hervorgeht, dass die Gründung dieser Signalposten in eine frühere Zeit gehört; ferner der Umstand, dass sich bei der ebengenannten Specula, wie bei ein paar andern, in der Beschaffenheit der Ueberreste eine ein- oder mehrmalige Ausbesserung erkennen lässt. Eine wiederholte Herstellung aller römischen Gebäude in der nördlichen Schweiz tritt bei näherer Untersuchung ihrer Trümmer unzweideutig zu Tage.

Indem ich zur Aufzählung der Warten übergehe, muss ich bemerken, dass ich die Aufsuchung der Wartthürme vom Bodensee nur bis Kaisten im Aargau bewerkstelligt habe, und dass mir mehrere Stationen zwischen Kaiserstuhl und Lauffenburg von einem Freunde, ein Theil der zwischen Kaisten und Basel-Augst gelegenen von Herrn Registrator Joh. Vetter in Carlsruhe in verdankenswerthester Weise mitgetheilt wurden.

<sup>1)</sup> Zosimus Hist. II. 34 erzählt ausdrücklich von Diocletian, er habe das römische Reich an seiner äussersten Grenze mit oppidis, burgis und turribus umgeben. Unter dem Wort *φρουρίον* = burgus sind kleine Castelle, unter *πύργοι*, turres, Wachtthürme zu verstehen.

Im Osten der angegebenen Linie begegnen wir der äussersten bis jetzt bekannt gewordenen Warte am untern Theil des Bodensees und zwar auf einer Höhe zwischen Steckborn und Berlingen. Ueber die Anlage dieser Warte, die ich im Sommer 1870 ein paar Male besuchte, hat mir Herr Staatsschreiber Guhl in Frauenfeld, der im Jahr 1864 daselbst Nachgrabungen veranstaltete, einen sehr genauen Bericht zur Benutzung gütigst überlassen. Wir entheben demselben nachfolgende Angaben:

1. Warte auf dem weissen Fels bei Steckborn. „Ungefähr in der Mitte zwischen Berlingen und Steckborn erhebt sich, den Fuss in den Fluten des Untersees badend, der sogenannte „weisse Fels“, ein Vorsprung eines Ausläufers des „Seerückens“, d. i. des den Untersee auf der Südseite einfassenden Hügelzuges. Der Kopf dieses Vorsprunges, der den Namen „weisser Fels“ von der nördlichen, von Vegetation entblösten Nagelfluhwand erhalten hat, ist nach drei Seiten hin frei, und eignet sich desshalb ganz vorzüglich für einen festen Platz. Um ihn völlig zu isoliren, bedurfte es nach der Bergseite nur eines Einschnittes, und dieser ist wirklich in einem 10' tiefen und 24' breiten Graben vorhanden. Die so abgeschlossene, 300' über dem Seespiegel liegende Felskuppe umfasst einen Flächenraum von ungefähr 12,000 □' und bietet eine wundervolle Aussicht dar. Man übersieht mit Einem Blicke den ganzen Untersee. Nach Osten schneidet der Abhang, auf dem das Schloss Arenenberg liegt, den Horizont ab. Gegen Westen bemerkt man die Ruine Neuburg, die Dörfer Mammern, Eschenz, die römische Festung Burg bei Stein, und den Ausfluss des Rheins. Bei nur unbedeutender Höhe eines Gebäudes an dieser Stelle war auch das Schloss Hohenklingen bei Stein sichtbar. Nach Norden überblickt man den ganzen Höhgau, am fernen Horizont die schwäbische Alp und zu den Füßen die Insel Reichenau.

Spuren von Mauerwerk wurden auf dieser Stelle schon vor vielen Jahren beim Ausreuten von Holz entdeckt. Ulrich Hausmann, der Chronikschreiber von Steckborn — er schrieb 1662 — meldet, dass auf dem weissen Felsen eine starke Burg gestanden. Aber erst als bei Urbarmachung des Bodens wieder Reste von Gemäuer zum Vorschein gekommen waren, nahm ich mir vor, den Platz vermittelt einer Nachgrabung genauer zu untersuchen, und es anerbote mit verdankenswerther Bereitwilligkeit eine Anzahl Bürger von Berlingen ihre Betheiligung bei dieser Arbeit. Das Resultat, das freilich die grosse Mühe nur wenig belohnte, war folgendes:

Die nordwestliche Ecke der Kuppe ist von einer 4—5' dicken Mauer, die unter rechtem Winkel bricht, eingefasst. Der nördliche Arm derselben ist 36', der westliche 40' lang. Dann verliert sich auf beiden Seiten jede Spur von Mauerwerk, sei es, dass die Fortsetzung derselben in das Thal hinabstürzte oder von Menschenhand ausgehoben wurde. Jedenfalls muss sie sich weiter erstreckt haben, da sich weder am einen noch am andern Ende Ecksteine oder sonstige Spuren eines Abschlusses vorfanden. Die an der nordwestlichen Seite bis auf den Felsengrund abgedeckte Mauer, die noch bis auf eine Höhe von 5—8' vorhanden ist, besteht aus einer innern und äussern, einen Mörtelguss einschliessenden Bekleidung, welche aus ziemlich regelmässigen horizontalen Schichten von grossen, zum Theil zurecht geschlagenen Feldsteinen, rundlichen Kieseln, aber äusserst wenigen Sand- oder Tufsteinstücken besteht. — Auch die Innenseite der Mauer hat, wie ihr Aussehen beweist, bloss gestanden, und dieser Umstand lässt in der Mauer die Bestimmung



einer Umfassungsmauer erkennen. An dem nördlichen Mauerarme war ein von der Ecke aus horizontal fortlaufender schmaler Absatz zu bemerken.

Bei fortgesetzter Nachgrabung wurde auf der Ostseite wieder Gemäuer von  $2\frac{1}{2}'$  Dicke aufgedeckt, das von einem viereckigen Gebäude herrührt, von dem aber nur die westliche 25' lange Seite erhalten ist, während von zwei andern nach Osten ausgehenden Mauerstücken ein 4' hohes und ein 20' langes Stück vorhanden ist. Die Mitte und der ursprüngliche römische Boden der Kuppe ist von einer 4—6' hohen Schuttmasse bedeckt.

Die Fundgegenstände, welche die eine Woche lang von 12—20 Mann betriebene Ausgrabung lieferte, bestand in weiter nichts als einigen Knochen, einem Eberzahn, einem Stück geschmolzenen meergrünen Glases und vielen Kohlen. Jenseits des oben erwähnten Grabens bemerkt man etwa 100 Schritte südwärts von diesem eine künstliche Vertiefung, die ein Viereck von ungefähr 4000 □' Inhalt bildet und Hadenweiher, d. i. Heidenweiher genannt wird.“ —

Die Specula auf dem weissen Fels hat ihrer Anlage nach die grösste Aehnlichkeit mit derjenigen auf dem Biberlikopf bei Weesen (St. Gallen), welche in Bd. XII unserer Mittheilungen (Die röm. Ansied. der Ostschweiz) auf S. 327 beschrieben und auf Taf. VII abgebildet ist<sup>1)</sup>. In beiden Localitäten ist die Kuppe von einer Mauer umzogen, an deren Ostseite sich der Wachtthurm anlehnt. Wall und Graben auf dem weissen Fels anzubringen, war, da die Umfassungsmauer am Rande des jäh abfallenden Felsen sich hinzieht, weder nöthig noch möglich.

Ob die Specula auf dem weissen Fels nach Osten hin das äusserste Glied der Kette ist und dieselbe sich nicht weiter in das rätische Gebiet erstreckte, ist völlig ungewiss und kann nur durch genaue Untersuchung der Uferhöhen ermittelt werden. Ebenso ungewiss ist, ob der weisse Fels directe mit Burg Stein correspondirte oder eine Vermittelung durch Zwischenstationen bestand.

2. Ueber die Feste Burg Stein verweisen wir auf Bd. XII, Seite 274 unserer Mittheilungen.

Die lange Strecke von Burg Stein bis Martalen, die wir nur theilweise begangen haben, ist nicht gehörig untersucht. Dass hier die Warten nicht mangelten und jetzt noch gefunden werden können, ist ausser allem Zweifel. Wir könnten ein paar Stellen am Ufer anführen, wie z. B. bei Feuerthalen (siehe Statistik der römischen Ansiedlungen, Bd. XV. S. 97), wo Dachziegel und Gemäuer vorkommen, aber es mangelt jede Gewissheit in Absicht auf die Bestimmung dieser Punkte.

3. Die Warte bei Martalen nahe am Einflusse des Rötenbaches in den Rhein findet sich an dem eben genannten Orte S. 330 beschrieben.

4. Die Warte zu Ellikon unterhalb Rheinau, Köpferplatz genannt, entdeckte ich zufällig im Jahre 1846 und beschrieb sie Bd. XII. S. 330. Abbildung auf Taf. VII, Fig. 5, 6, 7.

Die Mauern dieses wenigstens in seinem Erdgeschosse in zwei gleiche Theile getheilten Thurmes haben die für diese Art von Gebäuden ungewöhnliche Dicke

<sup>1)</sup> Die Hochwarte auf dem Biberlikopf gehört zu einer andern Linie von Warthürmen, als die hier besprochene, und der Grundriss derselben ist nur vergleichungsweise auf unserer Tafel abgebildet.

von 6'. Der Grundplan desselben ist ein Quadrat von  $33\frac{1}{2}'$  äusserer Länge. Er war mit Ziegeln bedeckt und mit Wall und Graben umgeben.

5. Ebersberg. Auf dem Gipfel dieses 55 Meter hohen Hügels ist auf der Seite gegen den Rhein Gemäuer entdeckt worden, dessen Bestimmung augenscheinlich die einer Warte war.

6. Rheinsberg. In der eben angeführten Statistik der römischen Ansiedlungen findet sich auf S. 112 eine Beschreibung dieser Specula. Auf dem Gipfel des östlichen Abhangs dieses steil vom Rheinufer aufsteigenden, etwa 700' hohen Berges stand durch das ganze Mittelalter hinab bis in die neueste Zeit eine Hochwacht, von der man die Ufer des Rheins aufwärts bis Ellikon, abwärts bis Kaiserstuhl übersehen konnte. Der römische durch einen Graben isolirte Wachtthurm, dessen Grundmauern noch vorhanden sind, ist viereckig mit 27' langen Seiten, 3' dicken Mauern, und gleich dem Thurm von Ellikon durch eine Scheidemauer in zwei gleiche Theile abgetheilt.

7. Warte bei Weiaeh. Diese Specula, welche ich im Jahre 1866 beim Besuche einiger in der Nähe derselben befindlichen Grabhügel entdeckte, liegt hart am Rande des jäh abfallenden, etwa 120' hohen Rheinufer und ist den Bewohnern der Umgegend unter dem Namen „der verfluchte Platz“ bekannt. Man übersieht von dieser Stelle, die gleich derjenigen der Warte zu Ellikon sich nicht einen Fuss hoch über die Ebene des Uferplateaus erhebt, auf eine weite Strecke hin die beidseitigen Gestade des ruhig dahin fliessenden Stromes und das gegenüber liegende Gelände. Der Plan des in seinen Grundmauern noch vorhandenen Wachtthurmes ist ein nach den Himmelsgegenden orientirtes Viereck, dessen nördliche und südliche Aussenseite  $23\frac{1}{2}'$ , die beiden andern 26' messen. Die 3' 7" dicken Mauern bestehen inwendig aus Guss, auswendig aus kleinen Tufquadern und zurecht geschlagenen Kieselsteinen. Die Menge des Schuttes weist auf ein Gebäude von beträchtlicher Höhe hin. Das Innere des Thurmes ist gleich demjenigen der in der Nähe liegenden Grabhügel von Schatzgräbern arg durchwühlt worden, und es lässt sich nicht mehr ermitteln, ob der innere gegen 600 Quadratfuss haltende Raum abgetheilt war, und wo sich der Eingang befand u. s. w. Aus der gänzlichen Abwesenheit von Dachziegelfragmenten lässt sich schliessen, dass der Thurm unbedeckt war.

Etwa 20' vom Thurme ist ein ungefähr 18' breiter, gegenwärtig noch 2' tiefer Graben angebracht, der mit den 4 Seiten des Gebäudes parallel läuft und nebst der ursprünglich vorhandenen Palissadeneinzäunung die Schutzwehr des Thurmes bildete. Die Nordseite des Grabens ist jedoch schon längst in den Rhein hinuntergestürzt.

Ausser Kohlen und Scherben kam bei Ziehung eines Schurfes quer durch die Anlage nichts Beachtenswerthes zum Vorschein.

8. Warte bei Rümikon. Zwischen Schwarz-Wasserstelz und Rümikon liegen 70—80 Fuss über dem Rheinstrom, 18' vom Uferborde entfernt, am äussersten Rande des Sandgraben-Tobels, durch welches ein Weg nach dem Rhein hinunterführt, die Trümmer einer Warte, deren Wall und Graben wahrscheinlich durch den Pflug ausgeeignet wurden. Das Ganze bildet einen 10' hohen, von dichtem Gebüsch bedeckten Mauerstock. Der Thurm, dessen Umfang nicht ermittelt ist, steht auf Kalkstein und war aus Kalk- und Tufstein erbaut. Dachziegel sind nicht vorhanden.

Die Localität heisst „in den Brandäckern“ und ist bis an den Fuss des Mauerwerks angebaut.

9. Warte bei Mellikon. Die Lage des Thurmes ist dem bei Rümikon ganz ähnlich. Dreissig Schritte unterhalb der Strasse, am Rheinufer, wo ein kleiner Bach sich durch das den Platz auf der einen Seite abgrenzende Tobel in den Rhein mündet, befindet sich 30' über dem Rhein ein etwa 5' hohes Gemäuer, jetzt von geringer Ausdehnung, da vor wenigen Jahren ein Theil desselben weggeräumt und theils in das Tobel, theils in den Rhein geworfen wurde. Von Wall und Graben auch hier keine Spur. Der Ort heisst „in der Hub“ und gehört der Familie Knecht, die über denselben alle wünschbare Auskunft gibt.

Die Warten von Rümikon und Mellikon waren demnach auf einer Seite durch den Abhang nach dem Rheine, auf der andern durch das Tobel geschützt.

10. Warte unweit Reckingen. Diese Warte befindet sich in den Schlössliäckern an der Strasse nach Reckingen auf einer Localität, die „beim Wachthäusli“ genannt wird und etwa 20' über dem Rhein liegt. Das Mauerwerk ist fast ganz weggeräumt; der Schutt liegt in dem anstossenden Gehölze dem Rheinbode entlang ausgebreitet. Das Material ist Kalk- und Tufstein, auch sind Ziegelbrocken nicht selten.

11. Warte im Castell Tenedo bei Zurzach: siehe Bd. XII. S. 302.

12. Warte zwischen Riethem und Koblenz. Oberhalb des kleinen „Lauffens“ (Stromschnelle) oder „Koblenzer Lauffens“ an der neuen Strasse über den Hornbuck, gerade an der Stelle, wo die Lauffenäcker in eine Spitze ausgehen, gewahrt man einen 100—110' über dem Rheine befindlichen Mauerstock, auf welchem ein quadratischer Thurm von etwa 30' Seitenlänge gestanden zu haben scheint. Das Material ist weisser Jurakalkstein und Tufstein. In der Umgebung liegen Brocken von Ziegeln.

13. Warte bei Koblenz. Unterhalb des untersten Hauses von Koblenz liegt in einem an dieses Haus stossenden Acker oder Krautgarten, etwa 12' über dem Rhein, altes Gemäuer am Rheinbode. Die grössere Masse der Trümmer befindet sich aber theils unmittelbar am Rande des Flusses, theils in demselben.

14. Warte gegenüber Waldshut. In der sogenannten „Jüppe“ bei der Fähre von Waldshut, einen Steinwurf oberhalb des Wirthshauses, wurden im Jahre 1850 Grundmauern ausgebrochen und die daselbst gefundenen Tuf- und Kalksteinquader beim Bau eines nahe dieser Stelle gelegenen Hauses verwendet. Der Thurm stand am Rheinbode etwa 10—15' über dem Flusse.

15. Warte bei Schwaderloh. Unterhalb des Dorfes Schwaderloh befindet sich auf dem alten Rheinbord, etwa 10' über dem Niveau des Flusses, ein mit Gesträuch bewachsener Mauerstock, Bürgli genannt. Die Nord- und Ostseite desselben stehen rechtwinklich zu einander, an der Süd- und Westseite ist die Mauer-  
masse jetzt abgerundet.

16. Warte unterhalb Kaisten, Murg gegenüber. Hier liegen, am Ausflusse des Kaistenbaches in den Rhein, Trümmer eines römischen Wartthurmes. Vetter.

Warte beim Dorf Kaisten. In die Lücke zwischen die eben genannte Warte und die von Sisseln tritt der in Bd. XII. S. 331 unserer Mittheilungen als Warte beschriebene Punkt Kaisten, der unweit des Städtchens Lauffenburg, 6000' vom

Rheinbette, auf einem thurmhohen, auf drei Seiten jäh abfallenden Hügelvorsprunge liegt, auf welchem sich zwischen künstlichen Graben römisches Gemäuer findet. Obgleich ich an der Richtigkeit meiner Ansicht betreffend die Bedeutung dieses Gebäudes festhalten zu dürfen glaube, muss ich bemerken, dass diese Warte nicht in die Reihe der Thürme gesetzt werden darf, mit denen wir uns hier beschäftigen, hauptsächlich, weil er, vom Rheinufer zu weit entfernt, weder das diess- noch jenseitige Ufer gehörig beobachten kann.

17. Warte bei Sisseln. In Sisseln neben der Kirche am Rheinborde, etwa 50' über dem Flusse war früher Gemäuer vorhanden, von dem gegenwärtig nichts mehr zu sehen. Dass es zu einem Wartthurme gehörte, ergibt sich aus seiner Lage. Nach Herrn Vetter war diese Warte mit einer Wasserleitung versehen.

18. Warte bei Stein. Im Dorfe Stein sind noch Trümmer eines Gebäudes vorhanden, das man für römisch und den Rest eines Wartthurmes hält. Vetter.

19. Warte bei Niedermumpf. Das hier gefundene Mauerwerk kann nach der Beschreibung nur römisch sein. Vetter.

20. Warte gegenüber Unterwallbach. Etwa 10 Minuten unterhalb der Fähre bei Wallbach sieht man in einem Acker Mauerwerk, von dem ein Theil an seinem ursprünglichen Platze, ein anderer Theil an dem neben demselben hinziehenden Karrenwege aufgehäuft liegt. Der Boden zeigt bei dieser Stelle, welche etwas erhöht über dem Rheine und 5 Minuten von demselben entfernt liegt, eine regelmässige Abböschung.

Einige Minuten von obiger Stelle und ungefähr eben so weit vom Rheine befindet sich ein ähnlicher Platz, welcher indessen ausser Mörtel- und Ziegelbrocken und einigen Mauersteinen, die auf dem neben demselben hinlaufendem Wege zu bemerken sind, keine weitem Ueberreste zeigt, aber sich durch die Profilirung des Terrains kenntlich macht. Von einem Graben hat sich keine Spur erhalten.

Beide Stellen werden nach der Beschaffenheit der Oertlichkeit als „unter der Halden“ bezeichnet.

21. Warte unterhalb Unterwallbach. Etwa 15 Minuten unterhalb obiger Stelle nahe dem Rheinbord bei der Localität „an der Stelli“ oder „im Wart“ ist altes Mauerwerk vorhanden. Dasselbe besteht in drei Mauerstöcken, in Breite und Höhe von geringer Ausdehnung. Die Bewohner von Wallbach benutzten die hier liegenden Quaderstücke zu Bauten. Es sollen verschiedene römische Utensilien hier gefunden worden sein.

22. Warte gegenüber dem Schloss bei Oberschwörstadt. In einer Waldlichtung, der auf dem andern Ufer des Flusses gelegenen Oertlichkeit „Schloss“ gegenüber, ist wieder ein Mauerstock anzutreffen, der an seiner Basis nur etwa 14', und in der Höhe nicht mehr als 2½' misst. Er liegt hart am Rheinbord.

23. Warte gegenüber Niederschwörstadt. Niederschwörstadt gegenüber sind in einer kleinen Schlucht im Gebüsch versteckt Reste eines Thurmes vorhanden. Vetter.

24. Warte bei Ryburg. Unterhalb des Dörfchens Ryburg ist dicht am Rhein das etwa 40' hohe Ufer durch ein Bachtobel eingeschnitten, auf dessen östlicher Seite eine Stelle sich befindet, die sich durch eine allseitige Steigung des Bodens

bemerkbar macht, zehn Schritte vom Rheinborde entfernt ist, und von Nord nach Süd 16 und von Ost nach West ebenfalls 16 Schritte misst. Eine auf diesem Platze veranstaltete Nachgrabung entblösste festes Mauerwerk. Auf der Seite, wo dasselbe an das Tobel grenzt, ist ein etwa 100 Schritte langer Wall vorhanden, dessen innere Abdachung etwa 5' und dessen äussere etwa 12—15' beträgt. Durch eine Lücke in diesem Walle führt nun der Fussweg zu der eben genannten Oertlichkeit.

25. Warte gegenüber Riedmatt. In der Biegung des Rheins, im Heimenholz, gegenüber Riedmatt, trifft man an einem jähen Absturz nach dem Rheine, aber 100—110' über demselben, auf einen Mauersatz, der an seiner Basis etwa 16, auf seiner obern Fläche 8 Schritte misst. Der grösste Theil des  $2\frac{1}{2}'$  hohen Gemäuers ist in den Rhein gestürzt, der noch stehende unterhöhlt.

26. Warte in der Hardt bei Basel. Die Trümmer dieses nur noch in seinem Erdgeschosse vorhandenen Wachthauses wurden im Jahre 1751 vom 21. März bis 19. Mai aufgedeckt und das Ergebniss der Nachgrabung durch Bruckner (Merkwürdigkeiten der Landschaft Basel S. 2846 ff.) bekannt gemacht. Wir können nicht umhin, die Beschreibung dieser Warte, die sich durch eigenthümliche Einrichtung von den bisher genannten unterscheidet, und schon in Bd. XII. S. 331 mitgetheilt wurde, hier zu wiederholen.

„Dieser Thurm steht in der Hardt, dem Walde so zwischen Basel und Augst ligt, eine kleine Viertelstunde unterhalb dem rothen Hause, hart an einer Halde oder jähem Rain, worunter der Rhein fliesst; aus demselben konnte man bequem den Rhein und das deutsche Gestade übersehen und auch an das diesseitige Gestade eilen, um alle Anfahrt zu verhüten; wie auch noch einer andern Schanze zu Hülfe kommen, welche in dem tiefen Boden des Rheinufer lag und darvon man das Gemäuer, wenn man nur einen halben Fuss nachgräbt, annoch in dem Boden deutlich sehen kann.

Der Thurm ist ein regelmässiges Viereck von 26 franz. Fuss Seitenlänge; die Mauer ist überall 4' 10" dick, das Fundament steht 3' tief im Boden. Der Fussboden war mit Dachziegeln bedeckt. Durch das Gemäuer selbst, ausser bei dem Thürgestelle, liefen 4" über dem Fussboden 3 Kanäle oder Löcher, die inwendig  $2\frac{1}{2}'$  über dem Boden ausmündeten und die Erneuerung der Luft und Trockenhaltung des innern Raums vermittelten.

Der Eingang war zu ebener Erde angebracht und zwar an der Mittagsseite. Er war  $4\frac{1}{2}'$  weit und mit einer grossen steinernen Schwelle belegt.

Da beim Wegräumen des Schuttes, welcher die Gemäuer bedeckte, mehrere Bruchstücke römischer Ziegel zum Vorschein kamen, ist wohl nicht zu zweifeln, dass der Thurm eine Bedachung hatte.

Im Thurme selbst fand man Asche und Kohlen, im Schutte verschiedene Stücke von geschmolzenem seegrünem Glas und eine Kupfermünze mit der Umschrift Gallienus Aug.

In einer Ecke des Thurmes waren mehrere grosse Stücke von zerbrochenen Säulen eingemauert und auf einer, welche 6' 4" in der Länge, 1' 1" im Durchschnitte mass und oben einen Zapfen hatte, stand eine römische Inschrift, deren Entzifferung den Gelehrten nicht gelang<sup>1)</sup>. Bruckner vermuthet, dass diese Säule

<sup>1)</sup> Mommsen, Inscr. Helvet. No. 303.



von einem zerstörten Gebäude herkam oder dass sie ursprünglich als Meilenstein an der Römerstrasse zwischen Augusta Rauracorum und Basel stand. Die hier gefundene Münze bildet einen wichtigen Anhaltspunkt für Bestimmung des Alters dieser Warte, und beweist, dass dieselbe im Anfange der zweiten Hälfte des dritten Jahrhunderts schon existirte. Es ist nicht unwahrscheinlich, dass dieser Thurm unter oder bald nach der Regierung des Gallienus neu gebaut oder wieder hergestellt wurde und zwar vermittelt der Bruchstücke eines in der Nähe gelegenen zerstörten Gebäudes.

Dr. F. KELLER.

## 92.

### Note artistiche per viaggiatori nel cantone di Ticino.

Chi da Lugano parte in direzione settentrionale verso il monte Cenere giungerà dopo due ore di cammino al paese Ponte Capriasca. *Franscini* ne parla nella sua opera: „La Svizzera italiana“ Tom. II. Lugano 1813, pag. 287 colle parole seguenti.

„Vi è una bella chiesa con belle pitture a fresco: tra cui risplende una „Cena, che gli uni attribuiscono al *Luino*, gli altri a *Marco d' Oggione* e più verosimilmente spetta ad alcuno dei più valenti allievi di Lionardo. Venne fra noi a studiarla il cav: Bossi, allorchè era occupato alla grand' opera della ristorazione del Cenacolo del Vinci.“

Questa nota mi indusse a farvi una gita quando nell' autunno scorso mi trovai a Lugano. Il tempo era limitato assai. Oltrecciò i monumenti che si trovano lungo la strada, gli edifici di Sureggio e di Tesserete di stile romano e gotico, gli affreschi del Medio Evo nella chiesa di Dino, una bella chiesa sullo stile del risorgimento a Sonvico ed altre cose ancora cagionarono ritardi impreveduti. — Era già sera quando arrivai a Ponte Capriasca e tale circostanza scuserà la brevità della mia descrizione. La chiesa parrocchiale del paese è un bel tempio a croce greca che sarà del secolo XVI. Sventuratamente questo edificio rimase vittima pochi anni sono di una cosiddetta ristorazione. Le pareti furono imbiancate e sfigurate con pesanti cornici di stucco, di modo che malgrado una certa imponente grandiosità, l'interno ci fa una impressione sgradevole e fredda. Si trattava in questa ristorazione d' imbiancare anche l' affresco del cenacolo. Già ne era levata la parte superiore ed applicatavi invece una pesante cornice. Fu mera fortuna che fece capitare alla chiesa un artista luganese, il pittore Piatini, in quella che l'imbianchino ed il muratore volevano compiere la loro opera distruttiva.

Questo fresco che sta sulla parete di fondo del braccio settentrionale ha, se ben mi ricordo, le dimensioni dell' originale milanese tanto rinomato. Si vede in tutto che il copista lo conosceva molto bene. — Il carattere dei movimenti subitanei e la spiritualità delle teste abbondanti di tenerezza e di luce sono felicemente riprodotti. Anche la sfumatezza delicata e leggiara riflette l' ideale leonardesco. E sorprendente l' aspetto giovanile di Cristo che ci rammenta piuttosto il cartone di Brera che l' affresco di S. Maria delle Grazie. La scala dei colori è generalmente chiara ed infranta. I colori sono generalmente chiari e sbattuti. Le ombre sole sono molto



scure e s'avvicinano alcune volte al nero intenso. Differisce dall' originale milanese — di cui ora soltanto posseggo una fotografia — per lo sfondo nel quale, attraverso le finestre della sala, si vede un paesaggio col sacrificio d' Abramo e con Cristo sul monte degli ulivi. A piè del fresco sopra un picciol lembo stanno scritti con lettere majuscole i nomi di Cristo e degli apostoli.

Il fresco non ha sofferto molto; ma quella navata non ha luce diretta e quest' ultima vi manca tanto più, che la nuova cornice circolare getta continuamente un' ombra grave sulla parete.

Franscini come vedemmo ci dice che tempo fa, altri quadri ancora abbellivano la chiesa. Si scorge infatti ancora adesso sulla parete di quella stessa navata un quadro assai guasto che rappresenta l' ascensione di Gesù Cristo. Pare che questi due quadri, stando a quello che se ne può scorgere ancora siano stati dipinti dal medesimo artista.

In quanto all' autore di queste opere non ardisco di esprimermi con certezza. Meno che a tutti gli altri vorrei attribuirle a Luino. La scala dei colori è tutt' altra che la sua. Si trovano pure a Ponte Capriasca altri quadri che ci rammentano i colori vivi ed aurei del Luino. Tali sarebbero i freschi decaduti nella chiesa di S. Rocco. Trovasi là nel coro una madonna in trono fra S. Rocco e S. Sebastiano. — Essa tiene nel suo grembo il Bambino quasi scoperto e saluta i santi in atto di benedirli. S. Rocco ha un' espressione quasi sentimentale ed è timido nei suoi gesti. Tutto ci mostra la scuola del Luino, come infatti la sua influenza fu grandissima in queste contrade. — Speriamo che quanto-prima persone competenti diano il loro giudizio intorno a queste opere, perchè la sola cura generale potrà salvare quello, che qualora mancasse cadrebbe vittima dell' ignoranza e dell' indifferenza.

*Prof. J. R. Rahn.*

### 93.

#### Culturhistorische Miscellen.

##### f) Die Erhebung des Dorfes Glarus zum Hauptorte des Landes Glarus 1419.

In der ausgezeichneten von Blumer bearbeiteten „Urkundensammlung zur Geschichte des Kantons Glarus“ (Beilage zum „Jahrbuch des historischen Vereins des Kantons Glarus“) ist in Heft VII (1871) unter Nr. 159 ein Stück, das allerdings schon die Tschudi'sche Chronik: Bd. II. p. 120, gebracht hatte, von neuem mitgetheilt, dessen Inhalt durch den trefflichen Commentar in der „Anmerkung“ völlig klar gelegt wird und als culturhistorisch bedeutsam vollste Aufmerksamkeit verdient.

Seit 1388 endlich factisch von Oesterreich frei, der lange Zeit unkräftig gewordenen Vorthelle, wie sie im Bundesbriefe von 1352 sich ausgesprochen fanden, nun wirklich theilhaftig, wurde Glarus 1393 zum ersten Male als gleich berechtigtes, wenn auch in der Rangordnung zuletzt erscheinendes Glied unter den Eidgenossen aufgeführt. Zugleich mit dieser Anerkennung der Unabhängigkeit nach aussen hin erstarkte das Land in seinen inneren Verhältnissen. Für 1387 wird durch den

ersten in eine Urkunde gebrachten Landsgemeindebeschluss schon eine erhebliche Entwicklung der politischen Freiheit und der demokratischen Landesverfassung constatirt. Von 1394 hat man das erste Beispiel von Ausübung der Blutgerichtsbarkeit durch Ammann und Landleute zu Glarus.

Allerdings war nun die Kirche zu Glarus die Mutterkirche des Landes; aber noch im Anfang des 14. Jahrhunderts kannte das Urbar von Säkingen allerdings einen „Hoff zuo Glaruss“, eine „Burg ze Glarus“, eine „Meyerye ze Glaruss“ u. s. f., wobei Glarus stets als Name des gesammten Landes aufzufassen ist —: einen Flecken Glarus dagegen führt es noch nicht auf. Nur von einem „Oberdorfe“ und „Niederdorfe“ ist die Rede darin, welche zwei verschiedene Gemeinschaften, zwei Tagwen, bilden; zwischen der um die Kirche und am Burghügel sich gruppierenden Ansiedlung nördlich, dem oberen, und den Wohnplätzen im Abläsch und in der Almeind südlich, dem niederen Dorfe, fehlte noch die Verbindung, wie sie bis 1861, bis zum grossen Brande, in hauptsächlicher Weise durch die Hauptstrasse gegeben war. Nicht bei der Hauptkirche des Landes waren bisher die Märkte gehalten worden; sondern Montags war Wochenmarkt zu Näfels gewesen, welches Dorf auch einen Jahrmarkt besass, und sogar über die Landesgrenzen hinaus, auf die Wochenmärkte zu Weesen und Schännis, war allerlei getrieben und geführt worden. Ebenso wenig war bisher bestimmt festgestellt gewesen, dass Glarus Gerichtsstätte sein solle.

Seit dem 12. März 1419 wurde das anders.

Ammann und Landleute zu Glarus beschliessen, dass in dem „Dorf ze Glarus“ fortan jeden Montag Markt gehalten werden und dass Glarus — „süln ze Glarus sin“ heisst es — die Stätte für die Gerichte, geschworene und Wochengerichte sein solle. Für alle diese Tage, nämlich die Wochen- und Jahrmarktstage, die Gerichtstage, diejenigen wo Rath und Landleute sich versammeln, also die Landsgemeinden, endlich für die Kirchweihen wird für einen gewissen, bestimmt vorgezeichneten Umkreis ein Friede bestimmt, dessen Brecher „den grossen Einung“, der grossen Busse, verfallen sein soll. Zu Näfels dürfen künftig keine Jahrmärkte mehr gehalten, auch an Montagen keine Kaufgegenstände öffentlich ausgestellt werden: dass dagegen in Häusern und Kellern Geschäfte sich abschliessen, soll jedem in Näfels, wie überall im Lande, unverwehrt bleiben. Wer jedoch vollends nach Weesen oder Schännis Waaren brächte, wird in Zukunft jedes Mal um zehn Pfund Pfening gebüsst und noch mehr Strafe ihm angedroht<sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Für Weesen ist dieses Verbot leicht verständlich. Nur um eine Generation früher, 1388 am 22. Februar, war die noch unvergessene Weesener Mordnacht, nach dem Näfelsersiege am 11. April hernach die Verbrennung des Städtchens, durch dessen eigene Vertheidiger, erfolgt. Ja, noch viel mehr! Bis in die Gegenwart hinein ist „Wesner“ ein „Verräther“, „wesnere“ gleich „meineidig handeln“ im Glarner Dialekte (Gem. d. K. Glarus: p. 351). Es war 1394 im zwanzigjährigen Frieden mit Oesterreich („Urkundensammlung“: Nr. 122) geradezu als eine Haupterrungenschaft für Glarus zu betrachten, dass „umb die von Wesen“ festgesetzt wurde, „dz ir statt zu Wesen nicht gebuwen sol werden weder mit muren noch mit graben, do mitte die selb stat gevestenet möge werden, aber uswendig der selben stat mag jederman uff sinen güetern gewönliche ungevestenotte hüser buwen und ouch do wonhafft sin ungevarlich“. Welche moralische Niederlage lag hierin für Oesterreich, das früher Weesen als Bollwerk gegen Glarus geflissentlich gehätschelt hatte (vgl. l. c. Nr. 84, 97, 98, 101, 106)!

Allein die Glarner gehen in ihrem Bestreben, den neuen Hauptort, das Dorf zu Glarus, recht rasch zum Blühen zu bringen, noch weiter. Sie wollen, dass derselbe auch räumlich zunehme. Entweder — wird vorausgesetzt — bauen die Oberdörfler und Niederdörfler selbst auf ihren Hofstätten, oder aber sie selbst entschliessen sich nicht dazu: im letzteren Falle darf keiner einem Landmann oder einer Landfrau, welche, um zu bauen, eine Hofstätte im neuen Hauptorte erwerben will, den Kauf abschlagen, muss vielmehr nach dem Urtheil dreier namentlich aufgeführten „Schätzer“ — jede Lücke in diesem Collegium ist gleich auszufüllen — der Preis bestimmt werden, nach dessen Empfang das Grundstück hinzugeben ist.

Indessen waren diese Bestimmungen, deren eine insbesondere ein glarnerisches Dorf im Unterlande, Näfels, erheblich schädigte, keineswegs ohne Widerspruch aufgestellt worden; wegen der Verlegung des Marktes ist das ausdrücklich bezeugt. Kein Landmann soll deshalb gegen den anderen Streit anfangen („gestöss machen“) und, sei es gemeinen Landleuten oder dem Rathe oder irgend einem Landmanne tadelnd „zuoreden an ir ere“; wer sich dagegen verfehlt, zahlt fünfzig Mark Silber oder schwört vom Lande, bis bezahlt sein wird — jedenfalls genügende Zeugnisse für die Auffassung der Wichtigkeit dieser Beschlüsse. —

Dergestalt wurde durch Obrigkeit und gesammtes Volk des Landes Glarus, sogar unter Zuhülfenahme der Expropriation, von Zwang überhaupt, an der Verbesserung der Verhältnisse ihres erkorenen Hauptortes gearbeitet.

#### g) Mangel eines Arztes zu Baden 1478.

Indem ich darin fortfahre, für die schweizerische Culturgeschichte bemerkenswerthe Angaben der so inhaltreichen Zimmerischen Chronik derselben zu entheben, mache ich in diesem Abschnitte auf den im Titel genannten Umstand aufmerksam, als Ergänzung zu Hess' Badenfahrt: pp. 134--139.

Der Vater des in Artikel e), p. 229 n. 1, genannten Johann Werner, der Grossvater der Anna und Katharina, des Gottfried Werner und Wilhelm Werner, war Herr Werner von Zimmern (er starb am 24. Juni 1483). Herr Werner hatte den Schmerz, seine Gemahlin Anna, eine geborene Gräfin von Kirchberg, 1478 durch den Tod zu verlieren, und das wäre menschlichem Ermessen nach kaum geschehen, wenn es zu Baden im Aargau nicht bloss Bader — denn an solchen war gewiss kein Mangel —, sondern einen Arzt gehabt hätte.

Das verhielt sich so <sup>1)</sup>).

Frau Anna hatte sich, als Herr Werner an Herzog Sigmund's Hof nach Innsbruck gegangen war und lange ausblieb, „krankhait halben, die doch nit tödtlich“, nach Oberbaden<sup>2)</sup> begeben, mit ihren edlen Jungfrauen, edlen Knaben und anderem Gesinde, und im „Stadthof“<sup>3)</sup> Herberge genommen: „die naturliche werme des badts“ brachte sie wieder völlig zu Kräften. So sass sie auch einmal im Bade, und um

<sup>1)</sup> Barack's Edition: Bd. XCI. pp. 427—430.

<sup>2)</sup> Einmal heisst Baden in der Chronik auch das „Schweizerbad“. Baden-Baden wird als „Markgrafen-Baden“, „Niederbaden“ bezeichnet.

<sup>3)</sup> Sic! trotz Hess: Badenfahrt, p. 46: „Staad-Hoff und nicht Statt-Hoff thun heissen ich, weil Konrad am Staad hat bsessen mich. Konrad am Staad und Salome Schwendin 1470“.

sich die Zeit zu verkürzen, „hat sie Sixten von Hausen, so der zeit in paige weis von herrn Wörnhern, irem herren, auferzogen worden, berueft und mit im den neunten stain gezogen, der sich, als dozumal noch ganz jung und kindtlich<sup>1)</sup>, leicht durch verlurst zu ungeduldt bewegen liess, des die jungkfrauen, auch andere, so zusahen, wol lachten möchten“. Weil es Herbstzeit war, liess sich Frau Anna Trauben bringen; sie nahm, ohne lange zu wählen, eine heraus und begann sie zu verspeisen. „Als sie aber des trubens in der handt nit besonders geachtet, ist ain clains gelbs wurmblin, zugleich denen regenwurmblin, aus dem truben krochen, der hat sich umb iren clainen finger, den man den goldtfinger nempt, an der linken handt geschlagen und angehenkt. Wie sie sollichs gewar worden, hat sie obernennten Sixsten geheissen, ir das wurmblin ab dem finger zu thun. Sobald sollichs beschehen, ist ir gleich so whe worden, das sie vom spill glassen und von den jungkfrauen, auch andern, die auf sie gewartet, auf ain bet tragen worden; und eilendts hat man aus irem bevelch gen Zurich, so nit uber ain deutsche meil davon gelegen<sup>2)</sup>, nach aim medico geschickt“. Allein derselbe kam zu spät; er konnte ihr nur noch mittelst Einreibens der Füsse mit Essig für einige Zeit die schon verlorene Rede zurückgeben, so dass sie ihrem Sohne Johann Werner noch einen zweiten Brief zusenden zu lassen im Stande war. Die Lebenskraft liess sich nicht mehr zurückholen; Frau Anna starb schon am zweiten Tage, am 9. September<sup>3)</sup>.

<sup>1)</sup> Die vor sechszig Jahren durch Vernachlässigung in Verfall gerathene Stammburg dieses Pagen liegt beim gleichnamigen Dorfe im Donauthale unterhalb Wildenstein und Werenwag. Sixt lebte bis in die Vierziger des 16. Jahrhunderts (Bd. XCII. p. 606). Dass der Minnesänger Friedrich von Hausen nicht in dieses Geschlecht gehöre, vgl. Stälin: Wirtemb. Gesch. Bd. II. p. 768 n. 1.

<sup>2)</sup> Das ist nun allerdings bekanntlich unrichtig.

<sup>3)</sup> Des Herrn Gottfried Werner (des in e) zu Zürich angetroffenen) Gemahlin Apollonia, einer geborenen Gräfin von Henneberg, ging es zu Baden nicht so übel, wie der Frau Anna (Bd. XCII. pp. 556—559). Freilich wurde der von Hess: Badenfahrt, pp. 44 u. 45, schalkhaft angedeutete Hauptzweck der Badecur bei ihr nicht erreicht. Da Gottfried Werner zur Zeit dieser Cur mit seiner Schwester, der Zürcher Aebtissin Katharina, „in etwas widerwillen stande“, reiste er „unbekant“ zu seiner Frau nach Baden über Eglisau und Bülach. Im Wirthshause zu Bülach machte er sehr eigenthümliche Beobachtungen über die Erziehungskunst des Hausvaters (l. c. p. 557).

h) Der Dominicaner Felix Fabri aus Zürich als Reisebegleiter schwäbischer Herren bei einem Besuche des heiligen Landes 1483<sup>1)</sup>.

Herr Johann Werner von Zimmern, der Sohn des in g) genannten Herrn Werner und der Frau Anna, war „mit seinem herrn vatter in etwas unainigkait und widerwillen komen“ und fand, „das villeicht derselbig beschwerlich oder langsam in seiner gegenwurtigkait hingelegt möge werden“. So nahm er sich vor, „sein hern vatter ain zeitlang zu weichen und das hailig grab zu Jerusalem sambt andern hailigen stetten in Judea und Palestina mitlerweil zu besehen“<sup>2)</sup>. Drei andere Herren, ein Freiherr von Stoffeln, ein Truchsess von Waldburg und einer von Rechberg, ent-

<sup>1)</sup> Barack's Edition der „Zimmerischen Chronik“, Bibl. d. litt. Ver. in Stuttgart: Bd. XCI pp. 472—480.

<sup>2)</sup> Man beachte wohl die Motivirung dieser Pilgerreise durch die Chronik. Keine Spur von Andacht: Klugheit eines Sohnes, seinem Vater etwas auszuweichen (der Vater starb während des Sohnes Abwesenheit), und die Absicht, merkwürdige Orte zu besehen.



schlossen sich theilzunehmen und so verabredeten sie, sich am 16. April 1483 zu Innsbruck mit ihrer Dienerschaft zu treffen. Da war ein gemeinschaftlicher Schaffner und Einkäufer, ein gemeinschaftlicher Koch, ein gemeinschaftlicher Dolmetsch — „vil erfarn, dann er in vil landen und kunigreichen gewest und das meer vil gebraucht“. Indessen noch kam, das Dutzend der „purs“ voll machend, eine gar wichtige Person hinzu, der gleichfalls „in gemeinen costen bei sich erhaltene caplon, ain predigermunch, ain lesmaister im predigercloster zu Ulm“, aber seiner Geburt nach ein Schweizer, der Zürcher Felix Fabri<sup>1)</sup>. Felix war ein gelehrter Mann, aber, was noch wichtiger, im heiligen Lande bekannt; desshalb hatte ihn der Truchsess „der gesellschaft bestellt“.

Schon 1480 war Fabri nämlich 215 Tage unterwegs gewesen, aber damals mit dem lebhaftesten Wunsche heimgekehrt, nochmals Palästina zu betreten. Der erste Besuch hatte ihn nicht befriedigt: er war zu kurz und eilfertig gewesen. Ohne Verständniss war man durch die heiligen Stätten gerannt, nur einmal am Oelberge gewesen; Bethlehem und Bethanien hatte man nur einmal im Dunkeln besucht. Wie im Traume — erschien es Fabri — sei er in Jerusalem gewesen; er glaubte weniger davon zu wissen, als vor der Reise. Da erbat er sich zuerst, ohne es im Kloster zu sagen, von Rom die Erlaubniss zur Wiederholung des Besuches und wandte sich nachher an den mit vielen Adeligen bekannten Konrad Locher, derselbe möge, falls er einen Edelmann wisse, der zum heiligen Grabe pilgern wolle und einen Begleiter, Caplan und Diener brauche, ihn empfehlen, als einen erfahrenen und brauchbaren Mann und zum Diener sich eignend in geistlichen und anderen Dingen (*servilem in spiritualibus et corporalibus*). Das that Locher bei dem Truchsess, der am 17. März 1483 mit seinen adeligen Freunden nach Ulm kam und Felix in die Herberge rufen liess, wo das Unternehmen besprochen, der Mönch definitiv für dasselbe gewonnen wurde. „Ich hörte“, hatte der Truchsess denselben angeredet, „Ihr seid jenseits des Meeres gewesen; bitte, rathet, was ich zu thun habe, um unversehrt heimzukommen; nennet — ich ersuche Euch — die Gefahren und die Mittel zur Abhülfe“. Auf die Frage, ob Felix mitkommen wolle, hatte dieser die Antwort, nichts wisse er für jetzt auf der Welt, wonach er brennenderen Wunsch hege, als jene heiligen Orte zum zweiten Male zu sehen<sup>2)</sup>. So verbanden sich denn „seine Herren“ (*Domini mei*), wie er sie im Weiteren stets nennt; deren „Vater“ gleichsam, der Urheber der Pilgerreise, war aber der Truchsess. Noch aber handelte es sich darum, dem Reisebegleiter die Erlaubniss vom Prior des Klosters zu erwirken, und den hiefür erforderlichen Druck auszuüben, begaben sich der Truchsess und die Herren, mit ihnen die mit ihnen nach Ulm gekommenen Gräfinnen von Kirchberg, auf das Rathhaus, erbaten sich Gehör und stellten den Bürgermeistern und Rathsherren die Sache dar. Man liess den Prior rufen und bat ihn, er möge in Berücksichtigung einer hohen Obrigkeit den adeligen Herren zu Willen sein. Dem Prior war die Sache nicht recht lieb: er suchte Aufschub, da müsse man zuerst nach Rom an den heiligen Vater und den Ordensgeneral schreiben. Siehe — da zog Bruder

<sup>1)</sup> „Fabri“, d. h. Schmied's, hat die Chronik ganz richtig (nicht Faber).

<sup>2)</sup> Nach Fabri's eigenen Worten, im „*Evagatorium ad terram sanctam*“, Bibl. d. litt. Ver. in Stuttgart, Bd. II. pp. 61—65, ist die Art des Engagements oben erzählt, mit der Schilderung der Zimmerischen Chronik übereinstimmend.



Felix seine insgeheim von Rom erlangten Reisebewilligungen hervor, und als der Prior solche gesehen, sagte er alsobald: „Ja, im Namen Gottes“. Von Stund an liess sich Felix den Bart wachsen nach Pilgerart und durch gottgeweihte Jungfrauen ein rothes Kreuz an Capuze und Scapulier nähen, und nahm auch die übrigen Pilgerabzeichen an sich. Zu Sterzing holte er am 18. April „seine Herren“ ein; doch war Johann Werner schon vorausgegangen, um in Venedig Quartier zu machen<sup>1)</sup>.

In dieser Weise gewannen sich vor vier Jahrhunderten adelige Herren einen wissenschaftlich gebildeten, ortskundigen Begleiter für eine Reise in ferne Lande und ermöglichten demselben dadurch, seine Erinnerungen aufzufrischen und die alten und neuen Eindrücke in einem grossen, in der Litteratur über das heilige Land einen bedeutenden Platz einnehmenden Werke zu schildern. Allerdings trennte sich Felix im Juli von „seinen Herren“, welche als Hofherren des Herzogs Sigmund nicht längeren Urlaub hatten, und machte mit anderen Herren, die sich zu Venedig mit den seinigen vereinigt, noch die im Evagatorium nach Schilderung der „gemeinsamen jerusalemischen Pilgerfahrt“ besonders dargestellte Reise nach dem Berge Sinai und nach Aegypten<sup>2)</sup>; allein nur durch „seine Herren“ war Bruder Felix nochmals an das Ziel seiner Wünsche gelangt. Und allerdings hat des Zürchers Fabri Evagatorium für die schweizerische Geschichte keine Wichtigkeit; aber nur durch die Abfassung seiner Reisebeschreibung war Fabri darauf geführt worden, jenes als Quelle für die schweizerische Geschichte so werthvolle Buch über Schwaben abzufassen, das Goldast als „*Historia Suevorum*“ später herausgab. Denn Bruder Felix hatte anfangs die Absicht gehegt, als zwölften und letzten Tractatus seinem Evagatorium eine Beschreibung Deutschland's und Schwaben's, besonders von Ulm, anzuhängen. Aber der Stoff schwoll ihm zu einem eigenen Buche an, und so trennte er dieses zweite Werk von demjenigen über die Pilgerfahrt<sup>3)</sup>. M. v. K.

<sup>1)</sup> Evagatorium: l. c. pp. 69 u. 70, wahrscheinlich daraus Zimmerische Chronik: l. c., p. 474. Auf p. 478 wird auf „obgenannt's Felicis Fabri evagatorium“ verwiesen.

<sup>2)</sup> Im Evagatorium, Bibl. d. Ver., Bd. III, von p. 106 an.

<sup>3)</sup> Evagatorium: Bibl. d. Ver., Bd. II. p. 8, Bd. IV. p. 468.

---

## Bücherschau des Anzeigers für schweizerische Alterthumskunde.

**Thurgauische Beiträge.** Heft 11.

**Von dem alten Möttelischloss ob Rorschach.** St. Gallen 1870.

**Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande.** Tome XXVI.

**Metzger, Prof.** Geschichte der Stadtbibliothek in Schaffhausen.

**Desor, Prof.** La caverne ou baume du Four (Temple helvète). Extrait du Musée neuchâtelais. Tome VIII.

---

**Erratum.** Auf p. 227, Z. 25 v. o., stehe „Räffler“ statt „Käffler“.

# ANZEIGER

für

## Schweizerische Alterthumskunde.

### INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES.

N<sup>o</sup> 3.

ZÜRICH.

JULI 1871.

INHALT: 94. Sur les haches en pierre, par le Baron de Bonstetten. S. 253. — 95. Fragment einer etruskischen Vase, gefunden auf dem Uetliberg bei Zürich, von Dr. F. Keller. S. 255. — 96. Fünfbüchel zu Zollikon unweit Zürich, von Dr. F. Keller. S. 257. — 97. Inschrift an einem Aschentopfe, der in einem gallo-römischen Grabhügel zu Ellikon (Zürich) gefunden wurde, von Dr. F. Keller. S. 261. — 98. Römischer Fund zu Seeb bei Bülach, von Utzinger. S. 263. — 99. Traces de voies romaines au pied du Jura, par le Baron de Bonstetten. S. 264. — 100. Les fouilles de Chézard, par de Mandrot, Colonel fédéral. S. 265. — 101. Tours d'observation et railways antiques dans le Jura bernois, par A. Quiquerez. S. 268. — 102. Römische Villa in Erlinsbach (Solothurn), von Urech. S. 269. — 103. Monnaies suisses et étrangères trouvées à Cudrefin, par A. Morel-Fatio. S. 271. — 104. Culturhistorische Miscellen, von Prof. G. Meyer von Knonau. S. 273.

#### 94.

#### Sur les haches en pierre.

En Suisse aucune superstition populaire ne se rattache aux haches en pierre. Dans tout le reste de l'Europe et même dans certaines parties de l'Amérique, ses haches sont connues sous le nom de pierres à tonnerre. En Provence, où elles portent le même nom, on prétend que partout où la foudre vient de tomber, on trouvera une hache. C'est là sans doute une tradition d'origine romaine, témoin ce passage de Suetone: In Cantabriæ lacum fulmen decidit, repertæque sunt duodecim secures (Suet. Galba A. 8)

de BONSTETTEN.

#### 95.

#### Fragment einer etruskischen Vase, gefunden auf dem Uetliberg bei Zürich.



Es kann müssig erscheinen, dass wir eine genaue Abbildung (in einem Drittel der natürlichen Grösse) von einem Stück bemalter Terracotta veröffentlichen, welches



Fragment an sich werthlos ist. Das Stück bildete eine der zwei Handhaben einer sogenannten etruskischen, richtiger griechischen Vase, welche mit rothen Figuren auf schwarzem Grunde verziert war. Zahlreiche, in verschiedenen Museen wol erhaltene Exemplare lassen über die Form der Vase, welcher dieses Stück angehörte, keinen Zweifel. Es war ein eimerartiges Gefäss mit weitem Bauch und breitem Halse, dessen oberer Rand horizontal rings vorsprang und an zwei Seiten eine weiter vorladende Handhabe zeigte, die durch je zwei Stützen mit dem Bauche der Vase verbunden war. Im italiänischen Kunsthandel heisst diese Gefässform wegen der besagten Stützen „vaso a colonnette“, Gerhard und Panofka vindicirten ihr den griechischen Namen Kelebe, vergl. Otto Jahn: Einleitung in die Vasenkunde p. XC no. 53. Die obere Fläche des Fragments ist mit einer Palmette bemalt. Die Flüchtigkeit der Malerei zeigt deutlich, dass es sich um ein spätes Produkt der griechischen Keramik handelt, und da die Sitte der bemalten Vasen wahrscheinlich im Laufe des zweiten Jahrhunderts v. Chr. ihr Ende erreicht hat, so dürfte das Gefäss höchstens in das dritte Jahrhundert v. Chr. zu versetzen sein. Die damals übliche Decoration der Vasen bestand darin, die Figuren auf der rothen Fläche des Thons auszusparen und den Grund schwarz auszufüllen, während nach der ältern Technik die Figuren selbst schwarz auf den rothen Grund gemalt wurden. Von dem Princip der ersteren Technik ist der Maler insofern abgewichen, als er die Blätter der Palmette, welche roth sein mussten, der grössern Bequemlichkeit und schnellern Fabrikation halber, schwarz gemalt hat. Dieselbe Inconsequenz gerade beim Malen der üblichen Palmettenornamente zeigen mehrere Gefässe von derselben Form und derselben Zeit, beispielsweise eine Vase der neugegründeten Sammlung des Polytechnikums.

Griechische Vasen mit aufgemaltem und eingebranntem Ornament sind in grosser Anzahl an den Orten der griechischen Cultur zum Vorschein gekommen. Eine Schätzung der Gesamtzahl hat natürlich ihre Schwierigkeiten; rechnet man aber die in den öffentlichen und den grössern Privatmuseen Europas befindlichen Stücke zusammen, so dürfte mit der Angabe 80—100,000 erhaltene bemalte Vasen keineswegs zu hoch, eher zu niedrig gegriffen sein. Bei dieser so grossen Zahl ist es bemerkenswerth, dass solche Vasen bisher nur in Italien und Griechenland und den Küstenländern von Syrien, Kleinasien und am schwarzen Meer, in griechischen Colonien, gefunden worden sind, und dass weder in Spanien noch Gallien und überhaupt nirgends diesseits der Alpen je eine Spur von Handel mit griechischen Vasen bemerkbar geworden ist. Diesseits der Alpen ist noch keine Vase gefunden worden.

Es ist aber, wie oben bemerkt, nicht sowol das Bruchstück einer antiken Vase an sich, das uns zur Publikation dieser Notiz veranlasst, sondern der Fundort desselben, und als solchen können wir mit vollster Gewissheit die Kuppe des Uetliberges, beziehungsweise den Garten des dortigen Gasthauses bezeichnen, wo der frühere Besitzer desselben, Herr Beyel, den Gegenstand bei einer Grabung im J. 1840 mehrere Fuss tief im Boden entdeckte.

Wir haben zu wiederholten Malen sowol in unsern Mittheilungen, als im Anzeiger dieser merkwürdigen Bergspitze erwähnt und auf Grund der daselbst von unserm Vereine veranstalteten Nachgrabungen und der Art und Beschaffenheit der dabei

erhobenen Alterthümer berichtet, dass schon zur Zeit der Pfahlbauten dieser Ort wenn nicht beständig, doch zeitweise von Menschen, deren Geräthe aus Stein, Knochen und Erz bestand, besetzt war, dass später die Kuppe mit dem mit ihr zusammenhängenden tiefern Plateau in gallo-helvetischer Zeit zu einem Refugium gestaltet wurde, dass in der römischen Periode ein mit einem Hypokaust versehenes Gebäude, ohne Zweifel eine Hochwarte, hier errichtet war und dass im Mittelalter eine Burg sich auf diesem Platze erhob, deren Untergang in der ältesten Landeschronik verzeichnet ist. Zeugniß der verschiedenartigen Bestimmung des Ortes sind theils hier erhobene in unserer Sammlung aufbewahrte Alterthümer, theils im Boden verborgene oder sichtbare Mauern und Erdwerke.

Bekanntlich ist das Vorkommen etruskischer Gegenstände in der Schweiz, namentlich unter den Beigaben der in Grabhügeln bestatteten Leichname, nichts Ungewöhnliches und es sind nicht wenig solcher Dinge in unsern Mittheilungen beschrieben und abgebildet. Wir erinnern an die merkwürdige Bronzefase, die einem reichen, in der Gegend von Grächwil, Ct. Bern, wohnenden Gallier mit ins Grab gegeben wurde, ferner an die vielen in Grabhügeln entdeckten Bronzekessel, an die mannigfaltigen Schmucksachen u. s. w., die sich durch höchst vollendete Technik als etruskische Fabrikate zu erkennen geben. Alle diese durch Handelsverkehr in unser Land eingebrachten Produkte etruskischen Kunstfleisses, seien es Götterbilder, oder Waffen oder Schmuck- oder Hausgeräthe, sind aus Bronze verfertigt und die Entdeckung einer Thonvase um so bemerkenswerther, als Geschirre aus Terracotta wegen der Schwierigkeit ihres Transportes oder aus andern Gründen nicht in den Bereich der Bevölkerung diesseits der Alpen gelangten.

Fragen wir nun, in welcher der drei eben genannten Zeiträume eine etruskische Vase den Weg in unsere Gegend fand, so ist erstens von der vorhistorischen und zweitens von der römischen und der mittelalterlichen völlig abgesehen; von der römischen (Mitte des ersten bis Anfangs des fünften Jahrhunderts) desshalb, weil nicht anzunehmen ist, dass von einem Wachtposten ein damals schon archaisches Thongefäss hieher gebracht worden sei, und es bleibt uns keine andere Erklärung dieser sonderbaren Erscheinung übrig, als die Annahme, dass in einem der der römischen Occupation vorangehenden Jahrhunderte, als die Uetlibergkuppe der Umgegend als Refugium diene, bei einem feindlichen Ueberfalle von einem reichen Gallier nebst andern Werthgegenständen auch diese Vase hieher in Sicherheit gebracht und durch irgend einen unglücklichen Zufall oder bei Erstürmung des Refugiums zerschlagen worden sei.

F. KELLER.

## 96.

### Fünfbüel zu Zollikon unweit Zürich.

(Siehe Taf. XXII.)

Der Artikel 71 des Anzeigers enthält eine Uebersicht der verschiedenen Bestattungsweisen, welche in unserm Lande während der helvetischen, römischen und alemannischen Periode im Gebrauche waren und bespricht ausführlicher die Grabhügel aus diesen Zeiträumen, ihre Verbreitung, ihr muthmassliches Alter, ihre

allgemeine Form u. s. w. Da von all diesen Denkmälern die vorrömischen oder helvetischen das meiste Interesse darbieten und die wenigsten unserer Leser der regelrechten Abdeckung eines solchen beigewohnt haben mögen, so heben wir aus der Reihe der in den letzten fünfundzwanzig Jahren von unserm Vereine untersuchten Monumente dieser Art eines heraus, um an demselben die Construction und den gewöhnlichen Inhalt eines Grabhügels zu veranschaulichen.

Fünfbüchel ist der Name eines der Gipfel des auf der Ostseite den Zürchersee einschliessenden Höhenzuges. Der Ort, welcher 625 Meter über Meer und 217 Meter über dem Spiegel des Sees liegt, würde, wenn er nicht mit Wald bedeckt wäre, einen wundervollen Blick auf den See und die Alpen darbieten. Die Benennung Fünfbüchel rührt daher, dass in früherer Zeit hier fünf Grabhügel standen, von denen im J. 1838 nur noch drei, von einem vierten nur geringe Spuren vorhanden waren.<sup>1)</sup> In diesem Jahre wurden die beiden kleinern, die theils durch das Aushacken von Bäumen, theils durch Dachsjäger beschädigt worden waren, von einem Alterthumsfreunde ohne irgend ein Ergebniss abgetragen. Der dritte, grösste, blieb, weil er mit grossen Tannen besetzt war, damals unberührt und wurde erst im J. 1866 von unserm Vereine untersucht.<sup>2)</sup> Er hatte zu dieser Zeit noch seine ursprüngliche Höhe von 6—7' bei einem Durchmesser von etwa 30' und war an seinem Rande mit einem Kranze von Steinen umgeben. Auch auf dem Gipfel lagen einige grosse Steine, die aber von Hirten, welche sich ihrer als Ruhesitze bedienten, hieher geschleppt sein mochten, da meines Wissens diese Bekrönung bei Grabhügeln äusserst selten beobachtet worden ist. (Siehe die nebenstehende Ansicht.)

In der äussern Form des Hügels zeigte sich demnach nichts Auffallendes; verschiedene Eigenthümlichkeiten aber erschloss das Innere desselben. Da nämlich bei der Abtragung planmässig und sorgfältig verfahren wurde, ging nicht nur nichts von den Mitgaben des Todten verloren, sondern es war auch Gelegenheit geboten, einige bei der Bestattung übliche Gebräuche deutlich zu erkennen.

Wie es fast immer geschah, war die Stelle, welche der Grabhügel einnehmen sollte, von Laub und Baumreisern nicht gereinigt worden, ausnahmsweise aber, für unsere Gegend, hatte man hier ein etwa 6 Zoll tiefes rundliches Loch in den Boden gegraben, das zur Aufnahme der Ueberreste des Verstorbenen und der Beigaben bestimmt war.

Der hier zu bestattende Leichnam war der Verbrennung übergeben worden, und zwar auf der Stelle des Grabhügels selbst, wie eine sich auf dem gewachsenen Boden verbreitende Kohlschicht deutlich bewies. Auf diese Feierlichkeit folgte das Sammeln der Gebeine und das Verwahren derselben in einer Urne (Taf. XXII Fig. 1), welche in die Mitte der eben erwähnten Vertiefung gestellt wurde. Um diese herum kamen mehr als ein Dutzend sowohl topf- als tellerartige Thongeschirre zu stehen (Fig. 2), auch eine Trinkschale von der gewöhnlichen ganz einfachen Form (Fig. 3). Es ist kein Zweifel, dass diese Gefässe ursprünglich mit Lebensmitteln angefüllt waren, da zwischen denselben die Gerippe von sechs Schweinchen

<sup>1)</sup> Siehe Bd. III unserer Mitth. Beschreibung der helvetischen Heidengräber und Todtenhügel S. 20. Grabhügel zu Zollikon, Ct. Zürich.

<sup>2)</sup> Die Abtragung geschah unter der Leitung des Herrn Prof. Lasius, welchem die beigegebene Zeichnung zu verdanken ist, des Herrn Dr. Friedrich Staub und des Berichterstatters.



und die Knochen des Hintertheiles einer Kuh<sup>1)</sup> gefunden wurden. Wie in dem Grabhügel im Burghölzli bei Zürich<sup>2)</sup> stak in einem der ersteren ein Messer (Fig. 4) zum Zerlegen.<sup>3)</sup>

Nun wurde die Vertiefung und das, was sie barg, mit einem Ringe von Steinen umstellt (Fig. 3) und diese Einfassung mit von Steinen befreiter Walderde ausgeschüttet, endlich zum weitem Schutze der Todtenreste und geweihten Dinge die Erdbedeckung in der Art mit Steinen belegt, dass dieselben eine Art Gewölbe bildeten (Fig. 6). Jetzt erst schritt man zur Errichtung des Hügels (Fig. 7), wobei man auf die Natur des Materials keine Rücksicht nahm, reine Walderde, oder grössere oder kleinere Steine, wie man sie eben in der nähern oder fernern Umgebung fand, herbeitrug und ohne bestimmte Ordnung auf die Mitte des Hügels hinwarf.

Als der Hügel eine Höhe von 4—5' erreicht hatte, fand die Beisetzung der Grabgeschenke statt, die im vorliegenden Falle, in ganz verschiedenartigen Dingen bestehend, eher auf weibliche als männliche Bedürfnisse und Verrichtungen hindeuteten und bei dem gänzlichen Mangel von Kriegs- oder Jagdgeräthen den Hügel als das Begräbniss eines Weibes betrachten liessen. Die Geschenke waren nämlich: Ein bronzener, mit eisernen Ringen zum Aufhängen versehener Kessel (Fig. 8), ein bronzenes Stirnband (Fig. 9), vier bronzene Heftnadeln (Fig. 10 und 11), wovon je zwei einander ganz ähnlich, zwei bronzene Ohrringe (Fig. 12), eine bronzene Stecknadel (Fig. 13), zwei Ringe von blauem Glase (Fig. 14), ein Schleif- oder Polierstein (Fig. 15). (Siehe die Lage dieser Dinge bei Fig. 16.) Das Hauptstück dieser Geschenke war unstreitig der Kessel, dessen Durchmesser an der Bauchung 32 Centimeter beträgt bei einer Höhe von 17 Centimeter. Er ist mit eisernen Ringen zum Aufhängen versehen, unten ausgerundet und seiner Bestimmung nach ein Kochkessel. Bronzene Kessel bald von der Form eines abgestumpften Konus mit eingesetztem Boden und zusammengenieteter Seitenwand, bald von sphärischer Form und mit ausnehmender Geschicklichkeit aus Einem Stück gearbeitet und bis zur Dicke eines halben Millimeters ausgehämmert, werden in Grabhügeln nicht selten angetroffen und als Erzeugnisse oberitalischer Industrie angesehen. Nicht weniger

<sup>1)</sup> Nach der Bestimmung des Herrn Prof. Rüttimeyer.

<sup>2)</sup> Siehe Bd. I, Heft I unserer Mittheilungen.

<sup>3)</sup> Im Widerspruch mit der Ansicht, welche in den neben und in den Thongefässen liegenden Thierresten Ueberbleibsel der Lebensmittel für die Verstorbenen erblickt, steht die Vermuthung v. Sacken's, dass dieselben ausschliesslich vom Todtenmahle herrühren. Er bemerkt „Grabfeld von Hallstatt“ S. 113: „Bei vielen Skeletten, noch gewöhnlicher aber bei Bränden, fanden sich auf dem Hallstatter Leichenfelde unverbrannte Reste von Hausthieren in den Thonmulden neben dem Leichenbrande zerstreut, zwischen den Thongeschirren, bisweilen auch in denselben. Sehr selten sind es vollständige Skelette, fast immer nur einzelne Knochen, woraus hervorgeht, dass nicht das ganze Thier mitbegraben wurde, sondern man legte nur als Andenken oder aus einem andern besondern Grunde einen oder ein Paar Zähne mit ins Grab; in manchen Fällen mögen sie als Reste des Todtenmahles anzusehen sein; dagegen widerlegt sich die Annahme, man habe den Verstorbenen Speise für das Leben im Jenseits mitgeben wollen, durch den Umstand, dass meist nur Kieferstücke und Zähne vorkommen, während man in diesem Falle grössere, besonders Schenkelknochen, finden würde. Am oftesten fanden sich Knochen von Schweinen und zwar immer von jungen Individuen vor, auch fand man Hinterzähne von Schafen oder Ziegen und Zähne von Pferden, Fussknochen eines Kalbes u. s. w.“

In späterer Zeit hatte das Hinstellen von Geschirren nur noch eine symbolische Bedeutung, wie das nicht seltene Vorkommen von zwei oder drei in einander gestellten Schalen deutlich beweist.

möchte die Verfertigung der übrigen Zierarten, die mit ungemeinem Fleisse und Geschmack gearbeitet sind, fremder Kunstfertigkeit zuzuschreiben sein. Der Schleifstein ist eine wunderliche, obwol nicht ganz seltene Beigabe. Wir haben ihn auch in zwei andern Grabhügeln angetroffen.

Noch dürfen wir nicht vergessen, dass auch in diesem Hügel eine bedeutende Zahl von Scherben meistens grosser Töpfe von der geringsten Sorte eingestreut war, welche, gesammelt, sich nie zu einem Ganzen vereinigen lassen.<sup>1)</sup> Die Meinung, dass man beim Todtenmahle die Geschirre absichtlich zerschlagen habe, um deren Gebrauch fortan profanen Zwecken zu entziehen, scheint weniger haltbar als die, dass sie als zerbrochene Waare hergebracht und dem Ritus der Bestattung zu Folge in den wachsenden Hügel geworfen worden seien. Was die Kohlen betrifft, die in grösserer oder geringerer Menge in fast jedem Grabhügel angetroffen werden, so scheinen dieselben von den Feuern herzurühren, welche meistens auch bei Hügeln mit unverbrannten Todten, wie de Ring glaubt, zur Reinigung und Weihung des Platzes angezündet wurden. Ein absichtliches Einstreuen von Kohlen scheint ausser Zweifel zu sein. Wenn wir unterliessen, des in dem Körper des Hügels vorkommenden Wechsels von Stein- und Erdschichten zu erwähnen, so geschah es in der Ueberzeugung, dass die Verschiedenheit des Materials ganz zufällig ist und das Zählen und Beschreiben etwa auffallend grosser Steine völlig unnütz ist; sind ja die Grabhügel im Allgemeinen je nach der Gegend oft aus Erde ohne Steine, oft aus Steinen ohne Erde aufgeführt.

Nach der Beisetzung der Grabgeschenke (bei Fig. 16) wurde der Bau des Hügels bis zur Höhe von 5' fortgesetzt und zu neuen Feierlichkeiten geschritten. Diese bestanden darin, dass oberhalb der Mitte des Hügels an sechs bis sieben Stellen Feuer (Fig. 17) angezündet wurden, welche sich durch Kohlenstätten ganz deutlich zu erkennen gaben, dass ferner zwischen den Feuerstellen und der Krone des Hügels ein Kranz von Steinen gesetzt (Fig. 18) und die letztere mit einer Anzahl von Steinen belegt wurde (Fig. 19). Hiemit war der erste Act des Bestattungsceremoniels zu Ende.

Das ganze Grabmal war aber noch nicht vollendet. Sei es, dass die Reste der heiligen Feuer nicht unbedeckt bleiben durften und die Grabgeschenke zu wenig geschützt waren, oder dass, wie es häufig geschah, die Beisetzung eines zweiten Körpers, von dem aber jede Spur verschwunden war, statt fand,<sup>2)</sup> — die Aufhöhung des Hügels ging auf's Neue vor sich und zwar so lange, bis derselbe die Höhe von 6½' erreicht hatte (Fig. 20). Am Schlusse der Arbeit wurde am Rande des Hügels aus grösseren Steinen ein neuer Kranz errichtet (Fig. 21), der ohne Zweifel den Hügel als Grabhügel bezeichnen und das Betreten desselben verbieten sollte. Herr de Ring, dem wir die genauesten Untersuchungen über die Construction und den Inhalt keltischer Grabhügel, so wie über die Bestattungsgebräuche verdanken, nimmt an, dass schon zu Anfang die Ausdehnung des Hügels durch diesen Kreis von Steinen bezeichnet worden sei, allein es zeigt sich bei vielen noch unversehrt erhaltenen Hügeln, dass dieselben nicht in den natürlichen, sondern den aufgeschütteten Boden

<sup>1)</sup> Siehe über die Bedeutung der Scherben: Mittheilungen Bd. III. 2, S. 65.

<sup>2)</sup> De Ring hat in vielen Fällen zwei und drei verschiedene Beerdigungen in verschiedenen Etagen der Hügel beobachtet.

eingesetzt sind, und es ist einleuchtend, dass dieselben bei der Arbeit des Baues hinderlich gewesen wären.<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> De Ring nimmt an, dass die Priester (Druiden) den Begräbnissfeierlichkeiten vorstanden, dass durch sie der heilige Kreis, innerhalb dessen man die Todten bestattete, durch Bestreuung mit Asche zuerst geweiht wurde, und dass in Erinnerung an diesen Kreis, den man in römischer Zeit *circulus* nannte, das Wort *cercueil* als Bezeichnung des christlichen Leichenbehältnisses entstanden sei. Gegen diese Annahme lässt sich Folgendes einwenden. Obgleich Cäsar den Umstand betont, dass die Gallier dem Aberglauben und religiösen Gebräuchen sehr ergeben seien (*natio admodum dedita religionibus*), und weiterhin bemerkt, dass die Druiden die Opfer und alle gottesdienstlichen Handlungen leiten, so findet sich doch weder bei ihm noch einem andern alten Schriftsteller eine Andeutung, dass sich die gallische Priesterschaft an dem Ceremoniel der Todtenbestattung betheiligt habe. Eben so wenig mischten sich bei den Germanen, so viel uns die Quellen belehren, die Priester in die Bestattung der Todten. Bei den Griechen und Römern galt es für eine Verunreinigung, wenn der Priester mit Todten in Berührung kam. Was die Ableitung des Wortes *cercueil* von *circulus* betrifft, so besteht zwischen diesen beiden Ausdrücken keine Verwandtschaft. Siehe Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Etym. Wallon *sarkò caveau où l'on met les morts*; picard, *sarken*, *sarkeul*, Berry *sarqueu*, *serqueu*, *sarcu*, *sercœur*. bas lat. *sarcus* de l'ancien haut-allemand *sarc*. mod. *sarg*.

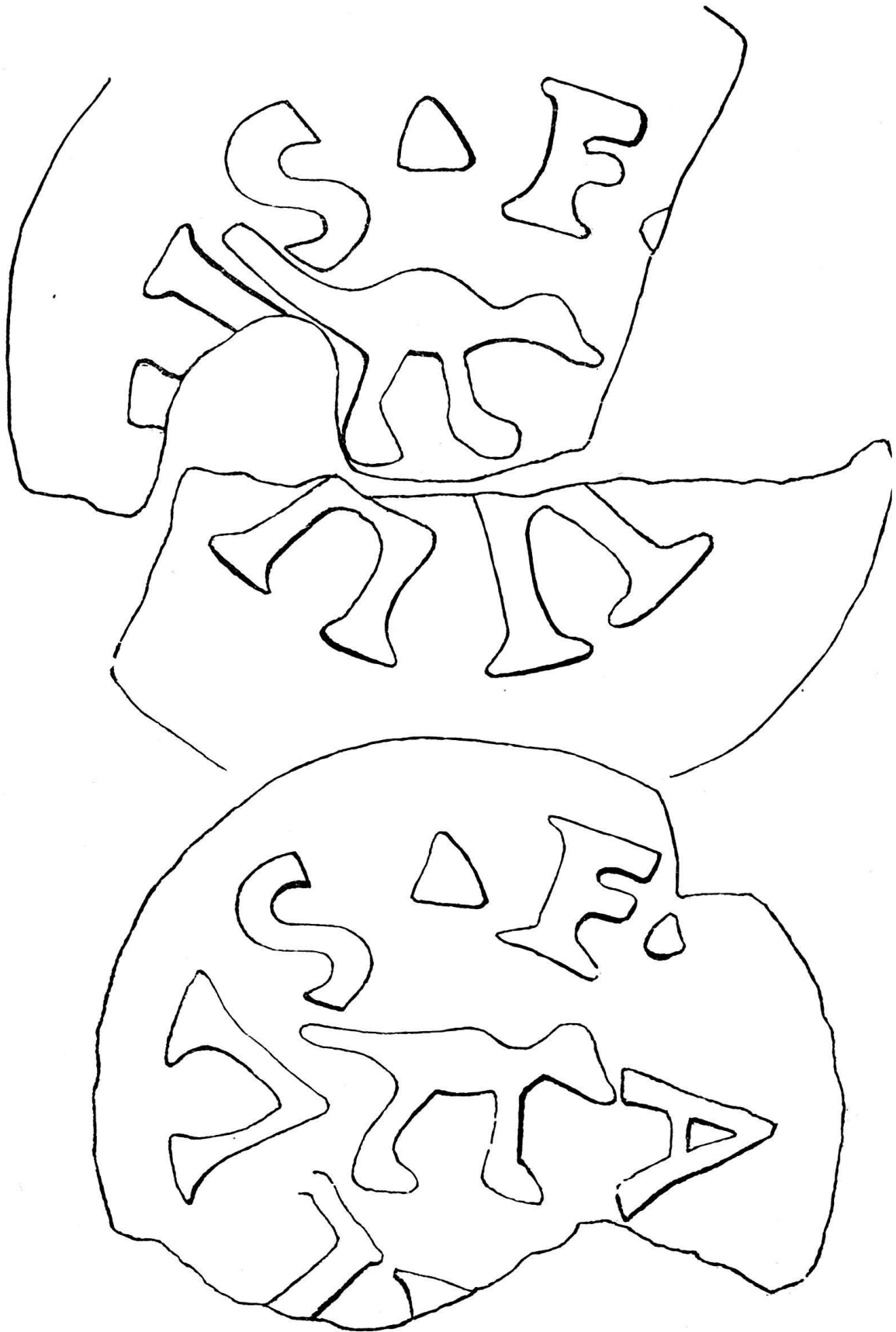
F. KELLER.

## 97.

### Inschrift an einem Aschentopfe, der in einem gallo-römischen Grabhügel zu Ellikon (Zürich) gefunden wurde.

Im ersten Jahrgange dieses Anzeigers (Berichte der antiq. Ges. 1868. S. 40) haben wir eine kurze Beschreibung von zwei zu Ellikon an der Thur befindlichen Grabhügeln mitgetheilt, deren Abdeckung im J. 1865 vorgenommen wurde. Der Inhalt des einen dieser Grabhügel ist an dem angeführten Orte mit folgenden Worten angegeben:

„In der Mitte des Hügels fand sich ein gallischer Topf mit Kohlen und Knochenresten gefüllt, ein paar eiserne Nägel, die zum Zusammenhalten des Holzstosses bei der Verbrennung des Leichnams gedient hatten. Einen Fuss tiefer kamen unter einer grossen Zahl von Fragmenten gallischer und römischer Gefässe, zerbrochener Glasviolen und eiserner Nägel ein paar Töpfe zum Vorschein, die ebenfalls Kohlen, Asche und einige Knochenreste enthielten. Diese zwei Töpfe sind in zweifacher Beziehung eigentliche Curiosa. Sie sind von gallischer Fabrikation, aus freier Hand geformt, aus einem stark mit Quarzkörnern vermengten Thone verfertigt und schwarz von Farbe. Merkwürdig ist ihre Form, die sich von derjenigen eines gewöhnlichen Blumentopfes nicht unterscheidet, und in den vielen Grabhügeln, die ich habe öffnen lassen, nie angetroffen wurde. Noch merkwürdiger ist der Umstand, dass auf der 4½ Zoll breiten Aussenseite ¾ Zoll lange, im Kreise herumlaufende, in starkem Relief vortretende römische Buchstaben angebracht sind. Vielleicht sollten sie den Namen des Töpfers: ATILIVS. F. (fecit) bezeichnen; da aber ein Paar Buchstaben ganz schlecht geformt sind, ist man der Lesung nicht sicher. Innerhalb des Buchstabenkreises befindet sich die Darstellung eines Thieres, welches die grösste Aehnlichkeit mit einem Vogel zeigt, aber mit zwei Paar Füßen versehen ist. Bild und Schriftzüge sind bei beiden Töpfen einander ähnlich und durch Eindrücken des noch



weichen Thonbodens in eine Matrize, die bei beiden Töpfen verschieden ist, hervor-gebracht. Die römischen Scherben bestehen der Mehrzahl nach aus samischer Erde und zeigen auf ihrer Aussenseite Guirlanden und Jagdscenen.

„Ganz unten auf dem ursprünglichen Boden bezeichnete eine 14' lange und fast eben so breite Kohlenstätte und unter dieser die roth gebrannte Walderde den Ort und den Umfang des Holzstosses, auf welchem der Todte verbrannt worden war.

„Dieser Hügel stammt nach meinem Dafürhalten aus dem Anfang römischer Herrschaft in unserm Lande und veranschaulicht den allmäligen Uebergang der Eingebornen zur römischen Lebensweise.“

Der von verschiedener Seite an uns ergangenen Aufforderung, nachträglich eine genaue Zeichnung der fraglichen Buchstaben in diesen Blättern mitzutheilen, entsprechen wir um so lieber, als das Vorkommen einer Stempelinschrift von so sonderbarer Form zumal an einem Grabhügelgefässe zu den seltensten Funden gezählt werden darf.

Dr. F. KELLER.

## 98.

### Römischer Fund zu Seeb bei Bülach.

Eine halbe Stunde südlich von Bülach liegt zur westlichen Seite der Zürich-Schaffhauser Strasse die im Anzeiger 1868 S. 66, ferner in den Mittheilungen der antiq. Ges. Bd. XV S. 114 und im Bülacher Neujahrsblatte 1861 erwähnte Anhöhe, welche die höchst merkwürdigen, ausgedehnten Trümmer einer römischen Villa mit ihren verschiedenen Bestandtheilen birgt.

Die Baustätte ist der schmale, nach der Nordseite in Terrassen sich absenkende, lang gestreckte Rücken eines Hügels, der sich etwa 10 Meter über die an Denkmälern aus der celtischen Periode (Grabhügel, Refugien) reichen Ebene erhebt. Sie liegt unmittelbar neben der mit der eben erwähnten Schaffhauser Strasse zusammenfallenden alten Römerstrasse, die von Zürich nach Eglisau lief und durch mehrere römische Niederlassungen, als deren bekannteste die von Kloten genannt werden kann, bezeichnet ist.

Ueber das Alter und die Dauer dieser Niederlassung geben einestheils die hier vorkommenden, unter der Regierung des Kaisers Claudius verfertigten Dachziegel der XI. und XXI. Legion, andernteils die unter Valentinianus geprägten Münzen genügenden Aufschluss, indem sie unwiderleglich beweisen, dass die erste Anlage derselben in die Mitte des ersten Jahrhunderts, das Ende derselben in die zweite Hälfte des vierten Jahrhunderts fällt, wodurch das dreihundertjährige Bestehen der Villa zu Seeb constatirt ist.

Die Disposition der zur Villa gehörenden Gebäude war durch das Terrain vorgezeichnet und Nachgrabungen, die in den Jahren 1852—54 und 1867—68 hier vorgenommen wurden, scheinen die Annahme zu rechtfertigen, dass das Herrenhaus (die Villa urbana) die Höhe des Rückens einnahm, während die Wirthschaftsgebäude (die Villa rustica oder fructuarica) auf die Abhänge und an den Fuss desselben verlegt worden waren.



Der bis jetzt untersuchte Theil der Gebäulichkeiten beschränkt sich übrigens auf den östlichen Flügel der Anhöhe. Hier sind eine Menge Geräthschaften aus Eisen und Bronze gefunden worden, deren Bekanntmachung, wie ich hoffe, nicht unterbleiben wird. Hier kam auch die Heraklesstatuette zum Vorschein, welche im Anzeiger 1868 beschrieben worden ist.

Verflossenen Winter und letztes Frühjahr hat Herr Jakob Meier, Mülli's, in Seeb, neben dem früher urbar gemachten Abschnitte der Hügelfläche ein neues Stück des vormals mit Föhren und Gebüsch besetzten Bodens umgebrochen und einen höchst beachtenswerthen Fund gemacht. Neben verschiedenen Geräthschaften aus Bronze und Eisen kam unter der Schaufel der Arbeiter ein Fragment einer colossalen Gewandstatue aus Bronze (im Gewicht von zwei Pfund) zu Tage, welches nach dem Urtheile von Kennern der vordere Theil des linken, über den Arm herabhängenden Aermels gewesen zu sein scheint. Die Statue war hohl gegossen — die Dicke der Schale beträgt etwa 3 Millim. — und so weit sich nach den wenigen sichtbaren Falten urtheilen lässt, — war die Arbeit mit Sorgfalt ausgeführt. Welche Gottheit das Ganze vorstellte, lässt sich begreiflicher Weise aus den wenigen Bruchstücken des Gewandes nicht entnehmen.

Wenn irgend wo, so sind hier theils auf dem Rücken des Hügels, theils auf der Ebene, wo sich Gemäuer nach allen Seiten verzweigt, Nachgrabungen dringend geboten, auch wenn dieselben bedeutende Opfer erfordern würden.

Die Gewissheit, dass, nachdem die Villa durch Einäscherung ihren Untergang gefunden, diese Stelle nie wieder mit Wohnungen besetzt, nie umgebrochen wurde, ist ein Umstand, der dem Unternehmen einen überaus günstigen Erfolg verspricht.

UTZINGER.

## 99.

### Traces de voies romaines au pied du Jura.

On rencontre dans plusieurs localités des environs d'Orbe les traces encore existantes d'une voie romaine paraissant avoir suivi le pied du Jura avec embranchements aux différents passages qui conduisaient en Séquanie; ainsi: Près de Bière (chemin de l'Estraz); dans le bois de Ferment au-dessus de Morges et à l'Isle ou elle porte le nom de Chemin Magnin ou Chemin de la Reine Berthe.<sup>1)</sup> Quant aux embranchements de cette voie, nous en avons reconnu deux bien authentiques. La première passait à Lignerolles dans la propriété d'un nommé Roy qui en a découvert, il y a 3 ou 4 ans, un tronçon, enfoui sous des amas de pierres qu'on y entassait depuis des siècles à mesure qu'on défrichait les terrains voisins. Les pavés de la chaussée étaient encore intacts sur une longueur de 30 à 40 pieds

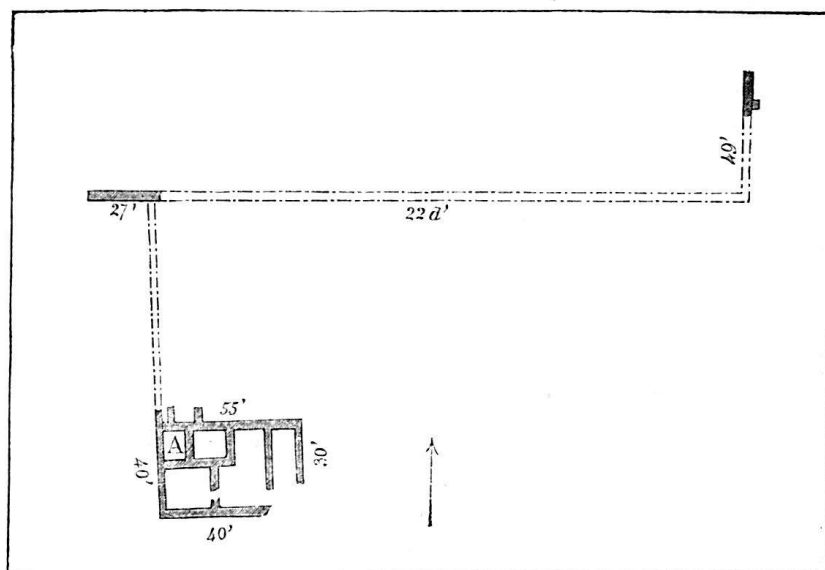
<sup>1)</sup> On retrouve partout cette même tendance à rapporter les monuments antiques à des personnages ou des époques qui ont laissé une profonde empreinte dans les traditions populaires: Près de Compiègne (Oise) une route romaine conduisant à la ville romaine, découverte et explorée par Mr. de Roussy, porte le nom de chaussée de Brunehaut. A Morat d'anciens tumuli sont appelés Burgunder-Hübel; tous les retranchements antiques passent en France pour des camps de César; à Sorrente près de Naples on désigne comme bains de la reine Jeanne les ruines d'un temple d'Hercule etc.

De nouvelles découvertes permettront peut-être de déterminer plus tard le parcours de ces différentes voies, mais aujourd'hui les lacunes sont trop grandes et ce serait faire une œuvre inutile et fantastique de prétendre indiquer la direction de ces chemins en prenant comme seuls points de repère les quelques ruines romaines qu'on rencontre au pied du Jura, car on sait que les ingénieurs romains construisaient leurs grandes voies autant que possible en ligne droite sans se préoccuper des villages et bourgs de peu d'importance. Pour n'en citer qu'un exemple, nous rappellerons que la grande voie de l'Estraz, allant d'Enteroche à Yverdon, et qui figure dans la carte de Peutinger, longeait le marais en laissant Urba à quelque distance au-dessus d'elle.

de BONSTETTEN.

de BONSTETTEN.

## Les fouilles de Chézard.



Il y a à peu près un an qu'un propriétaire du Grand Chézard au val de Ruz, Mr. Denis Tripet, vint m'annoncer, qu'il était disposé à faire des fouilles dans un

champ qu'il possède en dessous du village sus mentionné, dans un lieu où la tradition plaçait le château de Baccontour.

Ce lieu n'était point inconnu aux archéologues, on y avait déterré au commencement de ce siècle des tuiles, et surtout des tuyaux en plomb, dont la matière avait servi à fondre des balles pour tirer à la cible.

Mr. Otz, directeur du cadastre, ayant été sur les lieux avait constaté, que les tuiles trouvées dans cette localité, étaient des tuiles romaines ; on pouvoit donc être assuré que des fouilles, exécutées sur ce point, donneraient un résultat intéressant.

La chose était d'autant plus certaine que Mr. Tripet apportait lorsqu'il me fit sa visite, une fort belle tuile romaine parfaitement conservée et m'assura, qu'on en trouvait encore beaucoup de semblables.

Les propositions de Mr. Tripet furent acceptées, et plus tard la société d'histoire du canton de Neuchâtel vota une somme de 200 frs., afin de couvrir les frais de cette exploration. Elle nomma de plus Mr. le professeur Desor, et l'auteur de cette notice, pour diriger les fouilles.

Les ruines près de Chézard sont situées à 5 minutes au Sud-Ouest de ce village, sur un mamelon en forme de terrasse qui se trouve à droite de l'ancien chemin qui conduisait de Fontaines à Chézard, 100 à 150 pas après le coude qu'il fait pour entrer dans le dit village. Un poirier sauvage, qui a cru à l'angle principal des ruines en désigne parfaitement la place.

La tradition, et les historiens du pays sont d'accord pour dire qu'un chemin romain, peut être même plus ancien suivait le pied de la chaîne de Tête de Ran depuis Rochefort au Paquier, et conduisait au Vallon de St.-Imier, il est donc naturel de trouver soit sur le dit chemin soit à proximité, des traces de la civilisation des romains. C'est bien aussi dans des positions semblables, que se trouvent, en tous pays, les restes des habitations de cette époque si intéressante.

Les ruines de Chézard ne sont pas apparentes, on ne les voit que lorsqu'on est sur place, car il n'y a plus que les fondements d'un bâtiment assez considérable, et dont les restes présentent des matériaux assez bien travaillés et assez choisis pour en laisser conclure, que l'habitation romaine, dont on a les restes sous les yeux, était celle d'un propriétaire à son aise. Nous n'osons par dire riche, parceque en nôtre qualité de tard venus, nous n'avons pas trouvé des objets de grande valeur, néanmoins ce que nous avons recueilli, nous autorise à soutenir, que les fondements que nous avons mis au jour, sont ceux d'une villa romaine, dont le propriétaire était dans l'aisance. Le lecteur pourra aisément s'en convaincre lorsque nous lui dirons, que l'on trouve dans les débris un grand nombre de plaques, et de fragments de marbre du pays, et même des morceaux de marbre d'Italie, que l'on a trouvés dans ces ruines les restes d'un bain dallé en marbre indigène, et dont les parois étaient revêtues du même marbre à la hauteur de 56 centimètres. Ce revêtement se composait de plaques de 56 centimètres de haut, de 14 cent. de large, et de 3 cent. d'épaisseur. Les parois supérieures de cette chambre de bain étaient peintes à fresque, en bleu et en rouge, puis aussi en brun sur fond blanc. Comme les fragments de cette peinture sont de petite dimension, il est impossible de dire, si elle représentait des dessins quelconques ; les fragments de couleur brune peuvent faire supposer des espèces d'arabesques.

De petits cubes en pierre calcaire se trouvent en grand nombre dans les débris, ils sont tous de même couleur celle de la pierre naturelle (calcaire), et faisaient partie d'un pavé à la mosaïque, qui d'après ces matériaux devait être très-simple ; toutefois la mosaïque la plus simple indique toujours un certain luxe, et une position au-dessus de la moyenne.

Les débris de poterie sont nombreux, mais de peu de valeur, sauf un morceau de vase recouvert d'un vernis brunâtre lequel paraît comme semé de paillettes d'or. Ce morceau curieux est pour le moment entre les mains de notre collègue Mr. Célestin Nicolet de la Chaux-de-Fonds.

En fait de trouvailles, une des plus intéressantes est celle de deux pierres d'une meule à bras, ajoutons à cela quelques fragments des tuyaux en plomb, qui amenaient dans la chambre de bains l'eau d'une source située sur le territoire de Cernier, et qui maintenant va grossir le ruisseau qui passe au midi des ruines. Une des pièces de la maison contenait les restes d'un hypocauste ; et toutes ces pièces étaient établies sur un fond de béton, formé de briques, pilées et de mortier ; ce béton est plus dur que la pierre.

Il ne faut pas s'étonner si les trouvailles n'ont pas été plus riches et plus abondantes ; il y a des siècles, que la villa de Chézard a été fouillée dans tous les sens, et ceux qui y trouvèrent soit des monnaies romaines, soit des objets de valeur, se gardèrent bien d'en parler, de vagues traditions parlent de monnaies d'or et d'ornements de même métal, ces traditions peuvent être vraies, mais nous n'avons aucun moyen de les contrôler.

Les environs de la villa de Chézard étaient habités de la même manière que cette localité, car un poinçon d'un joli travail fut trouvé il y a plusieurs années en creusant les fondements d'une maison au village de Cernier. Le dit poinçon montre que cette localité était occupée par des hommes sachant écrire, ce qui indique une position sociale supérieure. Le propriétaire de cet objet Mr. Veuve, sellier, à Cernier, en a fait don au Musée de Neuchâtel.

C'est aussi dans ce Musée que seront réunies toutes les pièces remarquables trouvées dans les fouilles dont nous venons de parler, et cela d'après une décision de la société d'Histoire.

La villa près de Chézard, était-elle une propriété particulière, ou bien l'habitation d'un officier romain chargé de surveiller une communication assez importante puisque le chemin de Rochefort au Paquier reliait aussi la grande voie romaine d'Ariorica (Pontarlier) à Aventicum (Avenches) avec celle qui passait par Pierre Pertuis ? Ces hypothèses peuvent être admises, mais comme hypothèses seulement, elles n'ont pas même une grande valeur. L'essentiel c'est que les fouilles de Chézard démontrent, qu'au Val de Ruz du temps des Romains, il y avait des constructions de luxe, et par conséquent une culture développée. Des traces de même nature se retrouvent près de Villiers, et près de Saules, espérons qu'il sera possible de les explorer comme on l'a fait à Chézard.

Au lieu d'une description des ruines, nous donnons une carte des environs de Chézard, et un plan des fouilles. Ces dernières qui ne sont pas terminées, font supposer qu'outre la maison principale, que nous avons fouillée, il y avait autour d'elle

un vaste enclos formé par une muraille dont on retrouve les fondements, et qui contenait d'autres bâtiments.

En terminant cette notice nous devons remercier les propriétaires des champs voisins de celui de Mr. Tripet, qui pour la plupart ont montré beaucoup de complaisance pour faciliter nos recherches. Nous regrettons de ne pas pouvoir adresser ce remerciement à tous les voisins, mais cela se modifiera, nous l'espérons, car enfin nos fouilles ne nuisent à personne, et elles intéressent certainement un grand nombre de personnes, et cela surtout au Val de Ruz.

*Neuchâtel*, en avril 1871.

de MANDROT, Colonel fédéral.

## 101.

### Tours d'observation et railways antiques dans le Jura bernois.

Le Nro. 2 de l'Indicateur d'antiquités suisses de cette année renferme un mémoire sur les tours d'observation de la rive gauche du Rhin entre le lac de Constance et Bâle par Mr. Ferd. Keller, qui confirme les nombreux rapports que j'ai déjà publiés dans les Monuments de l'ancien évêché de Bâle, volumes Mont-Terrible, Topographie du Jura oriental à l'époque celtique et romaine, Mémoire de la société jurassienne d'émulation, 1864. Indicateur 1869, Mémoire de la société pour les monuments d'Alsace, 1870, etc. etc. Les plans et profils, qui accompagnent mes notices, offrent la plus parfaite analogie avec ce que vient de publier Mr. Keller. Tout concourt à prouver que les Romains ont non seulement fortifié la rive gauche du Rhin, mais encore le Jura qui venait s'appuyer au fleuve près de Bâle. A cet effet ils ont multiplié les postes militaires, et en beaucoup de lieux, ils n'ont élevé que des tours en bois, avec des fortifications offrant plus au moins de relief, selon les circonstances locales et l'importance du site. Les tours en pierres n'étaient pas toutes bâties en beau romain, comme l'a fort bien observé Mr. Keller. On était souvent pressé de construire et l'on s'est servi des matériaux trouvés sur place et que fournissait ordinairement le creusage des fossés dans le roc, ce qui donnait de véritables carrières.

Ce sont ces tours qui ont servi de noyau et aussi de modèles aux premiers châteaux du moyen âge, ainsi que nous avons pu le constater en écrivant l'histoire et faisant les plans des châteaux de l'ancien évêché de Bâle. (Manuscrit de plus de deux milles pages et de mille planches).

Un mémoire publié en 1869 par Mr. Caillemer, professeur de droit à la faculté de Grenoble, sur les railways ou chemins à rainure dans l'antiquité grecque, est venu confirmer mes découvertes de voies pareilles faites en divers lieux du Jura et tout particulièrement sur le passage de l'antique voie d'Aventicum à Raurica par Pierre-Pertuis. Mr. Caillemer prouve l'existence dans l'ancienne Grèce de ces voies étroites taillées dans le roc, n'offrant de place que pour un char, et obligeant de rétrograder ou de s'écarter avec plus ou moins de difficulté quand on se rencontrait dans ces chemins. Il fournit un grand nombre de citations prouvant les embarras



qu'occasionnaient ces rencontres, et il démontre que les chemins avaient des ornières taillées dans le roc et nullement produites par frottement des roues.

Lorsqu'en 1866 j'ai envoyé à la société d'émulation du département du Doubs une notice sur mes premières découvertes à Pierre-Pertuis, Mr. Castan a prétendu que les ornières et les rainures transversales étaient le résultat de l'usure et non pas le travail du pic. J'ai voulu prouver l'erreur de ce savant collègue en faisant de nouvelles recherches que la même société a publiées en 1868. La planche qui accompagne la notice et les détails du texte démontrent que mes premières observations étaient justes et depuis lors j'ai retrouvé diverses autres traces de ces voies étroites à rainures longitudinales, pour les roues, et transversales, dans les pentes, pour empêcher les chevaux de glisser sur le roc. Les sentiers longeant un des côtés de la voie, et taillés, comme elle dans le rocher servaient de passage aux piétons, dans la rencontre des chars, occupant absolument toute la largeur de la voie.

Dans les lieux, où ces chemins ne sont pas tracés sur le roc, ils sont parfois creusés plus au moins profondément dans le terrain, mais toujours excessivement étroits. Souvent ils ne sont pas empierrés et l'on en remarque plusieurs parallèles ou voisins qu'on suivait d'après l'état plus ou moins praticable qu'ils offraient. On en voit à côté des traces romaines.

Ces voies étroites remontent, chez nous, aux temps préhistoriques et il est fort remarquable de les voir usagés dans l'ancienne Grèce. Il y a encore de nombreux tronçons de ces chemins dans le Jura bernois qui ont échappé aux restaurations des routes et leur étude serait d'un grand intérêt.

A chaque instant je retrouve dans ces montagnes des traces de leur occupation à l'âge de la pierre. Telle est une hachette en néphrite près de la chapelle de Bassecourt qui renferme une pierre levée encore en vénération. Ailleurs j'ai recueilli des broyens, des cailloux aplatis qui ont servi à cuire des galettes, des poteries du même âge et autres objets, qui tous ensemble indiquent la dispersion de la population primitive dans des lieux actuellement inhabités et même peu habitables.

A. QUIQUEREZ.

---

## 102.

### Römische Villa in Erlinsbach (Solothurn).

Da wo der bekannte Pass über den Jurasattel der Schaafmatt nahe bei Aarau aus dem Aarethal in das Baslergebiet sich öffnet, liegen an einander stossend die beiden gleichnamigen Dörfer Erlinsbach, von denen das eine zum Kanton Aargau, das andere zum Kanton Solothurn gehört. Sie werden blos durch den Erzbach getrennt, dessen Name an die in der Nähe befindlichen Bohnerzgruben erinnert, welche schon in ältern Zeiten und neuerdings, in den Fünfzigerjahren, ausgebeutet worden sind. Beide Dörfer breiten sich an sonnigem Weingelände aus und ziehen sich hinauf bis wo das Seitenthal sich in verschiedene engere Schluchten theilt, in deren einer das romantisch gelegene Lorenzenbad liegt.

Gegenwärtig wird im solothurnischen Erlinsbach eine neue Kirche auf derselben Stelle gebaut, wo die alte, dem heiligen Laurentius geweihte gestanden hat und im

verflossenen Märzmonat niedergerissen wurde. Sie trug über ihrer hintern westlichen Eingangsthüre die Jahreszahl 1447, und hatte im J. 1466 auf der gleichen Seite noch einen Anbau erhalten, welcher 1650 neu hergestellt wurde. Aber auch schon vor 1447 stand hier eine alte Kirche, so dass diese Stelle für Alterthumsforscher um so interessanter wird, als sie den Beweis leistet, wie frühe und ununterbrochen die dortige Gegend bebaut und bewohnt wurde.

In eine weit ältere Epoche aber führt uns die bei der Fundamentirung der neuen Kirche vor zwei Monaten gemachte Entdeckung von Ueberresten einer alt-römischen Niederlassung. In der Tiefe von  $9\frac{1}{2}$  Schuh stiessen die Arbeiter auf Gemäuer, das aus den bekannten, im römischen Alterthum gebräuchlichen kleinen Bausteinen bestand. Dazwischen fand sich ein Mosaikboden von ungefähr 10 Fuss Breite, dessen Länge aber nicht ermittelt werden konnte, weil er sich unter die Grundmauer des so eben bezeichneten Anbaues von 1466 hindurchzog, und aus Mangel an genügendem Interesse bei den Anwesenden nicht weiter verfolgt wurde. Dessenungeachtet zeigte sich das Interesse in der Weise, dass sofort ein Jeder im Dorfe sich ein paar Stücke Mosaikboden oder auch Wandmalerei, die zugleich zum Vorschein gekommen war, zum Andenken holte, an den schönen frischen Farben sich ergötzend. Wir haben seither mehrere solcher Ueberreste gesehen und uns daraus, wie aus den Erzählungen von Anwesenden überzeugt, dass die alte Niederlassung in Hinsicht auf Eleganz der im Jahr 1862 in Büelisacker aufgedeckten fast an die Seite gestellt werden darf (s. Anzeiger, Jhrg. 1862, Beilage zu Nr. 4).

So nun, ohne die weitem Dependenzen beobachtet zu haben, die zum Theil noch vergraben liegen mögen, kam man zufällig auf das Gemach mit dem Würfelboden und seinen oder des Nebengemaches Ueberbleibseln von gemalten Wänden, so wie auf das Hypocaustum, von dem sofort die Rede sein wird. Die Figuren des erstern bestehen aus sehr kleinen Würfeln und bildeten, so viel noch wahrzunehmen war, Blumengewinde und Sträusse von rother, brauner, gelber und weisser Farbe. Ich sah keine Spur von geometrischen Figuren wie in Büelisacker. Die Freskomalereien zeigten gleichfalls Blumen und Blätter, jedoch deutlich abwechselnd (sei es in horizontaler oder vertikaler Richtung) mit verschiedenfarbigen leeren Feldern, die durch breite weisse oder braune Linien tapetenartig von einander getrennt waren, nach folgender Weise:

Die Blätter waren grün und gelb und die Farben, wie schon bemerkt, noch sehr lebendig, sobald sie wieder angefeuchtet wurden. Obige Reihenfolge der Felder ist genau den Stücken entnommen, die mir zu Gesicht kamen. Die übrigen nach allen Seiten vertragenen Wandparzellen mögen noch andere mannigfaltige Zeichnungen gehabt haben.

Nicht gering war die Menge der hier hervorgegrabenen Branderde und Kohlenüberreste, der zerbrochenen Heizröhren mit ihren bald mit den Fingern, bald mit einem Instrumente auf der äussern Seite eingerissenen Furchen, der zerschlagenen Leistenziegel, von denen einige von ausnehmender Dicke und fast ganz erhalten waren. Auf keinem einzigen soll jedoch irgend ein Buchstabe wahrgenommen worden sein, so dass hier das Vorhandensein von Legionsziegeln nicht zu vermuthen ist. Gering hingegen war der Fund an Geschirrscherben. Eine derselben rührte von einer grossen, rothen, über 1 Fuss im Durchmesser betragenden Schüssel her.

Auffallender Weise will Niemand von der Entdeckung einer Münze etwas wissen, was zu bedauern ist. In frühern Jahren wurden wiederholt im nahen Aarau und in Kirchberg verschiedene Kaisermünzen gefunden und zwar solche von Domitian bis auf Theodosius den Grossen (81 bis 395 nach Christi Geb.), die aber in Absicht auf die Zeitbestimmung unserer Villa von keinem Werthe sind.

Schliesslich will ich auch das schon erwähnte Hypocaustum nicht ohne nähere Berücksichtigung lassen, welches ziemlich grossen Umfang gehabt zu haben scheint. Die von ihm übrig gebliebenen grossen, viereckigen Backsteinplatten und Schichten von röthlichem Ziegelmörtel bildeten den schwebenden Fussboden und wurden von niedern, etwa  $\frac{3}{4}$  Fuss hohen Säulen oder Pfosten getragen, die aus kleinern, ebenfalls quadratischen (in Büelisacker runden) Backsteinen konstruirt waren. Manche dieser Säulchen wurden von den Erlinsbacherarbeitern ganz und unbeschädigt herausgehoben. Einen Theil dieser Rudera nebst den Ziegeln und Heizröhrenstücken sah ich selbst noch vor Kurzem auf der merkwürdigen Baustelle.

Aarau, Ende Mai 1871.

URECH.

### 103.

#### Monnaies suisses et étrangères trouvées à Cudrefin.

En pratiquant une fouille sous l'aire d'une grange récemment détruite par le feu, on a trouvé à Cudrefin, petite ville du Vully, environ 600 monnaies en or, argent et billon. Ces pièces recommandables par leur bonne conservation, présentent une grande variété de dates et comprennent plusieurs exemplaires d'une certaine rareté. Le Musée cantonal de Vaud a, sur ma proposition, acquis cette trouvaille dont voici le resumé sommaire:

**Uri:** 56 Schillings avec les dates 1605, 1608 à 1612, 1614 à 1616.

**Uri et Unterwald:** 13 Schillings.

**Uri, Schwytz et Unterwald:** 1 Schilling.

**Zoug:** 86 Kreutzers sans date, mais offrant dix variétés de coin.

**Fribourg:** 28 Kreutzers de 1560 à 1616.

**Berne:** 25 Kreutzers de 1531, 60, 62, 63, 65, 84, 1612, 17, 19. 1  $\frac{1}{2}$  Kr. 1618.

**Lucerne:** 98 Schillings, quelques-uns sans date, les autres de 1598 à 1617.

**Soleure:** 6 Kreutzers 1562, 64, 72.

**Glaris:** 4 Schillings sans date, SAN. FRIDOLIN' MO. NO. GLARONEN.

Cette monnaie est peu commune.

**Schaffhouse:** 1 Dicken de 1614.

**Evêché de Bâle:** 6 Kreutzers sans date de Jacques Christ. Blaarer de Warten-see (1575 à 1608).

**Evêché de Sion:** 1 Kreuzer de 1594 (le chiffre 4 retourné) de Hildebrand I. de Riedmatten (1565 à 1604).

**Genève:** 6 pièces de 9 deniers (Kreutzers depuis 1593) des années 1595, 8 et 1619.

**Baronnie de Haldenstein:** 2 Kreutzers sans date de Thomas d'Ehrenfels (1611 à 1623).

**Principauté de Neuchâtel:** 1 Demi-Kreutzer sans date. 219 Kreutzers des années 1591 à 1615. 2 Demi-Batz, 1614 à 1615.

A ces monnaies frappées sur le sol Suisse il faut ajouter les pièces étrangères suivantes :

**Duché de Milan:** Demi-Tallaro de Philippe II. 1588.

**Plaisance:** Tallaro d'Alexandre Farnèse 1592.

**Dauphiné:** Ecu d'or de Charles VIII. de France.

**Duché de Lorraine:** 2 petites monnaies frustes de Charles III.

**Ville de Metz:** 1 dito sans date.

**Abbés de Murbach et de Lure:** 16 Kreutzers sans date de Léopold d'Autriche, administrateur de Murbach (1601 à 1632).

**Saxe Electorale:** Thaler d'Auguste 1585.

**Dantzig:** Ducat d'Etienne, roi de Pologne (1575 à 1586) avec la date de 1586. Cette monnaie est assez rare.

**Over Yssel:** Ducat de 1603.

**Zélande:** Double Ducat de Philippe II.

**Gueldre:** Demi-Snaphaan de Nimégue sans date.

**Turquie:** Pièce d'or nommée Funduk, au nom d'Ahmed fils de Mohammed III. (1603 à 1617) et portant la date de 1012 de l'hégire.

La trouvaille de Cudrefin, comme on le voit, est bien variée dans sa composition et l'on se demande surtout, par quelle aventure cette dernière monnaie, frappée à Constantinople, avait pu si promptement parvenir dans nos contrées.

A quelle époque le trésor at-il été confié à la terre, par qui et dans quelles circonstances, je vais essayer de le dire.

La date la plus récente parmi toutes ces monnaies ne dépasse pas 1619, c'est donc vers ce moment quelles ont été enfouies; nous en trouverions d'ailleurs, au besoin, la preuve dans l'examen des 222 monnaies Neuchâteloises qui forment la masse principale du dépôt et offrent la série non interrompue des Kreutzers de la principauté jusqu'à 1619 et non au-delà.

Le petit trésor aujourd'hui rendu à la lumière peut avoir simplement appartenu à un habitant de Cudrefin, mais en raison de la composition, j'aime mieux le considérer comme le pécule de quelque marchand forain trafiquant entre Neuchâtel et les Cantons allemands: la grosse quantité de monnaies Neuchâteloises d'une part et celles non moins nombreuses de Lucerne, Zoug et Uri de l'autre, indiqueraient dans ce cas les deux points extrêmes de ce négoce ambulante.

Peut-être aussi avons-nous sous les yeux la fortune plus ou moins légitime de quelqu'un de ces nombreux soldats rassemblés en ces parages et à cette époque par Berne et Fribourg sur le point d'en venir aux mains.

On se rappelle qu'en cette même année 1619 les deux villes profondément divisées à la suite de questions religieuses soulevées par l'introduction de la réforme dans les paroisses mixtes de Penthéréaz et de Poliez le Grand, firent de grands préparatifs de guerre et que pendant longtemps les populations restèrent dans l'appréhension d'une lutte sérieuse.

Les renforts se recrutaient de toutes parts au-dehors comme au-dedans <sup>1)</sup>, le conflit semblait imminent; il fut cependant évité, mais ce fut pour beaucoup de gens, on en conviendra, le vrai moment d'enfouir son argent.

<sup>1)</sup> L'évêque in partibus de Lausanne, entre autres, Jean de Watteville, écrivait de Paris à Messieurs de Fribourg pour leur offrir sa coopération, cinq cents cavaliers et de plus „bales et pouldres de canons.“

A. MOREL-FATIO.

## 104.

### Culturhistorische Miscellen.

#### i) Zur Geschichte der Popularität des Andenkens Karl's des Grossen in Zürich.

Die Zimmerische Chronik hat die liebenswürdige Gewohnheit, in ihren Abschnitten oft von einem Stoffe auf einen zweiten, vom zweiten zum dritten und noch weiter sich führen zu lassen, so dass dann meist mit Gewalt sich die Erzählung nach einer langen Abschweifung losreisst und zum abgebrochenen Anfange zurückkehrt. Zur Uebersichtlichkeit trägt dieser Umstand nicht bei; aber wie manche anmuthige Geschichte oder lustige Schnurre danken wir dieser Anordnung oder vielmehr diesem Mangel an Ordnung.

Ein Capitel <sup>1)</sup> redet von Herrn Gottfried von Zimmern, von dessen Bastardsohn Heinrich <sup>2)</sup> u. s. f., erzählt insbesondere vom ersten allerlei Anekdoten und kömmt auch auf einen 1442 in der Fastnachtszeit zu Horb verzehrten, fünfhundert Pfund schweren Vierundzwanzigender zu sprechen, den auch Herr Gottfried als einer von sechshundert Essern — das ist die ganze auffindbare Ideenassociation — verthilgen half.

„Und bei dem ungewonlichen grossen hirss mit dem seltzamen gehürn do fellet mir ein die historia mit aim hirss, der bei ainhundert jaren ongefärllich, oder mer, bei oder im Zurichgepiet ist gefangen worden“. Die Zürcher fanden beim Zerwirken des Thieres im Halse eine grosse Schwierigkeit, und siehe — in Haut und Fleisch verwachsen wurde ein breitgeschlagener goldener Ring gefunden. Den liess man säubern und Folgendes las man darauf:

„Jäger, lieber, lass mich leben!

Diss halsband hat mir kaiser Karle geben“.

<sup>1)</sup> Barack's Edition: Bd. XCII. pp. 166—182, die Geschichte vom Hirschen p. 179.

<sup>2)</sup> An Bastardkindern („ledigen Kindern“) mangelte es überhaupt im Zimmern'schen Geschlechte nicht. Barack's Index, diese so höchst aufschlussreiche Arbeit, nennt sieben solche „Zimberer“, „Zimberle“, „Zimmerle“, allein es hatte noch viel mehr in der Chronik nicht dem Namen nach aufgeführte. Der aus e) uns bekannte Gottfried Werner hatte deren acht, wovon zwei Söhne vom Vater ein eigenes Wappen zu führen erhielten, und der Vater setzte seine rechtmässigen Töchter wegen der Bastarde hintan. Die Söhne verthaten viel Geld auf hohen Schulen. Nicht allen Bastarden ging es freilich so gut: Johann Werner gab seine Tochter Berbelin seinem Diener, dem Reuterhans, zur Frau. Eben Herr Gottfried war „nie verheiratt, seind im dosh vill kinder geschenkt worden“: die Töchter versorgte er meist in Frauenklöster; ein Sohn Hans wurde Pfarrer, successive in den Zimmern'schen Residenzen Messkirch und Oberndorf, „wiewol er nit vil lobs darvon erlangt“.



„Solch halssband wurt noch zu unser zeiten zu Zurich in der statt behaltens verwart neben ander kostlichen klainoten, die sie usser Frawenmunster daselbst und in ander clöster und gestiften geraubt“<sup>1)</sup>: so schreibt der katholische Verfasser im 16. Jahrhundert. Und weiter will er wissen, man habe in den Zürcher Büchern und Annalen gefunden, Kaiser Karl habe einst einige junge Hirsche fangen, mit solchen goldenen Halsbändern versehen und wieder laufen lassen. „Dessen ist diser hirss ain gute zeugknus“<sup>2)</sup>.

1) Ueber die letzte Aebtissin von Fraumünster, die in **e)** genannte Katharina von Zimmern, wird Bd. XCII. p. 158 gesagt, sie habe unlöblich gehandelt, „das sie diz alt kuniglich gestift, so bei keiser Ludwigs des ersten zeiten — (natürlich zu verbessern) — gestift und erbawen, von merthails römischen kaisern und kunigen begabt und erhalten worden, also verlassen und das umb ain laibgeding der statt Zirrich übergeben und eingeraumt hat“. Dort steht am Schlusse der Erörterung: „Aber wie die alten gesprochen, das die waiber lange klaiden tragen, dargegen aber kurze sinn haben, beschaint sich in diser handlung wol“.

2) Auf eine ähnliche Sage, die sich an einen mittelalterlichen Kaiser anknüpft, verweist der Herausgeber, Dr. Barack, in den „Nachträgen“ (Bd. XCIV. p. 428): 1497 sei zu Kaiserslautern ein Hecht gefangen worden, der in griechischer Sprache die Inschrift trug: „Ich bin derjenige Fisch, so am ersten unter allen in diesen See gethan worden durch die Hände Kaiser Friedrich's des Zweiten, den 5. October 1230“ (Friedrich war damals aber in Italien). Aber gänzlich dasselbe soll sich auch mit einem Hechte im Böckingersee bei Heilbronn zugetragen haben, wobei dieselben Daten genannt werden (vgl. Beschreib. des Oberamts Heilbronn: p. 262, Anm.).

#### k) Zur finanziellen Geschichte der Betheiligung Oesterreich's am alten Zürichkriege.

Herr Werner von Zimmern, den wir aus **g)** und **h)** kennen, war, als Oesterreich in den alten Zürichkrieg sich einzumischen begann, Friedrich III. mit Zürich sein Bündniss schloss<sup>1)</sup>, noch „ain junger unverheiratter herr“, so dass er sich entschloss, gleichfalls dem Hause Oesterreich zuzuziehen, und zwar mit zwanzig wolgerüsteten Pferden<sup>2)</sup>. Das geschah 1443. Aber Werner diente dem Hause Oesterreich nicht blos persönlich; sondern als grosser Mangel an Korn und Geld eintrat, streckte er eine ansehnliche Menge Getreide, ebenso eine beträchtliche Summe Geldes zur Unterhaltung des Kriegsvolkes freiwillig vor, und all das belief sich mit dem ihm gleichfalls noch geschuldeten Solde für seinen Kriegsdienst auf etliche tausend Goldgulden. Allerdings hatte Werner hiefür, wie es schien, genügende Garantie<sup>3)</sup>. Später aber fand er, aus seinem Dienste beurlaubt, trotzdem dass der Termin bereits

1) Bd. XCI., wo diese Geschichte pp. 320—322, wird p. 320 der Ursprung des Krieges darin erblickt, dass die Zürcher mit den Glarnern und Schwyzern, „von wegen des fruchtkaufs“, den die Zürcher diesen ihren Nachbarn verweigerten, in Streit gerathen waren, also in einem der begleitenden Nebenumstände. Leider fasst sich die Chronik betreffend den Antheil Zimmern's am Kriege ziemlich kurz: „Was nu baiderseits damals gehandelt, wurd umb geliebter kurze willen mit schweigen umgangen“ (p. 320).

2) Das wird durch Bullinger, auf dem Joh. Müller (Leipz. Ausg. Bd. III., p. 666) fusst, bestätigt. Bullinger zählt auf: Ludwig Graf von Helfenstein und seine Gesellschaft mit 80, Hans von Landeck mit 30, Graf Heinrich von Bitsch mit 20, Werner von Zimmern mit 20 Pferden, u. s. f.

3) Als seine „Obersten“ bezeichnet die Chronik neben dem bekannten Markgrafen Wilhelm von Hochberg auch den Grafen Ludwig von Helfenstein. Diese zwei, sammt Melchior von Blumenegg Ritter, Albrecht von Klingenberg und Ulrich Truchsess von Diessenhofen hatten „im dafür versprochen, auch darüber gnugsame versicherung aufgericht“.

verstrichen war, keine Befriedigung seiner Forderungen; denn durch den Kriegszug nach Zürich waren über 60,000 Gulden Unkosten im Ganzen verursacht worden, welche Markgraf Wilhelm theils bei der Stadt Zürich, theils unter der zürcherischen Bürgerschaft auf Rechnung seiner Kriegsherren aufgenommen hatte, und doch hatte selbst all dieses Geld zur Befriedigung der durch das entlassene Heer noch zu stellenden Ansprüche nicht ausgereicht. Als nun Zürich mit den Eidgenossen seinen Frieden wieder geschlossen hatte, wollte dasselbe die entstandenen Kosten, so weit dieselben die geworbenen Reisigen betrafen, nicht tragen; aber auch Oesterreich erklärte sich als nichts schuldend, da ja der Krieg um der Zürcher willen begonnen habe. So erhob sich grosser Streit wegen dieser Kostenfrage. Erst 1452 verständigte man sich gütlich darüber in Constanz<sup>1)</sup>. Inzwischen aber mussten Werner von Zimmern und Andere, welche dem Hause Oesterreich gedient, auf ihren ausstehenden Sold nicht nur, sondern auch auf das dargeliehene Geld harren, ohne befriedigt zu werden. Umsonst machte Werner verschiedene Anstrengungen desswegen: bis in das zehnte Jahr musste er sich gedulden, so dass er endlich die Geduld verlor. Er machte die Sache nun beim kaiserlichen Hofgerichte in Rottwil anhängig, worauf seine Schuldner in die Acht dieses Gerichtes gesprochen und als „offen verschribnen achter“ am 18. Juli 1453 öffentlich proclamirt und ausgerufen werden. Darauf wurde er für seine Schuldanforderung an den Markgrafen Wilhelm am 7. Mai 1454 angewiesen — es wurde ihm „anlaite erkannt“ — auf dessen Schlösser Rötteln und Sausenberg und auf das Städtchen Schopfheim mit aller Zubehör, auch auf das eigene Haus desselben zu Constanz. „Was hierauf weiters volgt, findt man in kainer geschrift“<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> Vgl. Tschudi, ed. Iselin, Bd. II. p. 562. Nach Tschudi, dessen Schilderung sich mit der oben gegebenen Auffassung der Verhältnisse durch die Zimmern'sche Chronik ganz gut verträgt, war der Markgraf als gewesener österreichischer Hauptmann der Stadt Zürich 21000, Bürgern daselbst 3000 Gulden schuldig geworden. Daraus erhob sich Zwist zwischen Zürich einer-, Herzog Sigmund und dem österreichischen Hause andererseits. In einem gütlichen Vertrag am Donnerstag nach Lichtmess 1452 wurde zu Constanz die Sache so geordnet, dass die Stadt die zehn Jahre früher an Oesterreich abgetretene Grafschaft Kyburg wieder gewann.

<sup>2)</sup> Später theilten Werner und sein Bruder Gottfried auch diese Schuld, traten sie dann aber kaufweise an den Grafen Jost Niklaus von Zollern ab, wie „die sag ist“: „dann inen ohne zweifel entlegen sein wellen, ain fursten vor andern schuldnern anzugreifen und zu vertreiben, derhalben sie iezgehörtem graven von Zollern sollichen fordanz zu lassen ursach geben“.

# 1) Die Zimmerische Chronik im Allgemeinen über das Wesen der Schweizer.

An verschiedenen Stellen der Chronik finden sich Bemerkungen, oft nur ganz kurz, eingestreut, welche als Zeugnisse für die Geltung der Schweizer bei ihren schwäbischen Nachbarn zur Zeit der Abfassung der Chronik nicht ohne Interesse sind, mögen sie auch, entsprechend der noch nachwirkenden Stimmung der Epoche des Schwabenkrieges oder, wie er hier natürlich stets heisst, Schweizerkrieges<sup>1)</sup>, überwiegend negativ lauten.

<sup>1)</sup> Der Gegensatz von Schweizer Söldnern und deutschen Landsknechten, deren Schwaben so viele lieferte, spielt gleichfalls mit hinein, auch in der Chronik. Ein Caplan Wilhelm Werner's von Zimmern will in einer im Schlosse gehaltenen Predigt die Feindschaft zwischen Juden und Samaritern andeuten und weiss kein besseres Gleichniss, als Schweizer und Landsknechte.

Der durch die verschiedenen Anekdoten und Aeusserungen zumeist hindurchgehende Zug ist die feststehende Ansicht von der schweizerischen Ungeschliffenheit und Grobheit, verbunden mit einer gewissen plumpen Naivetät. Der zu Forsteck verstorbene Herr Ulrich von Hohensax wird als ein gewaltiger Krieger geschildert, aber auch als „gar ain grober unzuchtiger man mit schampfern und unlautern worten nach der Schweizer art und manier und sie noch diser zeit an etlichen orten in der Eidtgnoschaft im gebrauch haben“. Anderswo ist ein Sprichwort vom vollen Schweizer, in dem sich der weisse und der rothe Wein nicht vereinigen wollen<sup>1)</sup>, auf einen Betrunkenen angewandt. Auch in Bünden, der „Punt“, wie das Land stets heisst, geht es „nach des landts grobkait und geprauch“ nicht gerade fein zu; aber von dorthier sind doch manche schwäbische Adelsfamilien gekommen, so die Stadion. Einer von Weitingen ist nun auch einmal durch Cürwalchen gereist und bei einem reichen Bauern abgestiegen. Der Gastfreund stellte dem Hans von Weitingen eine silberne Trinkschale mit Wein vor und bewies ihm aus dem „ganz altfrenkisch darin geschmelzten wappen, schilt und helm“, dass sie einerlei Herkommens seien.

Allein die Schweizer sind nicht blos grob und ungeschlacht nach der Chronik: sie sind auch „kitzlig“, und desshalb war es den Nachbarn der Reichsstadt Rottwil, wozu in erster Linie auch die Zimmerer gehörten, keineswegs erwünscht, als sich die Eidgenossen durch ihre Verbindung mit derselben legitime Ansprüche darauf erhoben, in die Angelegenheiten im oberen Neckarlande sich einzumischen.

Nicht zwar dass man sich stets auf schweizerische Versprechungen hätte verlassen können, meint ein zwei Male angerufenes Sprichwort, welches deutlich sagt, die Schweizer hätten in Fällen, wo ihre Hülfe angerufen wurde, sehr auf die Möglichkeit des Erfolges gesehen, wann solcher nicht in Aussicht stand, nicht zu mehr als zu Vertröstungen sich herbeigelassen: „Die Schweizer haben nie kainem geholfen, dem darvor nit bass sy gewest“. Dennoch aber kamen sie zu hohem Ansehen, „das gar nahe alle pottentaten der cristenhait sie entsessen und ir frundtschaft begert“. Freilich wird auch einmal angedeutet, „es war den Schweizer nit so gar ungewon zu fliehen und mer leut zu holen“; doch „Das lass ich bleiben“ sagt der Chronist.

So ist demnach die Chronik den Schweizern nicht allzu freundlich gesinnt. — Manches aber muss auch sie an ihnen loben. „Ein strengs recht“ haben sie; auch einem namhaften Bürger droht für geringfügiges Vergehen die Todesstrafe. Ein Bettler lobt das reichliche Almosen, die viele Milch, die man von Mildherzigen in der Schweiz geschenkt erhalte. Gar sehr wird gerühmt, dass man in der Schweiz und bei „iren nechsten vernachpurten“ sehr strenge darauf halte, dass jeder, sei er nun, wer er wolle, innerhalb der Wege und Strassen bleibe<sup>2)</sup>: „Damit werden die gotzgaben und edlen fruchten nit also schandtlichen verderbt und undertriben, auch beschilt den armen bauren, die uns alle erneren müssen, nit so grosser schaden“.

<sup>1)</sup> Die Worte von Bd. XCIV. p. 202, über einen Rottwiler Hauptmann gebraucht, scheinen auch sprichwörtlich zu sein: „ein bloer Schweizer mit den gelen fuesen“.

<sup>2)</sup> Als Analogon hiezu führe ich aus dem 9. Jahrhundert folgende Urkundenstelle an, die auf rätische Verhältnisse in jener Zeit nach dieser Hinsicht ein Licht wirft. Lobo von Rankwil verkauft 826 einen Acker und bezeichnet dessen Grenzen, wobei bei Erwähnung eines Weges beigefügt wird, es sei diese Erwähnung für diejenige Zeit zu verstehen, wo der Weg ohne Schaden für den Acker zu demselben hinführe (Wartmann: Urk. Buch d. Abtei St. Gallen, Nr. 296: „oc est cum via ad illu tempus, quando ad ipsu agru vadit sine damno“).

## m) Sühnvertrag eines Todtschlägers von 1521.

Durch Herrn Dr. Weidmann in Niederweningen wurde mir die Abschrift („laut Pergament Brief“) eines Vergleichs über einen Todtschlag in sehr verdankenswerther Weise eingesandt, welcher zwar für jene Zeit keineswegs allein steht<sup>1)</sup>, aber alle hervorstechenden Eigenschaften eines derartigen Vertrages an sich trägt, also vollkommen der Beachtung werth ist.

Kleinhans Keller von Fisibach<sup>2)</sup> hatte den Hans Mogkli von Schleinikon (im Wehnthale) erschlagen. Aber wie in anderen Fällen, begünstigte die Obrigkeit, „die gnädigen Herren von Zürich und gemeine Amtleute von Regensburg“, das Zustandekommen einer Richtung zwischen dem Todtschläger und der Sippe des Erschlagenen. So wurde der Obrigkeit „Müh und Arbeit überhept“, dem Todtschläger „grosser Kost erspart“; er kam „wieder zu Frieden und Ruhe und zum Seinen“; auch „geschah etwas der armen Seele“ auf diesem Wege der „gütlichen Vereinigung ohne Recht“. „Zu beiden Seiten berief man biderbe Leute herzu“, je vier für Keller und den Theil des Mogkli, dessen Kinder, Brüder, Freundschaft, und diese „Thädings Lütt“ „zogen“ die Betheiligten „von allen Rechten“, vereinten sie in gütlicher Weise, so dass auf den Dienstag vor St. Jörg (23. April) 1521 nach Regensburg ein Tag angesetzt werden konnte.

Nach dem hier ergangenen „früntlichen Spruch“ soll erstlich etwas „der armen Seele geschehen“. Keller muss dem Mogkli „sin dryssigsten<sup>3)</sup>“ fürderlichen han mit dryssig Priestern und mit dryssig Mannen jettlicher vier Haller zum Opfer“; „an ein Jarzytt“ soll er ein „Mütt Kernen järlicher Gültt“ kaufen oder setzen; ein steinernes Kreuz, vier Schuh lang und zwei breit, muss errichtet werden, zunächst dem Platz, wo der Todtschlag geschah, an der Landstrasse. Mogkli's Kindern hat Keller 200 Pfund zu geben, in acht Jahren, jedes Mal 25 Pfund, vom Martinstag 1522 an gerechnet. Den Mogklinen muss er „Wirth und Scherer“ (also Verpflegungskosten des Getödteten) abtragen, auch allen durch das Landgericht zu Regensburg entstandenen Schaden und Kosten. Den Verwandten des Erschlagenen aber soll er ausweichen, „in kein Uertten gan“, wo einer oder zwei von ihnen sind; ist Keller vorher schon im Wirthshause, so können nachher kommende Mogkli hineingehen oder nicht, nach ihrer Wahl. Durch die (Nieder-) Weninger Kirchhöre<sup>4)</sup> soll Keller blos „dardurch wandlen“; er darf dort nicht sitzen noch bleiben. Zwei „Gülten und Bürgen“ treten für das Festgesetzte ein, und der zürcherische Obervogt in Regens-

<sup>1)</sup> Vgl. Osenbrüggen: Das alamann. Strafrecht im deutschen Mittelalter, pp. 28—30.

<sup>2)</sup> Von Fisibach, d. h. Ennetbachs, im K. Zürich (vgl. Arch. f. schweiz. Gesch., Bd. VII. pp. 247, n. 137), das früher — ob freilich bis in die Reformationszeit hinein? (vgl. Dr. H. Meyer's Ortsnamen, Nr. 645) — Fisibach hiess? Oder von Fisibach bei Kaiserstuhl, also aus der Grafschaft Baden? Es ist nur von Regensburg'schen, also zürcherischen Amtleuten die Rede; denn der Erschlagene war ein zürcherischer Angehöriger. Doch hat Keller u. a. den Schultheiss Schmid von Kaiserstuhl auf seiner Seite, die Gegenpartei freilich auch wieder den Vogt von Ehrendingen.

<sup>3)</sup> Die Todtenfeier am dreissigsten Tage nach der Beerdigung des Gestorbenen, der letzte Seelengottesdienst für denselben.

<sup>4)</sup> Schleinikon ist jetzt der seit 1710 abgetrennten Kirchgemeinde Schöfflisdorf zugetheilt. Mit der Nennung der Weninger Kirchhöre wird also dem Todtschläger das ganze Wehnthale verboten.

berg, Jakob Pur, hängt auf Bitten Keller's und der „gemeinen Spruchleute“ sein eigenes Siegel an den Brief, „doch den gnädigen Herren von Zürich an ihrer Vogtei allen ihren Rechten, auch ihm und seinen Erben ohne Schaden“. M. v. K.

---

---

## Bücherschau des Anzeigers für schweizerische Alterthumskunde.

**Morel-Fatio, A.** Ferreyres. Description de quelques monnaies du XII siècle trouvées dans cette localité. 8°. Annecy 1871.

**Desor, E.** La caverne ou baume du Four (temple helvète). 8°. Neuchâtel 1871.

**von Juvalt, W.** Forschungen über die Feudalzeit im curischen Rætien. 1. und 2. Heft, 8°. Zürich 1871.





# ANZEIGER

für

## Schweizerische Alterthumskunde. INDICATEUR D'ANTIQUITÉS SUISSES.

N<sup>o</sup> 4.

ZÜRICH.

OCTOBER 1871.

---

INHALT: 105. Canot lacustre de Cudrefin (Vaud), par L. Grangier. S. 279. — 106. Notizen über neuere Untersuchungen der Pfahlbaustationen des Bielersees, von Edm. v. Fellenberg. S. 281. — 107. Pfahlbau zu Heimenlachen, Kt. Thurgau, von Burkh. Ræber, Pharm. S. 286. — 108. Feuerstein-Lanzenspitze von Kriechenwyl bei Laupen, von Edm. v. Fellenberg. S. 290. — 109. Reihengräber bei Rützenbach unweit Gümmenen, von Edm. v. Fellenberg. S. 290. — 110. Die Verschanzungen auf dem Ebenberg bei Aarau, von Prof. Mühlberg. S. 292. — 111. Autel votif à Baulmes (Vaud), par Ed. Mabille. S. 295. — 112. Die Familie der Camiller in Helvetien, von Dr. J. J. Müller. S. 296. — 113. Etruskische Inschrift, gefunden im Veltlin, von Ständerath v. Planta. S. 301. — Inhaltsübersicht des Jahrganges 1871. S. 302.

---

### 105.

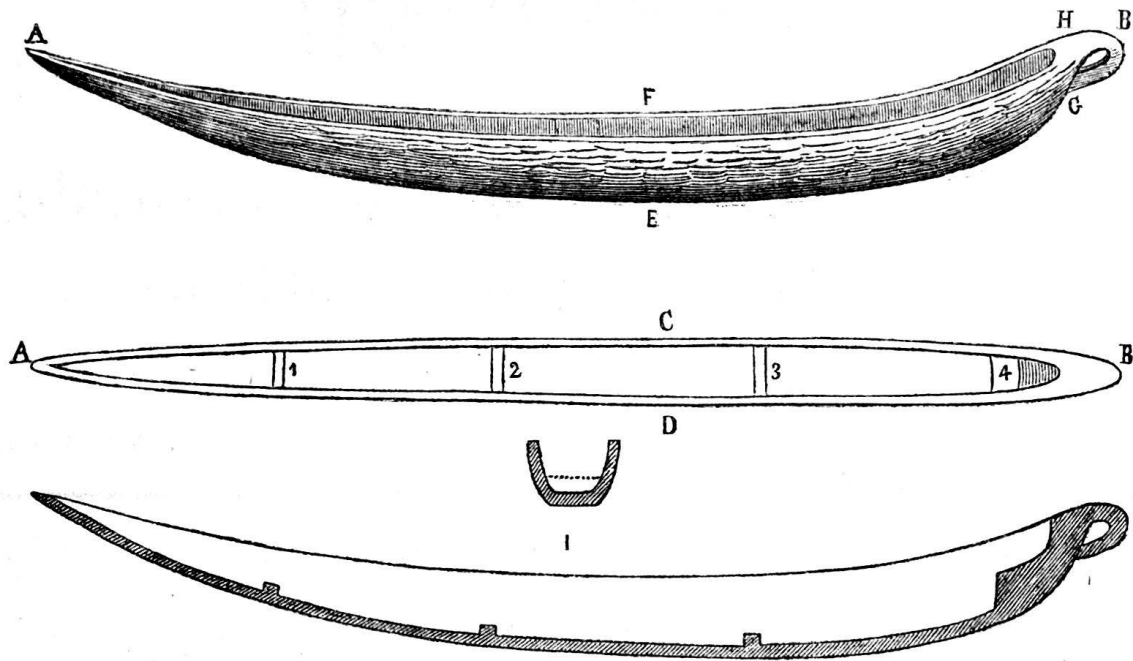
#### Canot lacustre de Cudrefin (Vaud).

(Extrait d'une lettre à M. le Dr. K.)

De retour depuis hier seulement de la petite excursion archéologique, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, je m'empresse de vous donner les quelques détails qui peuvent vous intéresser.

Je me dirigeai d'abord vers Cudrefin, et j'y passai deux heures qui me mettent à même de vous renseigner pleinement sur la pirogue lacustre découverte, il y a quelques mois, sur la côte vaudoise du lac de Neuchâtel, à mi-chemin de Cudrefin à La Sauge. Cette précieuse trouvaille a été faite par le caporal de gendarmerie Petter, qui en informa aussitôt M. le Préfet d'Avenches, et c'est par les soins de ce dernier que le bateau fut tiré à grande peine de l'eau et transporté, en plusieurs pièces, dans une dépendance du château de Cudrefin, où il achève de se sécher en attendant d'être envoyé au musée d'Avenches (chef-lieu de ce district) ou à celui de Lausanne.

Le bateau de Cudrefin mesure 37 pieds féd. de longueur (A-B) sur 2' 8" de largeur (C-D); la hauteur est d'environ 2' (E-F), la profondeur de 1' 5"; l'épaisseur des parois est de 2" 5" et celle du fond d'environ 4". Au fond du bateau se trouvent 4 traverses taillées dans la même tige de chêne et à 8 à 9 pieds de distance les unes des autres; celle de la proue (4), qui est un véritable banc, peut avoir 1' de largeur sur 7" de hauteur; les 3 autres (1, 2, 3) ont 2" 5" de hauteur sur 5" de largeur: elles n'ont probablement servi qu'à donner plus de solidité au fond. Le dessin ci-joint, que j'ai tâché de rendre le plus exact possible, vous fera mieux comprendre ces différentes dimensions. Comme il m'eût été bien difficile, ou mon peu d'expérience dans cette partie, de reproduire les différentes pièces qui doivent composer



ce bateau, j'ai pensé devoir le dessiner, non tel qu'il est dans ce moment, mais comme il devait être avant qu'on le tirât de l'eau. Ce qu'il offre de plus remarquable, à mon avis, c'est l'anse et la proue qui sont parfaitement conservées (H-G). J'ajouterai qu'à mesure que la dessiccation s'opérait, on avait soin d'humecter le tout d'eau détrempée de sel et qu'on a employé à cette opération plus de 25 livres de cette substance.

De Cudrefin, je continuai ma route à pied vers Estavayer, en suivant presque constamment les bords du lac. Je passai devant bon nombre de stations lacustres, mais le temps ne me permit de visiter que celle de Port-Alban (C. de Fribourg), située à une centaine de pas au plus du port. C'est une ténevière de l'âge de la pierre, peu connue et pour ainsi dire nullement exploitée jusqu'à ce jour. Il n'y a pas longtemps qu'un habitant de l'endroit y pêcha un charmant marteau percé en serpentine, et quelques autres objets moins importants; pour ma part, je n'y trouvai que des os et un bout de bois de cerf percé d'un trou bien arrondi au moyen d'un couteau dont on distingue encore toutes les entailles. Ci-joint un dessin de cet objet (Pl. XXIV, Fig. 1)<sup>1)</sup>.

A Estavayer, je poursuivis, mais avec bien moins de succès que l'année dernière, mes recherches sur nos différentes ténevières. Je vous ferai remarquer que le bronze est devenu presque introuvable; par contre les stations de la pierre fournissent toujours une assez grande quantité de coins, de silex, de haches ou marteaux brisés, de bois de cerf, etc.; l'objet dont je joins ici un dessin (Pl. XXIV, Fig. 2) me semble mériter seul votre attention: c'est un morceau de bois de cerf, dont un bout est percé d'un trou destiné à recevoir un coin ou tout autre instrument, tandis que l'autre extrémité se termine en fourche. J'ai poussé mes fouilles jusqu'à Font et j'en ai rapporté, comme toujours, des débris de tous les âges, entre autres 5 médailles romaines d'Auguste, de Claudius Gothicus, de Tacitus, etc. J'y ai aussi trouvé des bouts de flèche en fer et quelques clefs. Celle dont je joins ici le dessin

<sup>1)</sup> Taf. XXIV folgt in der nächsten Nummer.

(Pl. XXIV, Fig. 3) a été trouvée à Cudrefin par le même gendarme Petter auquel est due la découverte du bateau en question, et elle est parfaitement semblable à la plupart de celles qui abondent sur les rives de Font.

Le bateau de Cudrefin m'a rappelé l'existence depuis longtemps signalée par les pêcheurs d'Estavayer d'un bateau quelque peu analogue à celui-là qui se trouve enfoui dans les sables de la station du bronze, dite de la Crâsaz, à une lieue au nord de la ville. Une extrémité seule de ce bateau — j'ignore laquelle — sort plus ou moins du sol et l'on doit déjà avoir tenté plus d'une fois d'extraire le tout. Je viens de donner des ordres pour qu'on fasse un nouvel essai: espérons qu'il aura plus de succès.

Un objet que j'ai déjà mentionné quelque part et dont je me suis particulièrement occupé cette fois-ci, c'est le bois lacustre. Sa dureté, sa belle couleur d'ébène, la facilité avec laquelle il se travaille, pourraient le rendre très-utile aux tourneurs et aux ébénistes, s'il était tant soit peu connu au-dehors, indépendamment de l'intérêt que des objets confectionnés de ce bois-là ne manqueraient pas d'avoir pour les amateurs. J'ai déjà dit que depuis une série d'années un pêcheur d'Estavayer extrait, pour sa part, de 100 à 200 pieux par an de nos ténevières du bronze et qu'il ne brûle pas d'autre combustible dans son ménage. Ces pieux, ordinairement de chêne, ont de 5 à 8 pieds de longueur. J'en ai fait confectionner plusieurs objets (et d'autres ont suivi mon exemple) par un habile ébéniste d'Estavayer; il a même fait des meubles très-élégants, plaqués de ce bois, fourni par le même individu, qui en a toujours de bien sec en réserve. Ce dernier a tiré dernièrement de l'eau, à quelque distance au-delà de Font, une magnifique bille de chêne lacustre de 47 pieds de long, d'  $1\frac{3}{4}$  pied de diamètre vers le milieu de la tige, de  $2\frac{1}{2}$  pieds à la base et d' 1 pied à l'autre extrémité. Cette énorme pièce a été achetée et convertie en planches par l'ébéniste dont je vous ai parlé. — — —

Fribourg, le 23 septembre.

L. GRANGIER.

## 106.

### Notizen über neuere Untersuchungen der Pfahlbaustationen des Bielersees.

Seit etwas mehr als zwei Jahren mit der Untersuchung und Ausbeutung der Pfahlbaustationen des Bielersees beschäftigt, welche ich zum Zwecke einer besseren Vertretung ihrer Kulturreste in unserer antiquarischen Sammlung durchforschte, habe ich, unterstützt durch den niedrigen Wasserstand und die Durchsichtigkeit des Sees, im Frühsommer 1870 auch von einigen weniger bekannten und bis dato kaum oder gar nicht ausgebeuteten Stationen manches Interessante zu Tage gefördert, was als Vergleichungsmaterial mit den Produkten anderer Stationen seinen bestimmten Werth hat.

Es ist hier nicht der Ort, eine genaue topographische Beschreibung sammt den von mir aufgenommenen Plänen der Stationen des Bielersees zu geben, welche ausführlichere Arbeit ich mir an einem andern Orte zu veröffentlichen vorbehalte; ich

will nur in aller Kürze die wichtigsten Fundstücke anführen und eine kurze Charakteristik der einzelnen Stationen zu geben versuchen.

Ich fange im Westen an und, indem ich die schon von Herrn Gilliéron entdeckte und ausgebeutete Pfahlbaustation Zihlbrück als zum Gebiete des Bielersees gehörig rechne, werde ich dem rechten Bielerseeufer entlang nach Osten fortschreiten bis zum Endpunkte Nidau.

1) Zihlbrück. Diese Station scheint einen weit grösseren Umfang gehabt zu haben, als man bis jetzt angenommen. Sie erstreckt sich von dem Zollhause auf Bernerseite und der steinernen Brücke, gerade unterhalb welcher Pfähle sowohl im dort reissenden Wasser, als dicht am und im Lande sichtbar sind, wenigstens 300 Fuss weit flussabwärts bis zur ersten sanften Biegung, welche die Zihl macht, und sind die Pfähle bei sehr niedrigem Wasserstande bald am rechten, bald (weiter unterhalb) dem linken Ufer entlang deutlich sichtbar. Diejenigen Pfähle, welche in der Nähe unterhalb der Brücke stehen und ins Land hineinreichen, sind durch die ziemlich reissende Strömung des Flusses sehr mit Kies und Gerölle eingedeckt, während weiter unten am linken Zihlufer ein grosser Theil der Station in regelmässig stehenden, deutlichen, bis 1 Fuss über den torfigen Moorgrund ragenden Pfählen sichtbar ist. Zwischen den oberen und unteren Pfählen ist durch einen Wirbel eine sehr tiefe und bei 30 Fuss im Durchmesser betragende Höhlung ausgewaschen, im Grunde deren wohl eine bedeutende Menge Artefakten und Pfähle zusammengeschwemmt sein mögen.

Das Resultat mehrerer Baggerungen, sowohl bei den oberen Pfählen dicht unterhalb der Brücke, wo es sehr schwierig zu arbeiten ist, da die Strömung leichtere Gegenstände sofort vom Karst wegschwemmt, als auch bei den unteren linkseitigen Pfählen war folgendes:

Grosse vollkommene Steinäxte von vollendeter Arbeit, von Serpentin, Diorit und Gabbro: 7 Stück; kleinere, theilweise unvollendete, oder abgebrochene: 9 Stück; Knochengeräthe fanden sich sowohl oben als unten einige zwanzig Stück und zwar kleine und grössere Knochenahlen, Pfriemen, Schaber und Meissel. Von Hirschhorn finden sich sehr beträchtliche Quantitäten, eine Menge abgeschnittene Hirschhornenden, vorzügliche einfache und doppelte Axthalter, auch ein durchbohrter Hammer, in allem einige dreissig Hirschhorn-Artefakten. Feuerstein findet sich hier in zahlreichen Splintern, Lamellen, jedoch erhielt ich bis jetzt von dort nur eine hübsche Pfeilspitze von diesem Material. Das seltenste Fundstück jedoch ist ein kleines Messerchen von schön polirtem, schiefrigem Nephrit. Die Topfscherben von der Zihlbrücke sind alle sehr roher Art, enthalten viel Quarz und sind meist mit Buckeln oder Verstärkungen versehen, welche Form für das Steinalter charakteristisch ist.

Auch oberhalb der Zihlbrücke, gegen den Vanel zu, ist eine kleine Erhöhung, wie ein Steinberg, im Wasser sichtbar, aus welchem dem Boden eben abgefaulte Pfähle kaum hervorragen, sehr wahrscheinlich auch eine kleine Station, hing vielleicht sogar mit der grossen Station weiter unten zusammen.

Die nächste Station auf dem rechten Seeufer ist

2) Lüscherz, da es noch nicht gelungen ist, in der Bucht von Vinelz und Erlach Pfähle zu entdecken, welche wahrscheinlicherweise durch Abrutschungen vom Steilufer am Lande her und Verschwemmung vollständig eingedeckt sind. Es

war nämlich diese seichte Bucht offenbar zur Anlage einer Niederlassung eine der günstigsten Lokalitäten am ganzen See.

Gerade vor dem Dorfe gehen Pfähle stellenweise beinahe bis ans Land und werden beim niedrigsten Wasserstande theilweise trocken gelegt. Sie sind beinahe dem Boden eben abgefault, in grosser Anzahl, einzelne kleine Steinberge ragen über die andern Pfahlreihen hervor und deuten deutlich einzelne Hütten an. — Die Kulturschicht liegt 1—1½ Fuss tief unter dem Schlamm. Am Anfang fanden wir viele Thierknochen, die Röhrenknochen sämmtlich zerschlagen; Steinbeile von meist roher Arbeit, 2 grössere, 9 kleinere, und Messer von Serpentin, Diorit, Gabbro und Kieselschiefer. Von Feuerstein schwarzer und wachsgelber Farbe schöne Lamellen, 1 Pfeilspitze und Sägen. Hirschhorngeräthe (Axthalter, abgeschnittene Enden): 13 Stücke. Knochengeräthe, vorzüglich Ahlen, Nadeln und Meissel. Endlich viel verkohltes Stroh, Haselnüsse und Kornquetscher, 2 vollständige Töpfe von sehr roher Arbeit und mit Buckeln versehen.

3) Gerlafingen obere Station oder Hageneck. Kleine Station zwischen Hageneck und Gerlafingen, etwa gerade unterhalb dem Kirchthurm von Täuffelen. Diese Station ist in Keller's Pfahlbaubericht, Nr. 1, angeführt, geht beinahe bis ans Land und ist sehr von Schlamm und Sand eingedeckt. Wir fanden oberflächlich einige ausgezeichnete grössere Scherben mit Buckeln und Vorständen versehen, welche stellenweise durchbohrt sind (zum Aufhängen der Gefässe), ebenfalls mit vertikalen Verstärkungsleisten und rohen, mit dem Fingernagel eingegrabenen Verzierungen. Eine vollständige kleine Tasse würde durch ihre feinere Arbeit und dichteres Material beinahe auf Bronzealter hindeuten, jedoch scheinen wir hier eher späteres Steinalter zu haben, was durch einen Hammer von Hirschhorn, der einerseits eine dichte Schlagfläche bietet, anderseits ausgehöhlt zur Aufnahme einer Steinaxt und in der Mitte durchbohrt ist zum Einstecken eines hölzernen Stiels, bestätigt wird, den wir daneben fanden. Da die Kulturschicht hier tief eingeschlammmt ist, wird die Baggerarbeit ziemlich langwierig und kostspielig.

4) Gerlafingen untere Station oder Oefeliplätze (Hohle Plätze). Diese merkwürdigerweise beinahe (oder ganz) unbekannte, sehr bedeutende Station aus dem Steinalter bietet durch ihre Eigenthümlichkeiten grosses Interesse dar. Sie besteht aus einem ganz besonders wohldefinierten Steinberg, welcher einer kleinen Landzunge gegenüber liegt, mit welcher derselbe durch eine Brücke, deren Pfähle sehr deutlich sichtbar, verbunden war. Jedoch erstrecken sich wohlgeordnete Pfahlreihen noch mehrere hundert Fuss weit parallel dem Lande und umschliessen mehr oder weniger deutlich wahrscheinlich zwei bis drei andere Steinberge, welche jedoch so tief eingeschlammmt sind, dass man nicht weiss, ob man es mit den die Hütten umgebenden Terrassen oder mit den Ueberresten der Hütten selbst zu thun hat. Die Station liegt gerade gegenüber den westlichsten (äussersten) Häusern von Gerlafingen und heisst auch Oefeliplätze, weil sie gegenüber mehreren Pflanzplätzen von Kartoffeln, Luzerne und Roggen liegt, welche auf abgerissenen Terrassen des Steilabfalls des Sandsteinufers angelegt sind, wo früher am Seeufer Sandsteinplatten zu Ofenbauten gewonnen wurden. Die Oefeliplätze heissen auch Hohle Plätze; es sind dieser schiefen Terrassenabfälle vier und vom linken Seeufer, sowie vom ganzen See deutlich sichtbar. Ueber die genauen Dimensionen



dieser Station werde ich später berichten und führe hier nur die zahlreichen merkwürdigen Funde auf derselben an.

Eines der ersten dort aufgefundenen Artefakte war ein ausgezeichnet schön gearbeitetes Nephritmesser, welches noch in der Hirschhornfassung stak. Diese selbst ist ein schöner Hirschhornspross, welcher, am breiteren Ende ausgehöhlt, das Messer genau umfasst und auf beiden Seiten flach abgeschnitten und polirt ist. Früher war daselbst ein Jadeitkeil von lichtapfelgrüner Farbe gefunden worden. Ebenso wurde aus demselben Material Anno 1870 ein mittelgrosses, vorzüglich gearbeitetes und scharf zugeschliffenes Beil gefunden. Die Ausbeute der untern Gerlafinger Station an Steinbeilen ist eine ganz besonders reiche, und merkwürdiger Weise finden sich die meisten unter den zahlreichen am Ufer deponirten Geröllen und wurden bei niedrigem Wasserstande meist am Ufer auf dem Trockenen aufgehoben. Dieses häufige Vorkommen der Steinbeile auf dem Trockenen erklärt sich durch die dem Ufer entlang sich leicht fühlbar machende Strömung, wodurch der oberflächliche Schlamm und Sand immer wieder fortgeführt wird, während vielleicht verhältnissmässig ebenso viele weiter draussen auf der Station von Sand zugedeckt sind. Von dieser Station besitzen wir zirka 70 Steinbeile aus allen möglichen erratischen Felsarten des Rhonegletscherbassins verarbeitet und von der Grösse von 1' Länge bei 1½" Dicke, bis zu kleinen, wohlbearbeiteten Steinmessern von 1" Länge bei 6—8" Breite der Schneidekante. Wir haben verschiedene dichte und körnige Serpentine, Diabase und Smaragditgabbros (Cuphotide), Dioritschiefer, Quarzite, Eklogite etc. Da sich die Steinbeile vorherrschend am Ufer unter dem Gerölle finden, darf man gerade daselbst keine Hirschhorn- oder Knochen-Artefakte erwarten, welche daselbst an der Luft zerstört sein würden. Durch Baggern, wobei man draussen auf dem Steinberg stellenweise erst bei 2' Tiefe auf die Kulturschicht kommt, fanden sich einige Axthalter, mehrere schöne braune und gelblichgraue Feuerstein-Lamellen und neben vieler Töpferwaare ein vollständiges kleines Gefäss mit Buckeln versehen, wie alle Töpferwaare aus dieser Zeit. Die Formen der Steinbeile sind ziemlich verschieden und ich werde einige Typen in Umrissen abzeichnen lassen; bis jetzt jedoch habe ich weder von Ziehlbrück, noch Lüscherz, noch den beiden Gerlafinger Stationen durchbohrte Hämmer oder Beile, wie die bei Greng (Murtensee) gefundenen, gesehen. Von durchbohrten Steinen kenne ich von Gerlafingen einen steinernen Spinnwirtel oder kleinen Netzversenker.

5) Lattrigen oberer Berg. Der schönste, regelmässigste, wohlaufgebaute Steinberg des Bielersees, gegenüber dem erratischen Blocke „der Sumpfstein“ oberhalb Lattrigen, unweit dem östlichen Ende der Möriger Bucht, ist elliptisch mit einer grössten Länge von 150—160'. Sehr steinig, die Pfähle dem Boden eben abgefällt; das Baggern ungemein erschwert durch die Härte des Bodens. Ausser Scherben von sehr roher Arbeit fand sich noch nichts vor. Ein halb eingedeckter Baumstamm könnte ein Kanoe sein. Jedenfalls ist hier Steinalter zu erwarten.

Von den bekannten Bronzestationen Mörigen, Lattrigen unterer Berg, Sutz und Nidau, konnte ich wegen der grösseren Tiefe des Wassers und seiner im Frühsommer dieses Jahres beträchtlichen Trübheit und Undurchsichtigkeit noch

keine genauen Pläne aufnehmen. Ich führe nur an, was von Interesse mir seit einigen Jahren für das Antiquarium daher zugekommen ist. — Besonders

6) M ö r i g e n hat in den letzten Jahren wieder manches werthvolle Stück geliefert. In Bronze habe ich vor Allem einer von Herrn Irlet in Twann gefundenen Fibula von massivem Metall und eigenthümlicher raupenförmiger Form zu erwähnen, ferner eines vorzüglichen Hammers mit Schaftlappen und Oehr; von Armringen besitzen wir nun viererlei verschiedene Grössen, von dem Durchmesser von 4 Zoll und 1 Zoll Dicke bis zu einem ganz kleinen, offenbar als Spielzeug gebrauchten herab. Ferner viele verschiedene offene Bronzedrathringe, öfter mehrere an einander gehängt (sogen. *porte-monnaies lacustres* nach Desor), eine Lanzenspitze (angeschmolzen), Messerklingen, Sicheln, Meissel mit Dülle u. s. w., im Ganzen bei 50 Artefakten, von denen ich mir eine detaillirtere Beschreibung und Abbildung der vorzüglicheren vorbehalte. — Ganz besonders reich erweist sich in letzter Zeit Mörigen in einer Tiefe unter dem Niveau des Seebodens von 5—8 Fuss (so tief hat man gebaggert und ist immer noch in den Kohlen und in voller Kulturschicht) an wohl erhaltenen Gefässen aller Art und von mannigfaltiger Form, von kleinen Tassen von 1—1½ Zoll Durchmesser bis zu grossen Vasen, welche 1½ Fuss Oeffnungsweite haben. Verzierungen sind mancherlei daran, jedoch meist schon bekannte Formen. Spinnwirtel von verschiedener Form mit mannigfachen Verzierungen und Eindrücken. Endlich hübsche drei- und vierkantige, glänzend abgeschliffene Polirsteine, durchbohrte Versenk- (Gewichts)steine von gebranntem Thon, Unterstellringe, Hirschhorn-Artefakte (durchbohrt und polirt) zu häuslichen Zwecken und eine leider bald zu Grunde gegangene vollständige Keule von Eichenholz, äusserst ähnlich in Form und Grösse den Streitkeulen der Sandwich-Insulaner; endlich die Hälfte eines wohlausgearbeiteten Mondsbildes aus erraticchem Quarzitsandstein.

7) Von der Station L a t t r i g e n u n t e r e r B e r g, d. h. dem sich vor dem Dorfe und dem Landungsplatze erstreckenden sehr weitläufigen Pfahlbau, besitzen wir aus neuerer Zeit mehrere Artefakte aus dem Steinalter, so mehrere von Feuerwirkung gekrümmte und wie zusammengerollte Gefässe und zwar zwei von sehr roher Arbeit (Steinalter), und ein viel vollkommenerer kleiner Topf, der wohl aus dem Bronzealter stammen dürfte. Ferner eine Knochenahle, Steinbeile und vielerlei Scherben.

8) Die S t a t i o n S u t z, sehr durchsucht und genau bekannt, lieferte uns mehrere Hirschhorngeräthe, als: Axthalter und Griffe, Scherben, einen Bärenzahn und einen sehr kunstreich durchbohrten Spinnwirtel von Quarzit.

Was übrigens die Stationen Lattrigen, Sutz und Nidau anbetrifft, so verweise ich auf die ausgezeichneten Pfahlbauberichte von Dr. Ferd. Keller in den Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft und auf das reiche Museum Schwab in Biel, in welchem die beschriebenen Dinge verwahrt sind.

Schliesslich will ich noch dreier zweifelhafter Stationen erwähnen, welche als eigentliche Pfahlbauten noch nicht deutlich genug definirt sind.

9) N e u e n s t a d t. Gleich ausserhalb des Städtchens gegen Landeron zu ragen sehr alte Pfähle, deren oberer Theil stark abgefaut ist, in einer Erstreckung von 50—60' Länge und einigen 20' Breite in verschiedenen Reihen aus dem trocken gelegten Uferschlamm hervor. Sie scheinen sehr eingeschlammmt zu sein, so dass

man beim Graben auf  $1\frac{1}{2}'$  Tiefe noch nicht auf die Kulturschicht gekommen ist. Gefunden wurde dort von Herrn Gross in Neuenstadt ein sehr schön erhaltenes mittelalterliches Schwert. Ob wir es da mit einem eigentlichen Pfahlbau zu thun haben, bleibt noch dahingestellt.

10) *Kleine Insel*. Auf der Südseite stehen mehrere Pfahlreihen. Gefunden wurden altes keltisches Töpfergeschirr, römische Ziegel, jedoch auch Kohle und Haselnüsse, auf der Insel selber zerschlagene Knochen (Speisereste); jedoch kann man es hier kaum mit einem eigentlichen Pfahlbau zu thun haben.

11) *St. Peters - Insel*. Bekannt ist die Pfahlreihe, welche auf der Nordseite der Insel in ziemlicher Entfernung vom Lande parallel mit derselben sich von der äussersten Spitze des seichten Griens (Landzunge) am Heidenweg, aus dem dortigen Röhricht heraus sich in der Richtung der kleinen Insel erstreckt. Diese Pfahlreihe, je zwei und drei neben einander, gleicht einem alten Brückenbau eher als einer Station. Jedoch stehen näher an der Insel, innerhalb des dortigen Heidenwegröhrichts, auch mehrere Pfähle, welche zirka  $1\frac{1}{2}'$  über den Seegrund emporragen. Nun fand man letzthin im Grien des Heidenweges ein schönes grosses Steinbeil von Serpentin, und vor einigen Jahren hatte Herr W. Irlet in der Einfahrt zum Heidenweg einen Unterstellring gefunden, welcher letzterer Fund auf Bronzealter deuten würde. Nähere Untersuchungen und Baggerungen werden hier erst die Sache aufklären.

Bei *Epsach* im dortigen Torfmoore wurden unlängst 6—8 Fuss tief im Torf Ueberreste einer hölzernen Hütte gefunden, nämlich Balken, sehr rohe Bretter und halbverfaultes Flechtwerk. Dabei wurden zwei prachtvolle Bronzebeile gefunden, das eine mit sehr breiter halbkreisförmiger Schneide und kleinen Schaftlappen (ähnlich den Beilen Herrn Dr. Schild's in Grenchen), das andere ist kleiner und hat eine hohle viereckige Dülle, in welcher der Schaft befestigt war. Ganz in der Nähe fand sich unter der Dammerde eine schöne keltische Lanzenspitze mit den bekannten Strichverzierungen.

Leider ging das erstere der Beile durch Verkauf an einen Hausirer verloren.  
Edm. v. FELLEBERG.

## 107.

### **Pfahlbau zu Heimenlachen, Kt. Thurgau.**

Zur Vervollständigung meines am 7. Juli 1870 (Anzeiger für schweiz. Alterthumskunde 1870, Seite 167) übersandten Berichtes über die Pfahlbauansiedlung zu Haimenlachen, füge ich nun die Beschreibung meiner seitherigen Aufdeckungen bei.

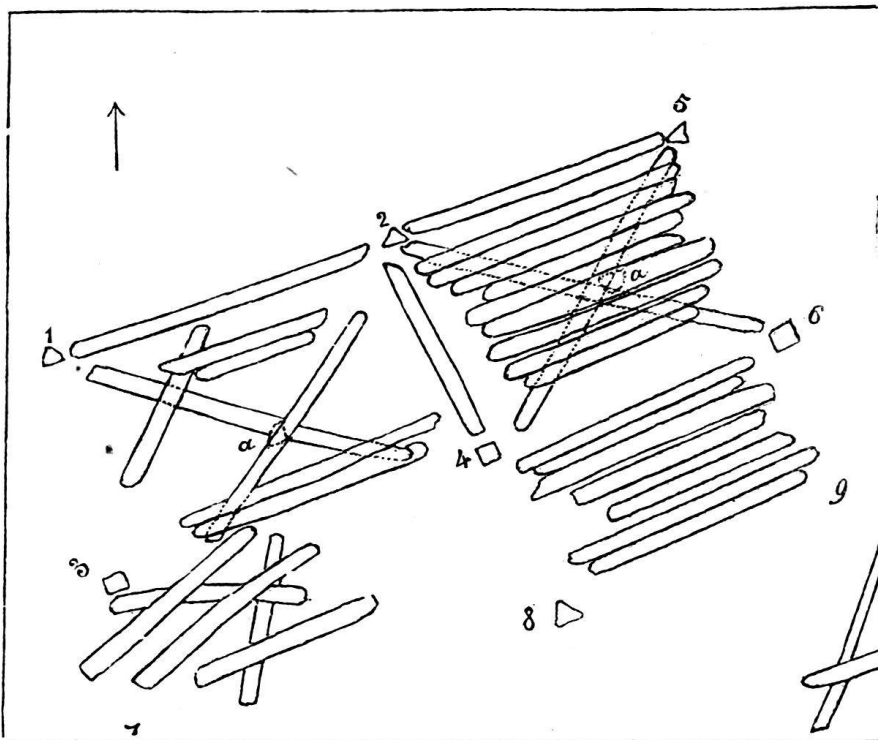
Vor Allem suchte ich mir Licht über die Anordnung der Pfähle zu verschaffen, zu welchem Zwecke ein Stück Torfland von 16' Länge und 14' Breite sorgfältig ausgegraben wurde. Das Stück liegt rechts des durch die Mitte des Torfes ziehenden Grabens, ziemlich im Norden. Wir durchstachen folgende Erdschichten:

- 1) Einen 2' tiefen lettenhaltigen Humusboden, auf dem hohes Heugras gedeiht.
- 2) Zirka 1' dicke, aus Ackererde, Sand, Thon, überhaupt aus einem Gemische bestehende Schicht, die den Uebergang zu

- 3) der „Kulturschicht“ bildet. 1—1½' tiefer, schwarzer Morast mit vielen Kohlen, Holzstücken und den Ueberresten menschlicher Wirthschaft. Es ist die eigentliche Fundschicht, die bald höher, bald tiefer liegt. Die Pfähle reichen bis in diese Schicht herauf und gehen bei einer Länge von 8 bis 12' nicht einmal durch die
- 4) Torfschicht hindurch, da diese eine Dicke von oft 15' erreicht. Der Torfgräber geht so tief, dass die Spitzen der Pfähle über seinem Kopfe stehen. Wie diese Thatsache spricht, muss im Sumpfe zu Heimenlachen schon Torf vorhanden gewesen sein, als die Einwanderer Hütten zu bauen begannen, so dass diese durch die immerwährende Zunahme desselben ihres Schuttmittels, des Wassers, beraubt, anderwärts eine sichere Wohnstätte aufsuchen mussten.
- 5) Feiner Töpferthon, 1—2'. Wahrscheinlich von den Pfahlbauern zu ihrem Thongeschirre benutzt, vorher aber mit Quarzsand vermischt.
- 6) Sand- und Flussgeschiebe.

Natürlich wechselt dieses Verhältniss sehr ab. Im Osten des Moores trafen wir z. B. eine nur 5' dicke Torfschicht, darunter 2—4' des sogenannten weissen „Schneckenhäuschenthons“ mit einer unendlichen Zahl kleiner Schnecken. Ich zählte sechs nicht näher bestimmte Formen.

Folgendes ist der Plan der in dieser Grube zum Vorschein gekommenen Pfähle und Balken:



Die Grundpfähle 1, 2, 3 und 4 bilden ein etwas unregelmässiges Viereck, ebenso 2, 3, 5 und 6; doch sieht man bald, dass alles zu einander stimmt. Beide

Vierecke haben in ihrer Mitte einen Stützpfehl für die übers Kreuz gelegten Tragbalken des Bodens, der sehr deutlich zu sehen war.

Von den andern Grundpfählen ist nur 8 zum Vorschein gekommen, obwohl jedenfalls in der Gegend von 7 und 9 auch solche standen. Bei 2, 5, 4, 6 war noch ziemlich der ganze Fussboden vorhanden, der aus 2" dicken und 5—8" breiten Balken bestand. Jüngere Tannenstämme müssen dazu gespaltet worden sein. In II und III fanden sich ebenfalls diese „Spältlinge“, wie sie die Arbeiter nannten, als Fussboden nach einer Richtung gelegt. Es ist nicht wohl möglich, dass jedes dieser Vierecke der Boden einer Hütte gewesen sei, da alsdann eine solche kaum 6' Länge und 4' Breite gehabt haben müsste; vielmehr nehme ich an, 1, 3, a und b seien die Ecken eines Pfahlhauses, das dann ungefähr 24 □' Inhalt hat und für eine Familie Raum bietet. Damit die Hütte mehr Festigkeit erhalte, schlug man in der Mitte bei a starke Stämme ein, die um so mehr auffallen, da sie viereckig gezimmert sind. Von der eigentlichen auf den Boden gebauten Hütte kam nichts Geordnetes zum Vorschein, das Wänden gleich gesehen hätte, wohl aber viele Anzeichen, z. B. ausgetrocknete, mit Moos zusammengeknetete Thonstücke, Bestich der Geflechtwände, dicke zickzackgebogene Zweige von denselben etc. Viele Fundstücke von Werkzeugen zeigten sich hier nicht. Eine kleine Axt, ein Hammerbruchstück und ein durchbohrtes Stück gebrannten Thones ist Alles. Das Thonstück lässt ein Webergewichtstein vermuthen, aber auch nur vermuthen, denn es ist ganz zerschlagen. — Allenthalben trafen wir angeschwemmtes Holz an.

Wir verweilen nun noch ein wenig bei den gefundenen Werkzeugen, die ich nach ihrem Urstoffe ordne.

Serpentingestein. Es kommen mehrere Formen Meissel und kleinere Beile, alle sehr exakt aus dieser Steinart geschliffen, manche noch mit scharfer Schneide, zum Vorschein. Ich fand auch einige Zäpfchen aus Serpentin, die nur von Ausbohrungen herrühren können. Das mit einem Ohr zu versehende Werkzeug wurde auf der einen Seite in Angriff genommen, bis der Bohrer ungefähr in die Mitte eingedrungen war, dann kehrte man dasselbe um und begann die gleiche Arbeit von der andern Seite. Oft aber verfehlte man die entgegengesetzte Bohrung um  $\frac{1}{2}$ —2", wesshalb die Zäpfchen in der Mitte einen Absatz bekommen haben. Es finden sich aber auch sehr gelungene Stücke vor.<sup>1)</sup> Auffallender Weise gelangte ich bis jetzt nicht in den Besitz eines einzigen durchbohrten Werkzeuges. Vielleicht ein Grund mehr, um annehmen zu dürfen, dass diese Ansiedlung bald verlassen wurde und die Einwohner die schönen Werkzeuge alle mitnahmen. — Die aus den Bündneralpen durch den Rhein herunter geschwemmten Steine verarbeiteten die Bewohner an Ort und Stelle, wie die Splitter beweisen.

Hornblendegesteine (besonders Amphibolit und Diorit). Diese im Flussgeschiebe des Rheines häufig vorkommenden Rollsteine boten den Pfahlbauern bei ihrer ziemlichen Härte und Zähigkeit ein günstiges Material zu den gewöhnlichen Werkzeugen. Wir finden sie desshalb auch am stärksten vertreten bei grössern und kleinern Aexten, Hämmern, Kornquetschern, Reibsteinen etc. Viele dieser Gegenstände, besonders die Aexte, besitzen feingeschliffene Schneiden. Ueber die Formen

<sup>1)</sup> Ueber das Verfahren des Bohrens siehe Anzeiger Artikel 48.



aller dieser Werkzeuge braucht nichts Näheres berichtet zu werden, da sie die allbekannten sind. — An drei grössern Steinen fand ich 7—9" tiefe Einschnitte, die von einer regelmässig arbeitenden Vorrichtung herrühren, wie sie Herr Dr. F. Keller in Zürich im schweiz. Anzeiger für Alterthumskunde 1870, Seite 122, trefflich beschrieben hat.

Feuerstein ist schwach vertreten. Ich fand ein langes, mit grosser Kunstfertigkeit geschlagenes Stück, das ich für ein Schneidinstrument halte; ferner eine niedliche Pfeilspitze und mehrere Splitter.

Weisser Quarz. Allenthalben in dieser Station begegnet man einer Menge schön weisser Quarzsteinchen. Ich hielt sie zuerst für Spielzeug der Kinder, allein die Menge erlaubt weitere Vermuthungen. In den vielen vorhandenen Topfscherben sehen wir immer einen weissen, scharfkantigen Quarzsand eingeknetet, der durch Zerschlagen dieses weissen Quarzes entstanden ist und welcher den Gefässen wahrscheinlich mehr Dauerhaftigkeit hätte geben sollen.

Sandstein. Neben vielen Bruchstücken von weichen und harten Sandsteinen traf ich auch zwei grössere Platten, die eine schwache Aushöhlung zeigen. Ich halte sie für Schleifsteine, deren die Pfahlbauer zur Verarbeitung ihrer sämtlichen Steinwerkzeuge bedurften. Quarzsandstein wurde auch zu Werkzeugen verarbeitet, wie ein Kornquetscher und ein Hammer beweisen.

Thon- und Talkschiefer (Helvetan) finden sich in einigen Repräsentanten vor; ersterer mag auch verarbeitet worden sein, wie ein längliches, hammerartiges Stück annehmen lässt.

Die Thongeschirre müssen sehr primitiver Natur gewesen sein. Das einzige grössere Fundstück dieser Art ist der halbe Boden eines umfangreichen Topfes. Scherben finden sich viele vor, alle mit dem oben beschriebenen weissen Quarzsande versehen. Einige Gefässränder zeigen regelmässige Auskratzungen vermittelt der Fingernägel, was nach Pfahlbaueransicht verziert heisst. Von Glasur oder geglätteter Oberfläche ist keine Rede, auch sind die Geschirre nicht im Ofen gebrannt, vielmehr erst an der Sonne, dann am offenen Feuer getrocknet.

Werkzeuge von Horn, Knochen, Holz etc. traf ich keine; ebenso, wie früher schon bemerkt, keine Spur von Metallen.

Neben einigen durch das lange Liegen im Torfe braungefärbten Knochen gruben wir ein vollständiges Elenngeweih, sammt Schädel und Oberkiefer, aus, dessen Schaukeln mehr als 2" Länge und 9 Enden haben. Dieses, sowie meine ganze Sammlung von Heimenlacher Pfahlbauegegenständen, sind jetzt in der thurgauischen Kantonsammlung in Frauenfeld aufgestellt.

Alle Fundstücke und Erfahrungen sprechen dafür, dass wir eine Ansiedelung aus der reinsten Steinzeit vor uns haben. Ist es in einem Jahre, trotz allem sorgfältigen Suchen, nicht möglich gewesen, Werkzeuge von Metall zu finden, so wird es schwerlich je der Fall sein.

Ich erlaube mir, hier die Hoffnung auszusprechen, es möchten Sachverständige im Interesse der Wissenschaft sich dieser uralten Pfahlwohnstätte annehmen, um vielleicht noch andere wichtige Gegenstände ans Tageslicht zu bringen. Mir ist dieses nicht mehr möglich, da ich den Thurgau nächstens verlasse.

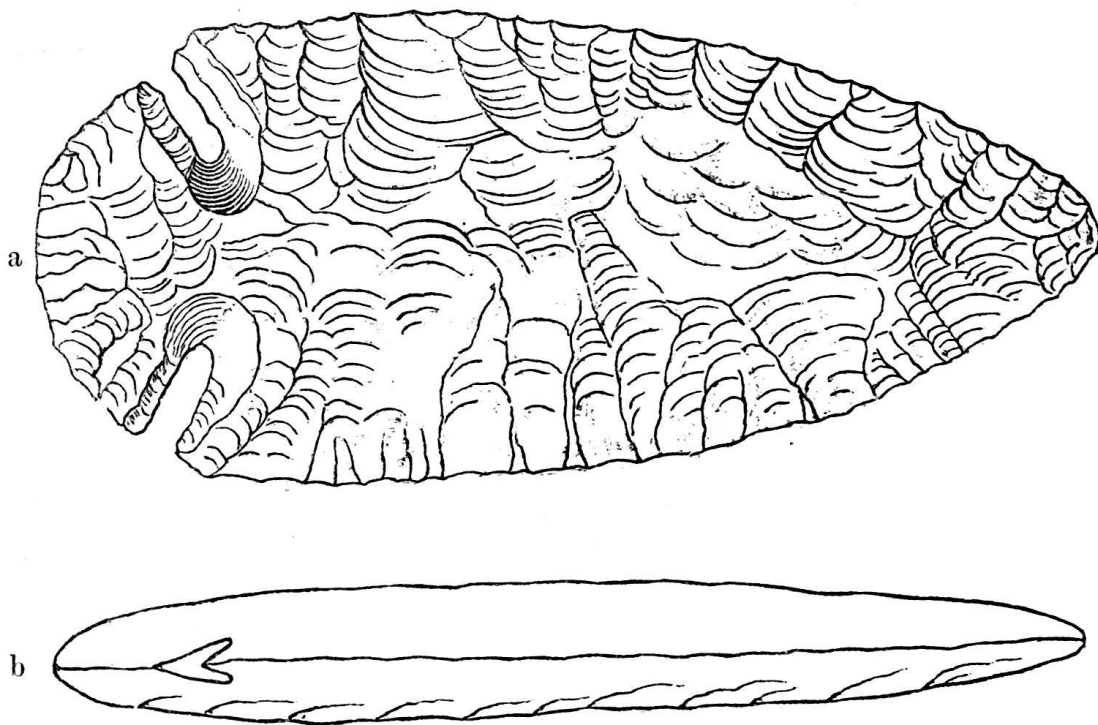
Burkh. RAEER, Pharm.

### Feuerstein-Lanzenspitze von Kriechenwyl bei Laupen.

Von Herrn Buchschacher, Uhrenmacher in Laupen, erhielt dieses Frühjahr unser Antiquarium eine prachtvoll gearbeitete Feuerstein-Lanzenspitze, welche unweit Kriechenwyl, Amtsbezirk Laupen, beim Pflügen 1½ Fuss tief zum Vorschein gekommen war. Die Bearbeitung derselben, die durchaus an die nordischen Feuerstein-Artefakte erinnernde künstliche Form, wie die beiden tief eingeschnittenen Ausschnitte zwischen der eigentlichen Klinge und dem Schaftlappen tragen einen fremden Charakter; wenigstens sind mir so vollendete Feuerstein-Artefakte aus unsern schweizerischen Pfahlbauten nicht bekannt. Der Feuerstein ist gräulich-schwarz, stellenweise licht und bläulich-grau ins schmutzig-weiße spielend, die Schneidkanten ziemlich scharf, die Schlagflächen meist klein und von ziemlich eben muscheligem Bruch, die äusserste Spitze ist abgebrochen. Die ganze Länge ist 4" 1"; mittlere Breite 1" 8"; mittlere Dicke 4,5"; Breite zwischen den Einschnitten 7"; Breite des Schaftlappens 1" 3" (siehe Abbildung *a*, *b*).

Möchte wohl dieses merkwürdige Fundstück nicht ein auf einer Wanderung verloren gegangenes fremdes (nordisches?) Kunstprodukt des spätesten Steinalters sein?

Edm. v. FELLEBERG.



### Reihengräber bei Ritzenbach unweit Gümnenen.

In der Kiesgrube unweit Ritzenbach bei Gümnenen zwischen ersterem und Herisberg, daher oft auch nach letzterer Ortschaft benannt, kommen seit langer Zeit

hin und wieder Reihengräber vor, welche schon manches Werthvolle geliefert haben, so gläserne Armringe, bronzene Ketten (Herr G. v. Bonstetten), gläserne Armringe und bronzene Fibulæ (Herr A. v. Morlot, 1866). Dieses Frühjahr wurde ich von Herrn Pfarrer Gerster in Ferenbalm benachrichtigt, dass in jener Kiesgrube wieder ein Skelett mit Beigaben gefunden und vom Wegmeister sorgfältig erhoben worden sei. Dieses Skelett war ein mittelgrosses männliches, lag  $3\frac{1}{2}$ —4' tief unter dem Rasen im Kies eingebettet von Süd nach Nord; der Kopf lag gegen Süden. Dabei lag ein Schwert von  $2' 9\frac{1}{2}"$  Länge; Griff-Länge  $6\frac{1}{2}"$ ; obere Breite 1,8", untere Breite 1,5"; zweischneidig. Der Griff mit Knopf ( $6\frac{1}{2}"$  lang), mit Querstange (4" lang), welche wie der Griff in zwei Knöpfe ausgeht. Theile der Scheide sind wohl-erhalten. Die Ränder der Scheide sind verstärkt in Drahtform, unter dem Griff der für das helvetische Eisenalter charakteristische bogenförmige Bügel, wie La Thène, Tiefenau etc. Ferner eine hübsch geformte Lanzenspitze mit ziemlich breiten, ausgeschweiften Lappen und einer mittlern, bis zur Spitze reichenden Rippe; die Dülle sehr schmal. Dabei lagen noch Blechstücke und unbestimmbare Eisenreste, wahrscheinlich von Gurtbeschlägen etc., von Rost unkenntlich gemacht. — Der Schädel mit Oberkiefer war glücklicherweise vollständig erhalten und schön geformt. Er wurde der craniologischen Sammlung der hiesigen Anatomie (Prof. Aeby) übergeben.

Wenige Wochen nach diesem Funde erhielt ich durch Herrn Staatsingenieur von Steiger die Nachricht, dass man in besagter Kiesgrube wieder auf ein Skelett stosse. Herr v. Steiger konnte mich leider nicht dahin begleiten, und, im Beisein von Herrn Pfarrer Gerster, deckten wir vorsichtig das Skelett, von welchem bloß die Fussknöchel frei waren, ab. Das Skelett war ein weibliches, lag 4' tief unter dem Rasen im Kies eingebettet, zirka 5' weit von dem früheren entfernt, lag von SO nach NW, der Kopf nach SW gerichtet. Ganze Länge des Skeletts nicht ganz 5'. Nur die stärkern Knochen waren erhalten, die Rippen, Hand- und Fussknöchelchen meist vollständig zersetzt; der Schädel war vollständig zerdrückt und nur der Unterkiefer mit vollständiger Bezaehlung gut erhalten. — Von Artefakten fanden wir:

- 1) In der Gürtelgegend viel Rost, eine ziemliche Anzahl eiserner Kettenringe, alle sehr zersetzt und brüchig. Ein bronzener Ring mit bronzenem Haken<sup>1)</sup> sass noch in einem unförmlichen Rostklumpen fest.
- 2) In der Brustgegend zwei ganz zersetzte eiserne Fibeln von gewundenem Eisendraht; sie sind ganz in Rost verwandelt und lassen sich nicht herausarbeiten. Ebenso lag etwas weiter unten eine hübsch geformte Fibula aus Bronze und Eisen zusammengesetzt.
- 3) Am linken Unterarm in der Gegend des Handgelenkes: Spuren von Rest eines schmalen eisernen Armbandes.
- 4) Am rechten Oberarm Spuren eines breiteren eisernen Armbandes, wovon noch ein schlechter Rest vorhanden.
- 5) Unter dem Hals und an der rechten Schulter zwei schön geformte, ganz gleiche bronzene Fibeln von ausgezeichneter Arbeit und Reste einer gewundenen bronzenen einfachen Drahtfibeln, welche vielleicht zu einer der eisernen Fibeln gehört haben mag.

<sup>1)</sup> Die Abbildungen von 1, 2, 4 folgen in der nächsten Nummer auf Taf. XXIV.

Obgleich das Resultat dieser Ausgrabung nicht ein sehr glänzendes genannt werden kann, so hat letztere uns doch einige Artefakte geliefert, welche in Form und Arbeit für die Kulturepoche, der sie angehören, durchaus charakteristisch sind.

Edm. v. FELLEBERG.

## 110.

### Die Verschanzungen auf dem Ebenberg bei Aarau.

Unmittelbar südwestlich von Aarau erhebt sich der sogenannte Hasenberg und westlich von diesem, durch das anmuthige Roggenhausenthälchen von ihm getrennt, eine nach Norden durch einen steilen Felsabsturz begrenzte Hochfläche, welche Michaelis- und Dufour-Karte als „Ebenberg“, die Umwohner als „Nebenberg“, Einzelne als „Eppenberg“ bezeichnen. Welches die rechte Schreibweise sei, ob Berg des Eppo, eines Geschlechts, das nach alten Urkunden in der Umgegend, in der Weid oder in Schönenwerd gelebt haben soll, ob der Berg seinen Namen der Aehnlichkeit mit dem daneben liegenden Hasenberg, dessen Zwillingsbruder er ist, oder ob er ihn seinem ebenen Rücken verdankt, wollen wir hier nicht zu entscheiden versuchen, da die Benennung des Ortes mit dem Gegenstande, den wir behandeln wollen, nicht zusammenhängt. Wir halten vorläufig, schon mit Rücksicht auf Andere, welche sich orientiren wollen, an der Nomenclatur der Karten fest. — In der nordwestlichen Ecke der Hochfläche, ungefähr da, wo auf der Dufourkarte die Buchstaben „wer“ des Ortsnamens Schönenwerd stehen, befindet sich ein eigenthümlicher Wall, den man am leichtesten auffindet, wenn man von der Wöschnau auf den Ebenberg hinaufsteigt und oben, statt den Fahrweg über die Ebenberg-Höfe zu benutzen, nach rechts in den Wald einbiegt, wo dann der Fussweg dem Rande des Waldes innerhalb desselben parallel läuft. Der Wall liegt hier zwischen dem Fusswege und dem offenen Feld und bezeichnet die Grenze des Waldes. An der eben bezeichneten Stelle, wo der Fussweg in den Wald einbiegt, ist der Wall bis auf das anstehende Gestein durchschnitten. Bei genauer Untersuchung finden wir, dass er schon am Ostrande des Plateaus beginnt und zwar da, wo der Abfall am Rande weniger steil zu werden anfängt; er läuft da mit anfänglich ganz geringer, allmählig aber zunehmender Höhe dem Ostrande auf und an gewisser Stelle parallel, biegt da, wo der Wald aufhört, nach Westen um und bildet auf einer Ausdehnung von etwa 1400 Fuss die etwas gekrümmte Südgrenze des Waldes, bis dahin, wo das Terrain allmählig nach Osten zu steigen beginnt. Seine Höhe nimmt dabei von Osten nach Westen immer mehr, von 10 bis zu 25 Fuss zu. Plötzlich biegt er nach Norden um<sup>1</sup> und läuft in gerader Richtung auf den Felsabsturz des Nordrandes des Plateaus zu. Dieser letztere Theil des Walles ist namentlich schön erhalten; er fällt beiderseits ziemlich steil dachförmig ab und hat eine Höhe von 20 bis 30 und eine Länge von fast 500 Fuss. Im letzten gegen die Fluh auslaufenden Theile desselben befindet sich auf seiner Aussenseite ein etwa 150 Fuss langer und 20 Fuss breiter, gegen die Fluh sich immer mehr, bis auf 10 Fuss vertiefender Graben, während auf der Innenseite nirgends und auch auf der Aussenseite des seine Front nach Süden richtenden Walles kein Graben (auch kein

„zugeworfener“, wie man beobachtet haben will) vorhanden ist. Dagegen ist dieser Theil des Walles an mehreren Stellen durch Waldwege eingeschnitten und so z. B. auch da, wo der schon wiederholt genannte Fussweg bei der plötzlichen Umbiegung des Walles nach Norden wieder aus der Umwallung heraustritt. In diesen Durchschnitten bekommt man leicht eine genaue Einsicht in die innere Struktur des Walles. Die Masse desselben besteht aus einem gelblich-braunen, sandigen Lehm, untermischt mit kleinen Geröllen alpiner Gesteinsarten, woraus evident hervorgeht, dass der Wall zu der aus horizontalen jurassischen Kalkschichten bestehenden Masse des Berges in keiner genetischen Beziehung steht. Wir sind auf den ersten Blick versucht, den Wall für eine Moraine zu halten, denn das Material stimmt vollständig mit dem Material der erratischen Bildungen zusammen, welche hier die ganze Oberfläche mehr oder wenig mächtig bedecken; allein der Umstand, dass die Gerölle abgerundet und nur in untergeordneter Menge vorhanden sind und noch mehr die eigenthümliche nach Norden konkave Form des Walles nöthigen uns, davon abzustehen und anzunehmen, dass der Wall nicht von der Natur erzeugt, sondern durch Menschenhände geschaffen worden, dass er also ein Untersuchungsobjekt nicht für einen Naturforscher sei. Meine Neugier bei meiner ersten Beobachtung des Walles — dessen Dasein den Bewohnern der Ebenberghöfe, welche Besitzer des dortigen Grund und Bodens sind, wohlbekannt war und über den nach seitherigen Versicherungen auch schon andere entfernter wohnende Bürger des Kantons Solothurn gestolpert waren, der aber, weil nie eine Deutung desselben versucht und nichts darüber veröffentlicht wurde, in der Wissenschaft gänzlich unbekannt und daher erst noch zu „entdecken“ war, — ich sage, meine Neugier war so gross, dass ich, obschon nicht „zum Leist“ der Antiquare und Historiker gehörend, die Sache weiter verfolgte, in der Absicht, mich dann darüber von einem Fachmanne belehren zu lassen, wie es mir in freundschaftlicher Weise jederzeit, so auch hier, durch Herrn Dr. Ferdinand Keller vergönnt gewesen ist. Die genaue Untersuchung stellt heraus, dass der Wall nach einem wohl überlegten Plane so gebaut ist, dass er als Verschanzung der nordöstlichen Ecke des Ebenberges dient. Um diesen Plan zu erkennen, müssen wir noch hervorheben, dass der vom Wall umschlossene Raum im Norden und Osten durch den Steilabsturz des Berges von Natur aus genügend geschützt ist und nur im Südwesten eine künstliche Absperrung von der übrigen Fläche des Berges bedurfte. Der östliche Theil des umschlossenen Raumes zeigt eine, namentlich am Waldrande ziemlich erhebliche Senkung nach Süden; im westlichen Theile dagegen ist eine schwache Senkung nach Norden wahrzunehmen. Das Terrain ausserhalb des Walles liegt also im Osten tiefer, im Westen höher als die Innenfläche. Hiemit steht offenbar im Zusammenhange, dass, nachdem der Wall als kleiner Erdaufwurf am schwächer geneigten Theile des Ostrandes angefangen, sich nur mit einer Höhe von 10 bis 15 Fuss am östlichen Theile des Südrandes fortsetzt, und erst im westlichen Theile die volle Höhe von 20—30 Fuss erreicht; denn ein niedriger Wall konnte im Osten vollständig zum Schutze genügen und es war dort auch kein Graben nöthig, weil die äussere Abdachung in Folge der Neigung des Terrains nach Aussen so schon steil und hoch genug war; im Westen dagegen musste die Fortifikation noch durch einen vorgelegten Graben verstärkt werden. Sehr interessant ist die Stelle, wo der westliche Schenkel des Walles auf



die Fluh ausläuft; innerhalb desselben steigt der Hals einer Runse herauf, durch welche man zur Strasse nach Aarau und zur Aare hinunter gelangen kann, welche hier näher als irgend an einer andern Stelle an den Berg herantritt, früher ohne Zweifel so nahe, dass ein von oben losgelöster Stein unten gerade ins Aarbett hineinkollern musste. Das wurde offenbar nicht ohne Absicht so angelegt, sondern zu dem Zwecke, um eben durch hinuntergeworfene Steine den Durchpass unten zu erschweren. Und wenn man den neben der Runse vorspringenden Felskopf, von dem aus man eine prächtige Aussicht thalauf- und abwärts geniesst, betrachtet, so kann man nicht im Zweifel sein, wo die Steine dazu hergenommen worden sind; denn die Stelle ist steinbruchartig und so vertieft, dass man sich diese Form nicht auf geologische Weise, sondern nur durch das Wirken planmässig arbeitender Menschen erklären kann.

Ein alter Mann auf dem Ebenberg, den ich fragte, was der Wall wohl zu bedeuten habe, meinte, es werde da wohl einmal eine Burg der Zwingherren von Aarau gestanden haben; allein es finden sich nirgends Ruinen, nicht einmal Spuren von Mauerwerk, nur einige weite kreisrunde Vertiefungen innerhalb der Umwallung geben den Leuten zu kleinen Sagen Veranlassung und mögen auch schon von Schatzgräbern, jedenfalls vergeblich, durchsucht worden sein. Man sagt, dass einmal beim Umfällen eines Baumes in der Umgegend eine römische Goldmünze, westlich davon römische Ziegel, in den Ebenberg-Höfen einmal Hufeisen von Pferden und Mauleseln gefunden worden seien, allein das beweist selbstverständlich für den Ursprung des Erdwalles nicht das Mindeste. Seine Bedeutung wird uns erst klar, wenn wir denselben mit ähnlichen Erdwerken vergleichen, wie die sind, welche Herr Dr. Ferdinand Keller im dritten Heft der zweiten Abtheilung des 16. Bandes der Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich unter dem Titel „Helvetische Denkmäler“ beschrieben hat. Der Verfasser kommt, durch verschiedene Gründe geleitet, bekanntlich zu dem wohl nicht zu bezweifelnden Schlusse, dass solche Verschanzungen an hoch- und abgelegenen Orten schon in den ältesten Zeiten zum Schutz und Zufluchtsort für die bedrängten Bewohner der benachbarten Dörfer angelegt worden seien. Zu diesem Zwecke mögen sie noch mit Pallisaden verstärkt und die Zugänge durch Gestrüpp versteckt und verwehrt worden sein. Aehnlich wie wir während des letzten Krieges gelesen haben, dass sich in den Vogesen und anderwärts Greise, Weiber und Kinder mit ihrer Lebwaare und den werthvollsten Sachen vor den herannahenden Deutschen ins Gebirge und ins Dickicht der Wälder geflüchtet haben, so mögen zu jenen längst vergangenen Zeiten, wo noch hauptsächlich mit Schleudern, Pfeil und Bogen, Schwert und Speer gekämpft wurde, indem die wehrfähige Mannschaft draussen focht, die schwache Menge in den vorsorglich gebauten Verschanzungen unter Preisgebung der elenden, nur von Lehm und Reisig erbauten und leicht wieder herzustellenden Hütten, vorübergehend Schutz gesucht und gefunden haben. Die gewaltige Ausdehnung und Höhe des Erdwerkes deuten darauf hin, dass der Raum Vielen zugleich zum Schutze dienen musste und dass die Verschanzung nicht rasch vor dem herandringenden Feinde oder als momentaner Schutz eines Lagers, sondern mit sehr viel Aufwand von Zeit und Menschenkräften und, wie schon gesagt, nach wohlüberlegtem Plane aus dem lockern Schutte, der seit der Gletscherzeit diese Anhöhen bedeckt, aufgeworfen worden ist.

Prof. MÜHLBERG.

## 111.

**Autel votif à Baulmes (Vaud).**

(Extrait d'une lettre à M. le Dr. K.)

Par suite des réparations que l'on fait maintenant au temple de Baulmes le piédestal de la chaire a dû être déplacé. Comme c'est une pierre qui était recouverte de plâtre pour cacher les difformités et que d'un autre côté sa forme et le peu qu'on pouvait voir de sa forme primitive et de sa nature m'avait toujours intrigué, je me suis mis à enlever le plâtre. En faisant cela je découvris quelques lettres que je nettoysais soigneusement afin d'en relever le fac-similé, mais la pierre à qui on avait enlevé le poli avec une boucharde probablement pour faire mieux adhérer le gypse ne s'y prêtait pas, de sorte que j'ai pris le parti d'en prendre une espèce de croquis dans les proportions d'un millimètre pour le centimètre.

Cette pierre est en marbre blanchâtre du Jura et me paraît être un autel votif à Apollon. M. Rochat dans ses „Recherches sur les Antiquités d'Yverdon“ <sup>1)</sup> mentionne une inscription, où il est question d'une Julia Festilla, à laquelle les habitants d'Eburodunum l'avaient décernée pour les services éminents qu'elle leur avait rendus,



<sup>1)</sup> Mémoires de la Soc. des Antiquaires de Zurich. Vol. XIV.

et qu'ils appellent leur excellente voisine. Est-ce que Baulmes n'avait pas été sa résidence? Dans tous les cas cette pierre avec cette inscription prouve une fois de plus l'importance de l'établissement romain qui a existé à Baulmes et j'ai déjà plus d'une fois émis l'idée que l'ancien „Abiolica“ pouvait bien être placé à cet endroit. J'ai du reste pris note de toutes les découvertes qui ont été faites jusqu'à présent et qui peuvent appuyer cette idée.

Baulmes, le 13 septembre.

Ed. MABILLE.

## 112.

### Die Familie der Camiller in Helvetien.

Die neu gefundene Inschrift von Baulmes (Apollini Julia Festilla) veranlasst uns, die Zusammengehörigkeit mehrerer Camillerinschriften aus Aventicum und der Umgegend, auf die schon Th. Burckhardt hingewiesen, näher zu betrachten.

Nach Mommsen's *Inscriptiones Helv.* haben wir zunächst neun Camiller zu unterscheiden:

- 1) Die Julia (C. Juli Camilli F.) Festilla. 143.<sup>1)</sup> 192.<sup>2)</sup>  
Flaminica prima Augusti. 143. — Vicani Eburodunenses. Yverdon 143.  
Avenches. 192.
- 2) Ihren Vater: C. Julius Camillus. 143. 192.
- 3) Den [C.] Julius (C. F.) (Fabia) **a**) Camillus. 179.<sup>3)</sup>  
Sacerdotum Augustalium magister tribunus militum legionis IIII Macedonicae  
hasta pura et corona aurea donatus a Ti. Claudio Cæsare Augusto iterum  
cum ab eo evocatus in Britannia militasset. — Avenches.
- 4) Dessen Vater C. [Julius Camillus]. 179.
- 5) Den C. Valerius (C. F. Fabia) Camillus. 192. **a**)  
Cui publice funus Hæduorum civitas et Helvetiorum decreverunt et civitas  
Helvet. qua pagatim qua publice statuas decrevit. — Avenches.
- 6) Dessen Vater C. [Valerius? Camillus!]. 192.
- 7) Den C. Flavius Camillus. 142.<sup>4)</sup>  
Duumvir coloniae Helvetiorum flamen Augusti quem ordo patronum civitatis  
cooptavit eique ob merita ejus erga rem publicam scholam et statuas  
decrevit. — Vicani Eburodunenses. Yverdon.
- 8) C. Camillus (Quintillus?).  
Nachtrag zu Mommsen's *Inss.* No. 8.<sup>5)</sup> — Nyon (Canton de Vaud).
- 9) L. Camillus Aetolus.  
Nachtrag. 16.<sup>6)</sup> — Nonfoux (à deux lieues d'Yverdon).

Dabei werden nun von vornherein No. 2 und 3, C. Julius Camillus und [C.] Julius (Fabia) Camillus, zusammenfallen, wie dies Mommsen auch annimmt; wir hätten also den C. Julius Camillus (Sac. Aug. mag. trib. milit.) als den Vater der Julia zu denken. No. 4 wäre dann der Vater von No. 2 und 3 und der Grossvater von

**a**) Burckhardt (*Beiträge zur vaterländ. Gesch.* 4, S. 116) begeht hier beide Mal den Fehler, den Namen der tribus Fabia als einen zweiten Geschlechtsnamen (Fabius) zu lesen.

No. 1. Zu diesem steht nun ebenfalls in verwandtschaftlicher Beziehung No. 5, die Julia Festilla erscheint nämlich als dessen Testamentsvollstreckerin, muss ihm also nahe verbunden gewesen sein, und es fragt sich, wie? Man könnte zunächst daran denken, dass er ihr Onkel, ihres Vaters Bruder sei; allein das ist unmöglich, denn er hat den gleichen Vornamen C. <sup>b)</sup> Aber ebenso wenig kann er ihr Grossvater, also der Vater des C. Julius Camillus (Sac. Aug. mag.) und identisch mit No. 4 sein, denn da C. Julius Camillus bei der Gründung der Kolonie schon ein alter Mann war, so könnte sein Vater dieselbe nicht mehr erlebt, geschweige sich noch um sie verdient gemacht haben; endlich kann dieser C. Valerius Camillus auch kaum der Sohn des C. Julius sein, da er einen andern Geschlechtsnamen trägt. Es wird daher kaum etwas Anderes übrig bleiben, als dass er der Gatte unserer Flaminica Julia Festilla sein muss. Als Gattin erscheint die letztere ganz am Platze bei der Testamentsvollstreckung, daher darf es auch nicht auffallen, dass sie in jener Inschrift 192 ihr Verhältniss zu ihm nicht näher bezeichnet, was man in jedem andern Falle erwarten müsste. Sein Geschlecht ist das der Valerier, den Beinamen Camillus trägt er wohl als Schwiegervater des Julius Camillus oder gar als sein Adoptivsohn. Wenn die Flaminica Julia Festilla seine Gattin ist, so lässt sich von seiner bürgerlichen Stellung zunächst so viel sagen, dass er Flamen sein muss (denn Flaminica heisst die Gattin eines Flamen). Mit seinem Vater C., . . . (No. 6) konnte sein natürlicher Vater, ein C. Valerius . . . oder C. Julius Camillus, der Schwieger- und vielleicht Adoptivvater gemeint sein.

Ausser diesem Kreise scheint nun zunächst No. 7, der C. Flavius Camillus zu stehen, die Inschrift nennt keine verwandtschaftlichen Beziehungen. Allein sehen wir, dass die bei No. 5 und 7 beigesetzten Prädikate merkwürdig übereinstimmen, dass dem Cajus Valerius Camillus (192) die civitas Helvetiorum (der helvetische Staat) qua pagatim qua publice, d. h. sowohl gauweise als insgesamt, Statuen zuerkannt habe und dass dem C. Flavius Camillus (142) der ordo der civitas Helv. (der helvetische Senat) ebenfalls Statuen dekretirt haben soll, so müssen wir unwillkürlich auf dieselbe Person schliessen und die Widmung der Eburodunensen (142), in der sie auf den allgemeinen Beschluss verweisen, muss als eine Ausführung des letztern in dem betreffenden Gau (pagatim) erscheinen — also zugleich eine treffende Bestätigung zu der schon oft angezweifelte Inschrift 192. Die Identität der auf den beiden Inschriften genannten Personen, des C. Valerius Camillus und des C. Flavius Camillus, wird vollends über jeden Zweifel erhoben durch die Bezeichnung des C. Flavius als Flamen Augusti und die gleichartige Beziehung zur Julia Festilla. Die Honorarinschriften der Julia Festilla und des C. Flavius Camillus in Yverdon (143, 142) scheinen nämlich an derselben Stelle angebracht worden zu sein, wenigstens wurden sie bei demselben Anlasse gefunden (1825 in cœmeterio extendendo); sie stimmen nun auch in ihrer Haltung merkwürdig überein, C. Flavius erscheint als Flamen Aug., Julia Festilla als Flaminica, jener wird von den Eburodunensen amicus, diese vicina genannt, — kurz, es scheint, dass die Bürger von Yverdon diese beiden Personen als zusammengehörend, wohl als Ehepaar betrachtet wissen wollen. <sup>c)</sup>

<sup>b)</sup> Ich kenne kein Beispiel aus dieser frühen Zeit, wo Brüder den gleichen Vornamen haben.

<sup>c)</sup> Die beiden Inschriften wurden wohl gleichzeitig zu Ehren der beiden Gatten aufgestellt.

Nun sind also C. Valer. Cam. und C. Flav. Cam. beide Camiller mit demselben Vornamen, beide Flamen, beide auf dieselbe Weise geehrt und stehen in der gleichen Verbindung zur Julia Festilla — also müssen sie wohl ein und dieselbe Person sein. Der Name „Flavius“ lässt sich dadurch erklären, dass dem Patron der neu gegründeten Flavischen Kolonie der Name der Kolonie oder überhaupt ein kaiserlicher Geschlechtsname beigelegt wird (dabei würde es ganz stimmen, dass die Eburcunensen in ihrer Honorarinschrift nur diesen Namen als Anerkennung und aus Schmeichelei gebrauchen, während die Gattin des Verstorbenen seinen eigentlichen Familiennamen anwendet), oder dass die Familie dieses Camillus zwei römische Geschlechtsnamen angenommen hatte und nun zwischen beiden schwankte. <sup>d)</sup>

Das Familienschema wäre also folgendes:

C. (Julius Camillus) No. 4.

C. Julius Camillus. No. 2. 3.

(C. Valerius...)

Julia Festilla ————— C. Valerius Camillus (Flavius).

Ob nun auch die beiden letzten Camiller (No. 8 und 9) mit dieser Familie noch in Beziehung stehen, darüber wage ich nicht zu entscheiden. (Die corrupte Inschrift I. Nachtrag 15, scheint auch den Camillusnamen zu enthalten und erinnert an 16) (No. 9).

Um nun die geschichtlichen Beziehungen der vorliegenden inschriftlichen Notizen zu bestimmen, haben wir von dem Vater der Julia auszugehen.

Da ihm keine andere militärische oder zivile Würde zugeschrieben wird, als die eines tribunus militum, so muss man annehmen, dass dies überhaupt die höchste Würde gewesen, zu der er gelangt sei, d. h. unser C. Julius Camillus hat nicht die Laufbahn eines Senatoriers oder Ritters durchgemacht, sondern vom gemeinen Soldaten an gedient und ist durch die verschiedenen Unteroffiziersstellen hindurch bis zum Militärtribunen emporgestiegen. Daraus ergibt sich zweierlei: erstens, er war ein römischer Bürger aus der Provinz von gemeiner, d. h. nichtadelicher Herkunft <sup>e)</sup>, und zweitens, er muss schon vor dem britannischen Kriege (42—50 n. Chr.) eine lange Reihe von Dienstjahren hinter sich gehabt haben. Burckhardt (S. 116) fasst, wie mir scheint, den Sinn jener Inschrift (179) unrichtig; er meint, Julius Camillus habe zweimal als evocatus gedient, das „iterum“ bezieht sich aber auf die Schenkung von hasta pura etc.; wir vernehmen also: Julius Camillus hat als trib. mil. gedient, ist als solcher von Claudius mit militärischen Ehrenzeichen bedacht worden und hat dieselben zum zweiten Male erlangt, als er zum britannischen Kriege neu aufgerufen

<sup>d)</sup> Die römischen Geschlechtsnamen waren in jener Zeit in Gallien wohl überhaupt noch etwas schwankend. — Wenn man die Identität der beiden Camilli bezweifeln wollte, so müsste man wenigstens den Flavius Cam. als Gatten der Julia anerkennen und den Valerius Cam. als ihren Bruder denken. Dass sie etwa mit zwei Männern verheirathet gewesen sei, zuerst mit einem Valerier und dann mit einem Flavier oder umgekehrt, daran ist wohl nicht zu denken, da die Flamines an die strengsten Ehegesetze gebunden waren.

<sup>e)</sup> C. Julius Camillus stammte wohl von einer gallischen (resp. helvetischen) Familie, welche durch Julius Cäsar den Geschlechtsnamen der Julier und das römische Bürgerrecht erhielt. Wie der Beiname Camillus dazu kam, ist zweifelhaft, vielleicht hängt er mit der Annahme der römischen Priesterwürde durch unsern Camillus zusammen; camilli heissen nämlich die Opfergehülfen der Flamines.



wurde. Zwischen der ersten Schenkung und dem zweiten Aufgebot liegt also eine Zeit, in der er vom Kriegsdienste zurückgetreten ist. Da die erste Schenkung unter Claudius fällt, so können wir sie nicht vor 41 zurückdatiren, wir haben unsern Camillus daher noch am Anfange des Claudius als Tribunen in seiner ersten Dienstzeit zu denken; er muss aber bald, vielleicht 42, seinen Abschied genommen und mag also damals 20 Dienstjahre zurückgelegt haben, wonach er a. 42 etwa 37 Jahre alt gewesen wäre (Tac. ab exc. XII 36). Ohne zu viel zu wagen, werden wir die Zeit, wo Julius Camillus zum zweiten Male beschenkt ward, genau bestimmen können. Die Ehrengeschenke wurden nämlich gewöhnlich beim Triumphe eines Kaisers ausgetheilt; nun triumphirte Claudius a. 44 (Dio 60, 23) und es wird ausdrücklich berichtet, dass er grosse Schenkungen und Auszeichnungen vorgenommen habe; nach aller Wahrscheinlichkeit wurde unser Veteran auch dabei bedacht. Claudius war bloß sechs Monate von Rom fern gewesen (Dio l. l. Sueton. Claudius 17). Sein Auszug, bei dem er Gallien zu Fuss durchzog (Dio 21, 3 ff. Sueton. l. l.), mag daher im Frühjahr 44 stattgefunden haben und für diesen muss auch Julius Camillus wieder einberufen worden sein. War er a. 42 etwa 37 Jahre alt, so konnte er (a. 70) im Alter von 65 Jahren (wobei die möglichst niedere Zahl genommen ist, 37 und 28) die Gründung der Kolonie Aventicum noch erleben. Dabei aber kann man ihn nicht schlechthin, wie Burekhardt will, als einen Veteranen bezeichnen, der an der Gründung der Kolonie theilgenommen habe, damit wäre in erster Linie doch gemeint, dass er mit den Veteranen, welche die Kolonie gründeten, eingezogen sei; allein zur Kaisereit zogen die Soldaten ohne ihre Offiziere (*sine rectore*, Tac. ab excess. XIV. 27) in die Kolonien; auch wurden als Kolonisten gewöhnlich nicht längstgediente, sondern frisch entlassene Soldaten genommen, unser Camillus war damals aber mindestens 20 Jahre vom Dienste frei. Endlich müsste man bei solcher Theilnahme an der Kolonie erwarten, dass er zum Duumvirn ernannt worden wäre. Sein Verhältniss zur neuen Kolonisation wird daher so gedacht werden müssen. Julius Camillus war in Gallien geboren, hatte sich nach seiner ersten Dienstzeit wieder in seiner Heimat, wohl in Helvetien, angesiedelt, wo ihn dann der Aufruf des Kaisers Claudius erreichte. Nach dem Triumphe a. 44 werden wir ihn wieder in diesen Gegenden zu denken haben; vermöge seines Standes als römischer Ritter, zu dem er mit der Uebnahme des Tribunats emporgestiegen war, mag er nun einiges Ansehen in weitem Kreisen besessen haben; vielleicht stand er auch mit dem Vater des Vespasian in Verbindung und schliesslich wird er für die Umgestaltung von Aventicum zur Kolonie gewirkt haben. Als billige Anerkennung der Verdienste eines solchen alten Herrn müsste es dann erscheinen, dass ihn der Ordo Helv. zum *magister* der mit der Kolonie neu eingerichteten *sodalitas Augustalium* ernannte (*Sacerdotum Augustalium magistro*, Vorsteher des Priesterkollegiums der Augustalen; solche Sodalitäten wurden gemeindeweise von dem Ordo, Gemeinderath, Senat, eingesetzt) und ihm damit die grösste priesterliche Ehrenwürde zuerkannte, während für die eigentlichen Beamtenstellen rüstigere Kräfte zugezogen wurden.

Wie solche Priesterwürden in gewissen Familien gewöhnlich cumulirt und vererbt wurden, so erhielt (wohl gleichzeitig) der Schwiegersohn dieses Julius Camillus, C. Flavius Camillus (Valerius) die Würde eines Flamen, eine lebenslängliche Würde. Ihm zur Seite würde sich dann seine Gattin, Julia Festilla, als *Flaminica Augusti*

stellen f) (142). Die ganze Familie wäre somit dem Dienste des Augustus und der Julischen Familie geweiht. Dieser Dienst des *Genius Augusti* hatte im Weiteren den Zweck, die unterworfenen Völker mit der Verehrung der Kaiser zu erfüllen, mit der römischen Herrschaft zu befreunden und überhaupt mit der römischen Kultur zu durchdringen. (Man denke an die „*ara Romæ et Augusti*“ in Lyon.) Augustus war nun im Besondern ein grosser Verehrer des Apollo gewesen, hatte dem Apollo-Cult einen ganz neuen Aufschwung gegeben (cfr. Preller, röm. Mythol. S. 271 ff.) und liebte es, sich als Apollo begrüßen zu lassen (ibid. S. 772); muss es da nicht als die Aufgabe einer *Flaminica Augusti* erscheinen, den Dienst des Apollo zu verbreiten und besonders zu pflegen? Daher wird kein Zweifel bleiben, dass die neu gefundene *Julia Festilla*, die dem Apollo einen Altar widmet — es muss also ein Altar sein — mit der altbekannten *Flaminica* identisch ist. Vielleicht war auch *Baulmes* ein vicus wie *Eburodunum*, und der Altar galt für den gesammten vicus oder pagus; so möchte sich dann auch die Widmung der *Eburodunenses* (143) zu Ehren derselben *Julia* auf ähnliche Stiftungen beziehen.

Das dritte Familienglied, *C. Flavius (Valerius) Camillus*, hatte nun nicht blos eine priesterliche Stellung, sondern war auch *Duumvir* (Richter) und Patron der Gemeinde (142). Seine Verdienste um das Gemeinwesen müssen noch vielseitiger gewesen sein als die der *Festilla*, alle helvetischen Gaue sind ihm zu Danke verpflichtet. Wie wir in *Festilla* die erste *Flaminica*, so haben wir wohl in ihm als ihrem Gatten einen der ersten *Flamen*, einen der ersten *Duumvirn* und *Patrone*, und in ihrem Vater *C. Julius Camillus* den ersten *Sacerdotalmagister*. Wenn es aber bei dem letztern unwahrscheinlich war, dass er als Veteran direkten Antheil an der Gründung der Kolonie genommen habe, so möchte dagegen dem jüngern *C. Flavius Camillus* eifrige Mitwirkung dabei zuzuschreiben sein. Wie seinen Schwiegervater haben wir ihn als angesessenen, mit dem römischen Bürgerrechte ausgestatteten Gallier zu denken; einem solch' angesehenen Manne, der dazu im besten Mannesalter war, musste bei Einrichtung der Kolonie eine grosse Aufgabe zufallen; da galt es, die Vermessung des Landes zu ordnen, das Verhältniss der neuen Ansiedler, der *Colonen*, zu der ansässigen Bevölkerung, den *Incolæ*, zu vermitteln und festzustellen, die Gemeindeordnungen über die einzelnen Gaue und Dörfer (*pagi*, *vici*) auszubreiten etc. Auf diese Weise mag er sich um den Staat und die einzelnen Gemeinden die Verdienste erworben haben, um derentwillen ihm allenthalben Statuen gesetzt werden. Selbstverständlich, dass für einen solchen Mann das *Duumvirat* und *Patronat* am besten passen.

Sein Kollege im *Duumvirat*, in der *Flamenwürde* und im *Patronat* scheint *T. Julius T. F. Quirina Sabucinus* [Nachtrag 20<sup>7)</sup> 21<sup>8)</sup>] gewesen zu sein; während *C. Flavius Camillus* sich mehr der Landschaft widmete, hatte dieser noch eine grössere Bedeutung für die Stadt, indem er die Beaufsichtigung der öffentlichen Bauten erhalten hatte, zu allererst, also noch vor *C. Flavius* zum *Patron* ernannt worden war (*T. Julio T. Fil. Quirina Sabucino duumvirum præfectum operum publicorum flamini Augusti Sacerdoti perpetuo primo omnium patrono publico coloni Aventicensis*).

f) Der Beisatz: „*primæ*“ (*Aug. flam.* 143) kann nur den Sinn haben, dass sie der Zeit nach die erste war, also die allererste, welche es in *Aventicum* überhaupt gegeben hat; denn es gab wohl unter den Frauen der *Flamines* keine bestimmte Rangordnung. Der Zusatz wird aus der Zeit nach ihrem Tode kommen.

cfr. 21 = Insc. 194) und ausdrücklich von den Coloni gefeiert wird. Als Flamen trat er wohl gleichzeitig mit Flavius in die Sodalitas ein und muss wohl unverheirathet gewesen sein, da die Frau seines Kollegen die erste Flaminica in Aventicum ist. Wie Julius Camillus gehört er einer gallischen Familie an, die zu Cäsars Zeit romanisirt wurde. In diesen Personen haben wir also die Vertreter der römisch-gesinnten aristokratischen Familien von Aventicum ums Jahr 70 n. Chr.

<sup>1)</sup> 143. IVLIAE · C · IVLI · CAMILLI · FILIAE · FESTILLAE · PRIME · AVG · FLAMINICAE · VICINAE · OPTIMAE · OB · EGREGIA · EIVS · MERITA · VICAN · EBVRODVN

<sup>2)</sup> 192. C · VALER · C · F · FAB · CAMILLO · QVOI · PVBLICE · FVNVS · HAEDVORVM · CIVITAS · ET · HELVET · DECREVERVNT · ET · CIVITAS · HELVET · QVA · PAGATIM · QVA · PVBLICE · STATVAS · DECREVIT · IVLIA · C · IVLI · CAMILLI · F · FESTILLA · EX · TESTAMENTO

<sup>3)</sup> 179. C · IVL · C · F · FAB · CAMILLO · SAC · AVG · MAG · TRIB · MIL · LEG · III · MACED · HAST · PVRA · ET · CORONA · AVREA · DONATO · A · TI · CLAVDIO · CAESARE · AVG · ITERVM · CVM · AB · EO · EVOCATVS · IN · BRITANNIA · MILITASSET · COL · PIA · FLAVIA · CONSTANS · EMERITA · HELVETIOR · EX · D D ·

<sup>4)</sup> 142. C · FLAVIO · CAMILLO · DVVMVIRO · COL · HEL · FLAMINI · AVGVSTI · QVEM · ORDO · PATRONUM · CIVITATIS · COOPTAVIT · EIQ · OB · MERITA · EIVS · ERGA · REMPVBLICAM · SCHOLAM · ET · STATVAS · DECREVIT · VICANI · EBVRODUNENSES · AMICO · ET · PATRONO

<sup>5)</sup> Nachtrag, 8. P · M · C · CAMILLI · QVINTILLI · etc.

<sup>6)</sup> Nachtrag, 16. MARTI · CATVRIGI · L · CAMILL · AETOLVS · TEMPLUM · A · NOVO · INSTITVIT

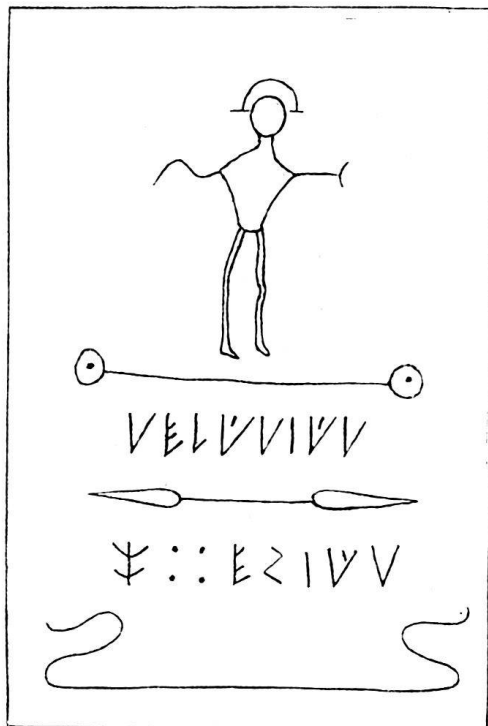
<sup>7)</sup> Nachtrag, 20. T · IVLIO · T · FIL · QVIRINA · SABVCINO · DVVMVIR · PRAEF · OPER · PVBLICOR · FLAM · AVG · SACERD · PERPETVO · PRIMO · OMN · PATRON · PVBLICO · COLONI · AVENTICENSES · AERE · CONLATO · OB · EGREGIA · EIVS · ERGA · SE · MERITA · PATRONO

<sup>8)</sup> Nachtrag, 21. II · · · · · OC · · · · · PRAEFECTO · OPERVM · FLAMIN · AVG · PERPETVO · PRIMO · PATRONO · PVBLIC · SABVCIN · · · · · AERE · · · · · CONLATO ·

Dr. J. J. MÜLLER.

### 113.

#### Etruskische Inschrift, gefunden im Veltlin.



Im Frühling dieses Jahres wurde 2½ Stunden östlich von Sondrio zu Tresivio, einem Dorfe am Abhange des Gebirges auf der rechten Seite der Adda, eine Steinplatte entdeckt, worauf in etruskischen Charakteren eine Inschrift und über derselben in sehr roher Weise die Figur eines Mannes eingegraben ist, in welcher man das Bild eines Kriegers zu erkennen glaubt. Man hält diesen Stein, der 1,20 Meter lang, 0,85 Meter breit ist, wohl nicht mit Unrecht für ein Grabmal, das mit den im Kanton Tessin und im Tirol gefundenen Grabmälern in Verbindung zu setzen ist, über welche der berühmte Connestabile an dem im Oktober d. J. zu Bologna versammelten internationalen Kongresse der Archäologen und Anthropologen sich äusserte, „che le tombe di Villanova sono consimili a quelle ritrovate nel Tirolo con iscrizioni che le additano assolutamente etrusche, et che forse alla invasione dei Galli alcuni Etruschi si ritirarono in alcune valli alpine dove già esistevano popolazioni della loro razza.“

Dr. v. PLANTA, Ständerath.

# Inhaltsübersicht.

## a) Vorrömisches.

	Seite
Grotte à ossements à Covatane, Ct. de Vaud (v. de Bonstetten)	211
Sur les haches en pierre (v. demselben)	255
Canot lacustre de Cudrefin, Ct. de Vaud (v. Prof. Grangier) (Taf. XXIV)	279
Notizen über neuere Untersuchungen der Pfahlbaustationen des Bielersees (v. E. von Fellenberg)	281
Pfahlbau zu Heimenlachen, Kt. Thurgau (v. Pharm. Räber)	286
Feuerstein-Lanzenspitze von Kriechenwyl bei Laupen (v. E. von Fellenberg)	290
Photographische Abbildung von Steindenkmälern (v. P. Vionnet)	212
Grab aus der Bronzezeit unweit Sargans, Ct. St. Gallen (v. J. A. Natsch) (Taf. XX)	235
Bronzenadel aus dem Pfahlbau von Möringen am Bielersee (v. Dr. F. Keller) (Taf. XX)	236
Reihengräber bei Ritzenbach unweit Gümmenen (v. E. von Fellenberg) (Taf. XXIV)	290
Fragment einer etruskischen Vase, gefunden auf dem Uetliberg bei Zürich (v. Dr. F. Keller)	255
Etruskische Inschrift, gefunden im Veltlin (v. Ständerath von Planta)	301
Ueber den frühesten Gebrauch des Lavezsteines (v. Dr. F. Keller) (Taf. XIX)	215
Altes Eisenbergwerk am Gonzen bei Mels, Kt. St. Gallen (v. J. A. Natsch)	214
Fünfbühl zu Zollikon unweit Zürich (v. Dr. F. Keller) (Taf. XXII)	257
Die Verschanzungen auf dem Ebenberg bei Aarau (v. Prof. Mühlberg) (Taf. XXIII)	292

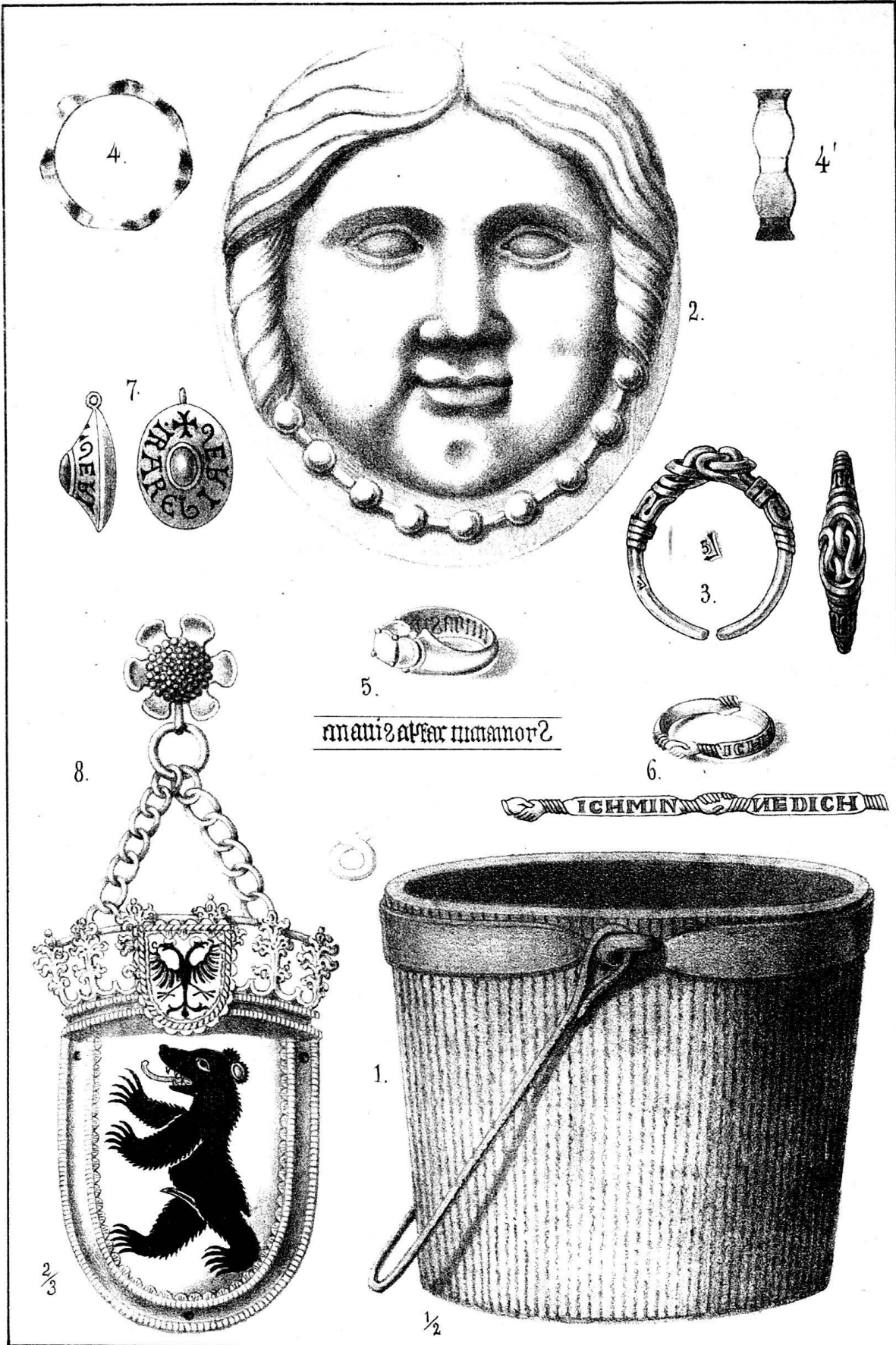
## b) Römisches.

Die römischen Warten, Speculae, längs des linken Rheinufer vom Bodensee bis Basel (v. Dr. F. Keller) (Taf. XXI)	237
Römischer Fund zu Seeb bei Bülach (v. Utzinger)	263
Entdeckung römischer Niederlassungen: Morrens Ct. Freiburg, Oberwil Ct. Aargau (v. Prof. Gremaud, A. Nüscheler)	222
Römische Villa in Erlinsbach, Kt. Solothurn (v. Urech)	269
Münzfund in Zuchwil, Kt. Solothurn (v. Advocat J. Amiet)	223
Les fouilles de Chézard (v. Col. féd. de Mandrot)	265
Tours d'observations et railways antiques dans le Jura bernois (v. A. Quiquerez)	268
Traces de voies romaines au pied du Jura (v. de Bonstetten)	264
Autel votif à Baulmes, Vaud (v. E. Mabilley)	295
Die Familie der Camiller in Helvetien (v. Dr. Müller)	296
Inschrift an einem Aschentopfe, der in einem gallo-römischen Grabhügel zu Ellikon (Zürich) gefunden wurde (v. Dr. F. Keller)	261
Gorgoneion vom grossen St. Bernhard (v. Prof. Benndorf) (Taf. XIX)	220
Antike und mittelalterliche Ringe (v. Dr. F. Keller) (Taf. XIX)	223

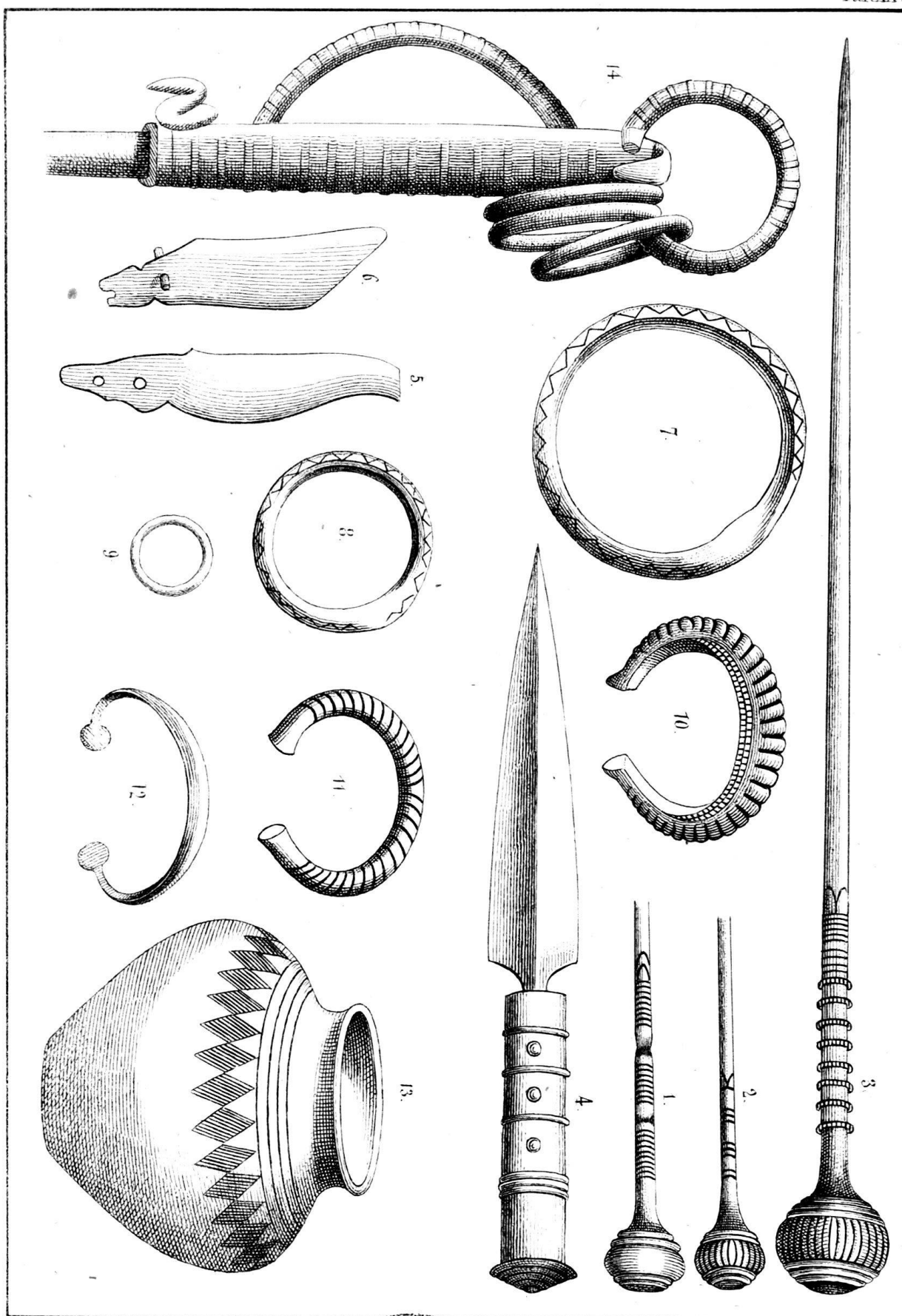
## c) Mittelalterliches, Neuere.

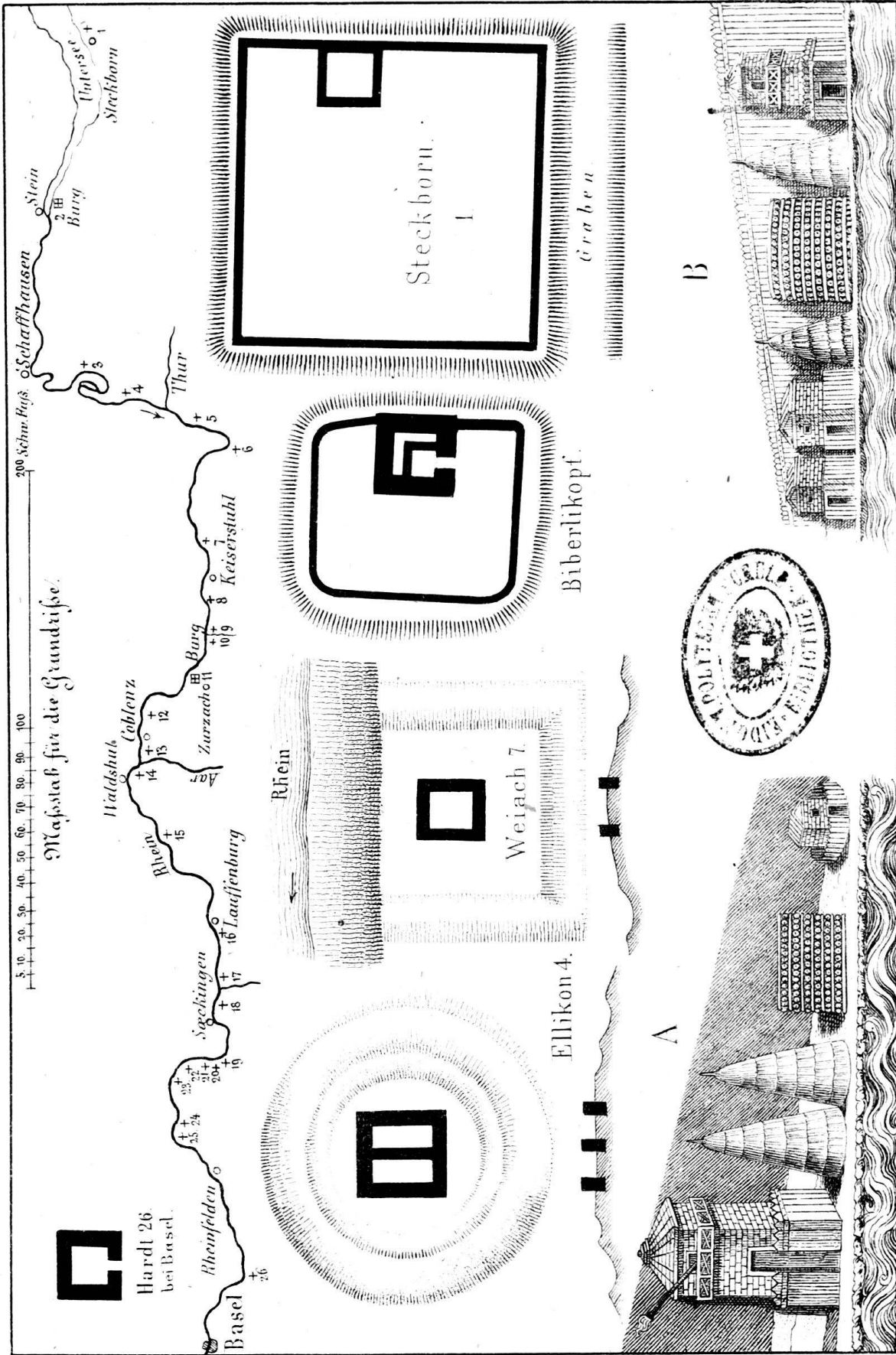
Zur Geschichte der Popularität des Andenkens Karls des Grossen in Zürich (v. Prof. Meyer von Knonau)	273
Ueber Dorfanlagen im unteren St. Gallen'schen Rheinthale (v. demselben)	227
Die Erhebung des Dorfes Glarus zum Hauptorte des Landes Glarus 1419 (v. dems.)	249
Zur finanziellen Geschichte der Bethheiligung Oesterreichs am alten Zürichkriege (v. dems.)	274
Mangel eines Arztes zu Baden 1478 (v. dems.)	251
Der Dominicaner Felix Fabri aus Zürich als Reisebegleiter schwäbischer Herren bei einem Besuche des heiligen Landes 1483 (v. dems.)	252
Aus Gerold Edlibach's Buch in Donaueschingen (v. dems.)	226
Ein Fall der Ausübung des Begnadigungsrechtes der Aebtissin vom Fraumünsterstift in Zürich und Beschränkung desselben für die Reichs-Aebtissin zu Lindau durch den dortigen Rath (v. dems.)	229
Die Zimmerische Chronik im Allgemeinen über das Wesen der Schweizer (v. dems.)	275
Sühnvertrag eines Todtschlägers von 1521 (v. dems.)	277
Note artistique per viaggiatori nel cantone di Ticino (v. Prof. Rahn)	248
Appenzellischer Waibelschild aus dem XVI. Jahrhundert (v. H. Zeller) (Taf. XIX)	232
Monnaies suisses et étrangères trouvées à Cudrefin (v. A. Morel-Fatio)	271
Innschriften auf Appenzell-Ausserrhoden'schen Holzbrücken (v. Prof. Meyer von Knonau)	227
Uosezzel und Uosteffen (v. Decan Pupikofer)	224
Der Ortsname „Kreuel“ (v. Dr. Brandstetter)	232

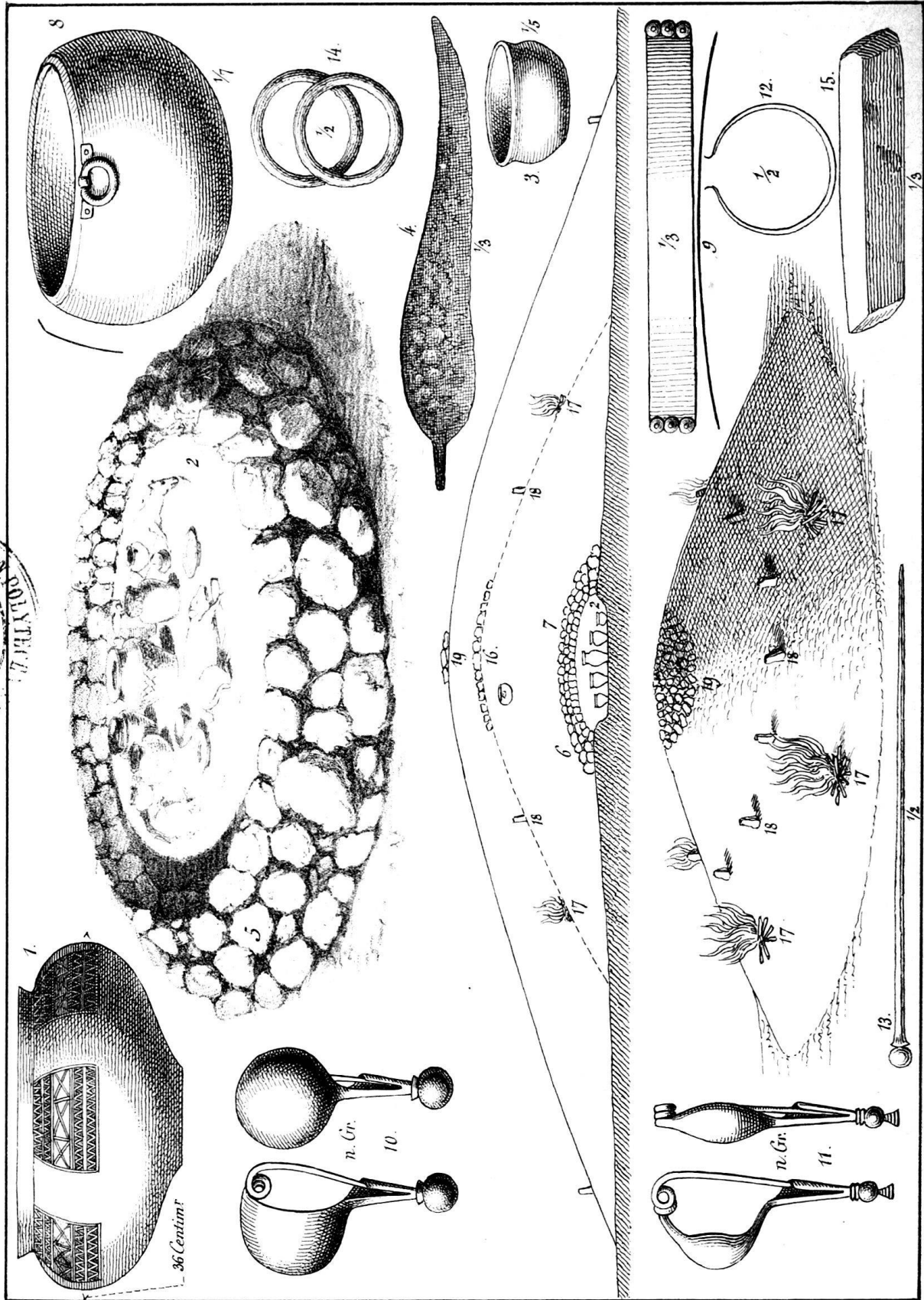












# **PLAN** der Heidenschanze Ebenberg bei Aarau.

Maassstab: 1:5000.

Eisenbahn

Landstrasse

Wöschnau

nach Aarau

Steinbruch

Bach

Profile.

